

E. T. A. Hoffmann

Contes fantastiques

Deuxième livre



BeQ

E. T. A. Hoffmann

(1776-1822)

Contes fantastiques

Deuxième livre

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 168 : version 1.01

L'œuvre de E.T.A. Hoffmann a paru en France sous de nombreuses traductions. Il faut signaler cependant celle de François-Adolphe Loève-Veimars (1801 ?-1854 ou 1855) qui fit publier les « œuvres complètes » de Hoffmann, à partir de 1829.

Loève-Veimars a traduit les contes présentés ici.

Image de couverture : Caspar David Friedrich.

Marino Falieri

I

Il y a bien longtemps, et si je ne me trompe, c'était au mois d'août de l'année 1354 ; le brave amiral génois, Paganino Doria, battit les Vénitiens, et surprit leur ville de Parinzo. Ses galères bien armées couraient des bordées dans le golfe de Venise, semblables à des bêtes de proie affamées qui vont et viennent pour mieux happer leur victime. Le peuple et la seigneurie de Venise étaient saisis d'un effroi mortel. Tous les hommes en état de marcher prirent l'épée ou la rame. Les troupes se rassemblèrent dans le port Saint-Nicolo. Les navires, les arbres, les pierres, tout fut employé pour encombrer la rade et empêcher l'approche de l'ennemi ; et tandis que le bruit des armes retentissait au milieu du tumulte, que les masses qu'on lançait à la mer réveillaient tous les échos du voisinage, on voyait sur le Rialto les agents de la seigneurie, le front chargé de sueur, le visage défait, offrir d'une voix tremblante des obligations à gros intérêts en échange de l'argent ; car la république était dans un état de détresse extrême.

La providence voulut, dans ses mystérieux décrets, que le chef de l'État fût enlevé à son peuple dans ce moment d'affliction générale. Le doge Andrea Dandolo, que les Vénitiens nommaient leur cher petit comte, *il caro contino*, mourut accablé du poids de ses soucis et de ses travaux. Il était généralement chéri, car il ne passait jamais sur la place de Saint-Marc, sans distribuer aux uns des consolations et des conseils, et aux autres des secours et de l'argent ; et lorsque les cloches de la grande église annoncèrent sa mort par leurs sons lugubres et prolongés, ce fut une désolation universelle. Les Vénitiens avaient perdu leur appui, leur espérance ; ils n'avaient plus qu'à courber la tête sous le joug des Génois : c'est ainsi qu'on se lamentait, et cependant la perte de Dandolo ne changeait en rien la situation extérieure de la république. En effet, le bon petit comte vivait volontiers dans la paix et le repos ; il aimait mieux suivre la marche mystérieuse des constellations que les détours de la politique étrangère, et il s'entendait mieux à conduire la procession du saint jour de Pâques qu'à mener une armée. Il s'agit alors de nommer un doge qui réunit les talents militaires d'un général à la sagesse d'un magistrat. Les sénateurs s'assemblèrent donc, mais on ne vit que des visages abattus, aux regards fixes, aux yeux mornes et à demi fermés. Où trouver un homme qui prît le gouvernail d'une main ferme ? Le vieux sénateur Marino Bodoeri prit enfin la parole.

« L'homme que vous cherchez, dit-il, vous ne le trouverez pas parmi nous ; mais tournez vos regards vers Avignon, sur Marino Falieri que nous y avons envoyé pour féliciter le pape Innocent sur son exaltation à la chaire de saint Pierre ; lui seul peut nous arracher de la ruine qui nous menace. Il faut le nommer doge. Vous m'objecterez que ce Marino Falieri est déjà âgé de quatre-vingts ans, que ses cheveux et sa barbe se sont argentés, que la couleur rubiconde de son nez et de ses joues atteste plutôt l'excellence du vin de Chypre qu'il a festoyé, que la vigueur de son intelligence ; mais ne vous arrêtez pas à ces apparences. Souvenez-vous de la brillante valeur que ce Marino Falieri a déployée, comme provéditeur de la flotte sur la mer Noire ; rappelez-vous l'éminence de ses services qui lui ont valu, des procureurs de Saint-Marc, le don de la riche comté de Valdemarino. »

Bodoeri peignit si vivement le mérite de Falieri, que toutes les voix se réunirent sur ce choix. Plus d'un sénateur parla, il est vrai, de la colère bouillante de Marino Falieri, de son esprit dominateur, de son opiniâtreté ; mais on leur répondit que tous ces défauts étaient ceux de la

jeunesse, et que dès longtemps ils étaient effacés dans un vieillard octogénaire. D'ailleurs les acclamations du peuple étouffèrent toutes les paroles de blâme : ne sait-on pas que, dans les crises violentes, un choix bizarre est toujours regardé par la multitude comme une inspiration du ciel ?

Le défunt petit comte, avec toute sa bonté, et toute sa douceur, fut bientôt oublié, et chacun se disait : – Par saint Marc, ce Marino aurait dû depuis longtemps être notre doge ; l'orgueilleux Doria ne serait pas aujourd'hui dans nos lagunes. Des soldats mutilés étendaient leurs moignons en s'écriant : – C'est Falieri qui a battu Morb-Hassan, dont le pavillon dominait la mer Noire ! Et partout où le peuple s'assemblait, on se racontait les vieilles actions d'éclat de Falieri, et on poussait de grands cris de joie, comme si déjà Doria eût été vaincu. Il arriva en outre, Dieu seul sait comment, que Nicolo Pisani, qui avait fait voile pour la Sardaigne, revint sans rencontrer la flotte de Doria, et que son retour fit éloigner les vaisseaux de Gênes dont on attribuait le départ à l'influence du terrible nom de Falieri. Ce fut alors parmi le peuple une jubilation fanatique ; on résolut de recevoir le nouveau doge avec des honneurs inouïs. La seigneurie avait envoyé à Vérone douze nobles avec une suite nombreuse ; ils étaient chargés de l'attendre, et de lui annoncer son élection. Quinze barques de l'État, richement ornées, sous le commandement de Taddeo Giustiniani, fils du podestat de Chioggia, allèrent prendre le doge à Chiozzo, et l'emmenèrent en triomphe à Saint-Clément, où l'attendait le Bucentaure.

Au moment où Marino Falieri allait monter sur le Bucentaure, c'était le soir du 3 octobre, à l'heure du coucher de soleil, un pauvre misérable était étendu sur le pavé de marbre, devant le péristyle de la Dogana. Quelques haillons de grosse toile rayée dont la couleur n'était plus reconnaissable, et qui semblaient avoir appartenu à un vêtement de marin, tels que les portaient le bas-peuple et les rameurs, pendaient en lambeaux autour de son corps amaigri, et laissaient voir une peau si blanche et si délicate, que peu de nobles en auraient pu montrer une semblable sous leurs chemises bordées de points de Venise. Sa maigreur ne montrait aussi que mieux la juste proportion de ses membres, et en contemplant ses cheveux d'un châtain clair, qui retombaient en désordre sur un front gracieux, ses yeux bleus que la misère avait creusés, son nez aquilin et sa bouche qui s'abaissait à chaque extrémité des lèvres, on pouvait facilement se convaincre qu'un destin ennemi avait précipité d'un rang élevé ce jeune étranger dans les dernières classes de la populace.

Il était donc étendu au pied des colonnes de la Dogana ; la tête appuyée sur son bras droit, il jetait sur la mer des regards ternes et sans expression. À voir son immobilité, on eût dit un cadavre apporté par la vague, s'il n'eût exhalé de temps en temps un profond gémissement. Il lui était sans doute arraché par la douleur que lui causait son bras gauche enveloppé de lambeaux sanglants, et qui pendait sur le pavé.

Tous les travaux avaient cessé, le bruit des ouvriers et des marchands ne se faisaient pas entendre, tout Venise voguait au-devant de Falieri dans des milliers de barques et de gondoles, et le malheureux étranger restait abandonné sans secours. Mais, au moment où sa tête affaiblie retombait sur le marbre, et où ses paupières allaient se clore, une voix cassée lui cria plusieurs fois : – Antonio ! mon cher Antonio ! L'étranger releva péniblement la moitié de son corps, et soulevant sa tête vers les colonnes de la Dogana, derrière lesquelles la voix semblait partir, il répondit avec effort : – Qui donc m'appelle ? quelle âme charitable vient jeter mon cadavre à la mer, car je vais mourir ?

Une petite vieille s'approcha lentement du jeune homme blessé et le regarda quelque temps : – Pauvre enfant, dit-elle, tu veux mourir ici, lorsqu'un jour d'or se lève pour toi ! Vois là-bas à

l'horizon ces longues bandes de feu, elles t'annoncent des monceaux de sequins ; mais il faut manger, mon cher Antonio, manger et boire, car c'est la faim qui t'a jeté sur ce pavé ! ton bras est guéri, il est déjà guéri. – Laisse-moi mourir en paix, dit l'étranger qui reconnut une mendiante avec laquelle il avait quelquefois partagé sa dernière pièce de monnaie, laisse-moi ; oui, c'est la faim plutôt que ma blessure qui m'a fait perdre mes forces : depuis trois jours, je n'ai pas gagné un quattrino. Je voulais gagner le cloître là-bas et tâcher d'obtenir quelques cuillerées de soupe, mais tous mes camarades sont partis. Il ne s'en est pas trouvé un seul qui m'ait pris par pitié dans sa barque ; je suis tombé ici, et sans doute que je ne me relèverai jamais. – Eh ! eh ! dit la vieille, pourquoi se désespérer tout de suite ? tu as soif, tu as faim ? J'ai le remède à cela. Voici de beaux poissons séchés que j'ai achetés aujourd'hui sur le Zecca, voici de la limonade et un joli pain blanc. Bois et mange, mon fils ; nous verrons ensuite ton bras.

En effet, la vieille mendiante avait tiré toutes ces choses du sac qui pendait sur son dos, comme une capuce ; elle les lui présenta. À peine Antonio eut-il mouillé de la fraîche boisson ses lèvres brûlantes, que la faim se réveilla en lui avec une force nouvelle. Il dévora les provisions qu'on lui offrait. Pendant ce temps, la vieille avait découvert le bras blessé ; elle trouva la blessure grave, mais en bon état de guérison ; et elle la couvrit d'un onguent qu'elle amollit en le réchauffant de son haleine. – Mais qui donc t'a si rudement frappé, mon pauvre garçon ? dit-elle. Antonio entièrement remis, et en qui le feu de la vie s'était ranimé, était déjà debout, le poing fermé et les yeux étincelants. – Ah ! s'écria-t-il, ce coquin de Nicolo voulait me tuer parce qu'on m'avait jeté un misérable quattrino dont il avait envie. Tu sais, vieille, que je gagnais rudement ma vie en portant les ballots des barques et des navires dans le magasin allemand, dans le Fontego... – Dans le Fontego, dans le Fontego ! répéta la vieille. – Tais-toi, si tu veux que je parle, reprit Antonio ; et il continua : J'avais assez gagné pour m'acheter un habit neuf et entrer parmi les gondoliers. Comme j'étais toujours de bonne humeur, et que je ne manquais pas de jolies chansons, je gagnais un peu plus que mes camarades. Cela les rendit jaloux, et ils me poursuivirent sans cesse en m'appelant hérétique et chien d'Allemand. Enfin, il y a quatre jours, comme j'aidais, auprès de Saint-Sébastien, à tirer une barque sur la grève, ils m'attaquèrent à coups de pierres et de bâtons. Je défendis vigoureusement ma peau ; mais ce rusé de Nicolo vint par-derrière, me frappa de sa rame, qui toucha ma tête et me blessa si fort au bras que j'en tombai comme mort. Heureusement que tu es venue me secourir et me donner à manger. Vois comme je me sers bien de mon bras ; je vais ramer aussi vigoureusement que jamais.

Antonio imita avec prestesse les gestes d'un rameur, et reprit sa veste en lambeaux qui était restée à terre ; puis il s'éloigna, sans écouter la vieille qui lui criait : – Rame bien, mon fils, rame encore une fois, ce sera la dernière !

Antonio ne fit nulle attention aux paroles de la vieille, car le plus magnifique des spectacles s'était déroulé devant lui. Le Bucentaure doré, avec le lion adriatique sur ses pavillons flottants, s'avancait à bruyants coups de rames, comme un cygne majestueux. Entouré par des milliers de barques et de gondoles, il semblait lever fièrement sa tête royale sur cette multitude d'embarcations qui sillonnaient humblement les flots autour de lui. Le soleil du soir jetait des rayons éclatants sur la mer et au-delà de Venise, qui semblait plongée dans les flammes. Tandis qu'Antonio, oubliant ses chagrins, contemplait avec ravissement cette scène brillante, un sourd murmure, qui s'élevait dans les airs, ne tarda pas à retentir au loin en prenant un accent plus terrible. La tempête arriva sur un rideau de nuages sombres, et les vagues s'élevèrent avec fureur. En un clin d'œil, les barques et les gondoles se trouvèrent dispersées. Le Bucentaure, que sa construction rendait incapable de résister à l'ouragan, se balança au gré de la violence des flots, et un cri de terreur retentit jusqu'au rivage.

Antonio aperçut en ce moment un petit canot amarré à la rive. Il s'y élança aussitôt, le détacha, et, saisissant la rame, il se dirigea hardiment vers le Bucentaure. Sauvez, sauvez le doge ! lui criait-on de toutes parts ; car, durant un orage, une légère embarcation est plus sûre dans ces canaux que les navires d'une grande dimension ; aussi se présenta-t-il un grand nombre de barques qui accoururent de toutes parts pour sauver les jours de Marino Falieri. C'était à Antonio que le ciel avait réservé cette faveur, et sa barque fut la seule qui parvint à s'approcher du Bucentaure. Le vieux Marino Falieri, accoutumé à de pareils dangers, s'élança sans hésiter du haut de sa magnifique galère dans le petit canot du pauvre Antonio, qui le porta en peu de minutes à la place de Saint-Marc. La cérémonie s'acheva dans l'église, où le doge se rendit, les vêtements et la barbe encore inondés par l'eau salée. Le peuple, ainsi que la seigneurie, frappés de terreur par les funestes événements, au nombre desquels on compta comme d'un sinistre présage la méprise qui fit passer le doge entre les deux colonnes où l'on exécutait les criminels ; le peuple garda un morne silence ; et ce jour, commencé avec allégresse, se termina dans une tristesse profonde.

Personne ne semblait songer au sauveur du doge, et Antonio n'y songeait pas lui-même, tant il était accablé de fatigue et de douleur ; il ne fut que plus étonné lorsqu'un des gardes du duc vint le trouver sur les degrés où il s'était étendu, et l'introduisit à travers tout le palais dans la chambre du doge. Le vieux Falieri s'avança au-devant de lui avec bienveillance, et, lui montrant deux sacs d'argent qui se trouvaient sur une table, il lui dit : – Mon fils, prends ces trois mille sequins ; s'ils ne te suffisent pas, je t'en donnerai davantage : mais accorde-moi la grâce de ne jamais reparaître à mes yeux.

À ces mots, des éclairs jaillirent des yeux du vieillard, et son visage se colora d'une rougeur nouvelle. Antonio, fort étonné, ne laissa pas, avant que de s'éloigner, de prendre les deux sacs qu'il croyait avoir bien légitimement gagnés.

II

Le lendemain, dès le matin, tandis que le vieux Falieri, dans tout l'éclat de sa grandeur nouvelle, contemplait du haut du balcon de son palais le peuple qui s'exerçait tumultueusement au maniement des armes, Bodoeri, son ami d'enfance, entra dans la chambre du doge, plongé dans ses rêveries. – Ah ! Falieri, s'écria le vieux compagnon d'armes du duc de Venise, quelles sont donc les pensées qui germent dans ton cerveau, depuis que le bonnet recourbé le couvre ? Falieri, se réveillant comme d'un rêve, s'avança d'un air amical au-devant de son ami. Il se souvint que c'était à Bodoeri qu'il devait la dignité de doge, et ces paroles résonnèrent à ses oreilles comme un reproche. Il s'efforça de surmonter son orgueil en lui adressant quelques paroles de remerciement, et il se mit aussitôt à parler des mesures de défense qu'il était forcé de prendre et qui absorbaient toutes ses pensées. – Quant aux choses que l'État attend de toi, dit Bodoeri en souriant, il nous sera loisible dans quelques heures d'en parler longuement, au milieu du conseil qui va s'assembler. Je ne me suis pas rendu de grand matin auprès de toi pour chercher les moyens de battre l'audacieux Doria, ou de rappeler à la raison Louis de Hongrie qui jette de nouveau un œil de convoitise sur nos ports de la Dalmatie. Non, Marino ; je n'ai pensé qu'à toi-même, et, ce que tu n'aurais pas deviné sans doute, je suis venu pour te parler de ton mariage. – Comment, dit le doge en lui tournant le dos et en jetant un regard impatient sur la mer, comment as-tu pu songer à pareilles choses ? Le jour de l'Ascension est encore éloigné. Alors, je l'espère, les ennemis de Venise seront vaincus, le lion adriatique triomphera de nouveau sur la mer qui l'a vu naître, et ma chaste fiancée trouvera en moi un époux digne d'elle. – Ah ! s'écria Bodoeri avec impatience, tu me parles de la cérémonie de l'ascension, où le doge se marie avec la mer Adriatique, en jetant, du haut du Bucentaure, un anneau dans ses vagues ; toi, vieux marin, tu ne connais pas d'autre fiancée que cet humide élément dont hier encore tu as éprouvé l'inconstance ! Non, Marino : je songeais à un hymen plus doux, je pensais que tu serais marié avec une fille de la terre, et la plus belle qui se puisse trouver. – Tu rêves, répondit Falieri, sans se détourner de la fenêtre, tu rêves, Bodoeri. Moi, me marier ! le vieillard de quatre-vingts ans, chargé de travaux et de fatigues, est à peine capable d'aimer ! – Arrête, Falieri ! ne te calomnie pas toi-même. Tu es chargé d'années, sans doute ; mais n'as-tu pas dans ta vieillesse toute la vigueur d'un jeune homme ? portes-tu une épée moins lourde que celle de nos adolescents, ou gravis-tu les marches du palais ducal d'un pas moins léger que le plus jeune de tes pages ? – Non, par le ciel ! s'écria Falieri en quittant brusquement la fenêtre. Non, par le ciel ! je ne ressens aucune des atteintes de la vieillesse. – Eh bien ! donc, bois encore à longs traits toutes les jouissances que t'offre la terre. Élève celle que je t'ai choisie au rang de dogaresse, et les femmes seront forcées de la reconnaître pour la première en vertu et en beauté, comme les hommes te reconnaissent pour le plus vaillant et le plus sage. – Alors Bodoeri lui fit le portrait de la beauté qu'il lui destinait, et le colora de touches si vives que le vieux Falieri l'interrompit, plein d'impatience, pour lui demander où se trouvait ce modèle de perfection.

– Cette femme, dit Bodoeri, c'est ma nièce chérie. – Quoi ! s'écria Falieri, ta nièce qui se maria avec Bertuccio Nénolo de Trévise ? – Tu penses à ma nièce Francisca ? ce n'est pas elle, c'est sa fille. Tu sais que Nénolo périt dans un combat naval. Francisca s'ensevelit alors dans un couvent de Rome, et me laissa sa fille Annunziata que je fis élever dans la retraite à Trévise. – Y songes-tu ? dit Falieri avec humeur. Tu veux que j'épouse la fille de ta nièce ! Combien d'années se sont écoulées depuis le mariage de Nénolo ? Annunziata doit compter à peine seize ans.

Lorsque j'étais podestat à Trévis, Nénolo ne songeait pas encore à se marier, et il y a de cela... – Vingt-cinq ans, dit Bodoeri en riant. Annunziata est une fille de dix-neuf ans, belle comme l'aurore, simple, modeste et d'une innocence extrême, car elle n'a jamais parlé à un homme ; elle t'aimera comme son père, et elle te donnera son cœur sans partage. – Je veux la voir ! dit le doge, dont les yeux s'animèrent d'un feu nouveau. Je veux la voir !

Son désir fut accompli le même jour ; car, à l'issue du conseil, l'habile Bodoeri conduisit secrètement sa nièce Annunziata dans les appartements du doge. Le vieux Falieri resta comme éperdu à la vue des charmes de la jeune Vénitienne, et il eut à peine la force d'exprimer ses désirs, Annunziata s'agenouilla avec pudeur devant le vieillard couronné, et lui dit à voix basse, en baisant sa main avec respect : – Oh ! mon seigneur, puisque vous daignez m'admettre à vos côtés sur votre siège royal, je serai toute ma vie votre fidèle servante, et mon bonheur sera de contribuer au vôtre.

Le vieux Falieri était hors de lui de bonheur et de joie et il se sentit tellement ému lorsque Annunziata saisit sa main pour l'embrasser, qu'il en tomba presque sans force sur son fauteuil. Bodoeri ne perdit pas un moment. L'union du doge avec Annunziata fut résolue ; mais comme le vieux Falieri craignait les sarcasmes des nobles Vénitiens, on convint que le mariage aurait lieu dans le plus grand mystère, et que quelques jours après la dogaresse serait présentée publiquement à la seigneurie, comme si elle se fût mariée à Trévis, où Falieri avait séjourné en se rendant en ambassade à Avignon.

III

Jetons maintenant nos regards sur un jeune homme d'une mine fière et gracieuse, vêtu avec goût, qui se promène sur le Rialto, une bourse pleine de sequins dans sa main, et qui s'entretient tour à tour avec des Juifs, des Turcs, des Grecs et des Arméniens ; il détourne son front soucieux, revient rapidement sur ses pas, s'arrête tout à coup, revient encore, et se jette enfin dans une gondole qui le conduit à la place Saint-Marc, où il se met à errer les yeux baissés, sans remarquer, sans soupçonner plus d'un doux murmure qui s'échappe, à son passage, entre les somptueuses draperies de plus d'un balcon des palais voisins. Qui reconnaîtrait dans ce jeune homme, cet Antonio qui, peu de jours auparavant, était couché, couvert de haillons, sur les degrés de marbre de la dogana ?

– Bonjour, mon fils, bonjour ! lui cria la vieille mendiante qui était assise devant l'église de Saint-Marc. – Antonio, qui ne l'avait pas aperçue, s'arrêta et prit dans sa bourse une poignée de sequins qu'il se disposa à lui jeter. – Laisse-là ton or, lui cria la mendiante ; ne suis-je pas assez riche ? Mais si tu me veux quelque bien, fais-moi faire une capuce neuve, car celle que je porte n'est plus en état de résister au vent et à la pluie ! Mais surtout, mon fils, garde-toi d'aller au Fontego, – au Fontego !

Antonio regarda attentivement ce visage jaune, sillonné de rides, et lui cria avec humeur : – Tu peux m'épargner toutes ces folies, vieille sorcière ! – Mais au moment où il prononça ces mots, la mendiante tomba sans mouvement du haut des marches sur lesquelles elle était assise. Antonio courut à elle, la reçut dans ses bras et la releva avec précaution. – Ah ! mon fils, dit-elle d'une voix plaintive, quel horrible mot tu as prononcé ! ah ! tue-moi plutôt que de le répéter : tu ne sais pas combien tu as déchiré le cœur de celle qui t'aime comme son enfant !

À ces mots, la vieille mendiante s'enveloppa la tête de l'étoffe de laine brune qui pendait sur ses épaules, et se mit à soupirer et à gémir comme si elle eût été atteinte de mille douleurs. Antonio se sentit involontairement ému, il prit le bras de la vieille et la conduisit sous le portail de l'église où il la fit asseoir sur un banc de marbre. – C'est à toi, dit-il, que je dois mon bonheur, car sans toi, je serais encore dans la misère, je n'aurais pas sauvé le vieux doge et je n'aurais pas reçu cette belle bourse de sequins. Parle, que puis-je donc faire à mon tour pour ton bonheur ?

La vieille mendiante le regarda avec tendresse. – Mon enfant, dit-elle, ne te souvient-il plus du temps où tu te trouvais tout le jour sur cette place, attendant une aubaine, et travaillant pour gagner un misérable salaire ?

Antonio soupira profondément ; il prit place auprès de la vieille et lui dit : – Ah ! ma mère, je sais trop bien que je suis né de parents qui vivaient dans l'aisance ; mais j'ignore entièrement qui ils étaient et comment je les ai quittés. Je me souviens d'un homme de belle taille, qui me prenait souvent dans ses bras et qui me comblait de caresses, ainsi que d'une charmante femme qui me plaçait chaque jour dans une couche bien douce et bien molle. Tous deux me parlaient dans un langage étranger dont j'avais retenu quelques paroles. Lorsque j'étais rameur, mes camarades me disaient toujours qu'à mes yeux, qu'à mes cheveux et à ma tournure, il était facile de s'apercevoir que j'étais d'origine allemande. Je le crois aussi. Le souvenir le plus vif qui me soit resté de ce temps passé, c'est celui d'une nuit de terreur dans laquelle je fus réveillé d'un sommeil profond. On allait et on venait dans la maison ; on ouvrait, on fermait des portes ; je fus saisi d'inquiétude et je me mis à pleurer. La femme qui avait soin de moi accourut aussitôt, m'arracha du lit, me ferma la bouche avec sa main, m'enveloppa dans un drap et s'échappa avec moi. Dès ce moment, il existe une lacune dans mes souvenirs. Je me retrouve dans une somptueuse maison, située au milieu d'une contrée agréable. Je vois l'image d'un homme que j'appelais mon père, et dont le portrait était noble et fier. Il parlait italien, ainsi que tous les gens de la maison. Il y avait plusieurs semaines que je n'avais vu mon père, lorsqu'un grand nombre d'hommes de mauvaise mine entra dans la maison et y mit tout en désordre. Ils m'aperçurent et me demandèrent ce que je faisais dans cette demeure. – Je suis Antonio, le fils de la maison, leur répondis-je. Ils se mirent à rire aux éclats, me dépouillèrent de mes beaux vêtements, et me chassèrent en me menaçant de me battre si je reparaissais dans ce lieu. Je m'enfuis en gémissant. À cent pas de là, je rencontrai un vieil homme que je reconnus pour un des serviteurs de mon père adoptif. – Viens, Antonio, pauvre garçon, dit-il en me prenant la main. La maison nous est fermée pour toujours ; il faut que nous tâchions tous deux de trouver notre pain. À ces mots, le vieillard m'emmena. Il n'était pas aussi pauvre que semblaient le témoigner ses haillons. À peine fûmes-nous arrivés à Venise que je le vis tirer des sequins de son misérable pourpoint, pour faire le métier de brocanteur sur le Rialto. Il fallait toujours que je l'accompagnasse, et il ne faisait jamais un marché sans demander une bagatelle pour son figliolo. Je me trouvais fort bien avec cet homme, qu'on nommait le père Blaunas ; mais cela ne dura pas longtemps. Tu te souviens sans doute, ma mère, du terrible tremblement de terre qui ébranla les tours et les palais de Venise, et qui fit sonner les cloches de Saint-Marc comme si elles eussent été ébranlées par des mains de géant ; sept ans se sont à peine écoulés depuis cette catastrophe. Je m'échappai heureusement, avec le vieillard, de la maison que nous habitions et qui s'écroula derrière nous. Toutes les affaires avaient cessé ; le silence le plus profond régnait sur le Rialto, et, pour combler nos maux, un souffle contagieux vint menacer la ville ! On apprit que la peste avait été apportée du Levant en Sicile, et qu'elle exerçait ses ravages dans la Toscane. Cependant Venise n'en était pas encore atteinte. Un jour, le vieux Blaunas commerçait sur le Rialto avec un Arménien : ils étaient d'accord sur leur marché et se serraient cordialement les mains. Mon protecteur avait

cédé à bas prix quelques marchandises à l'Arménien, et il demandait, comme de coutume, une bagatelle *per il figliolo*. L'Arménien, homme d'une haute stature, avec une barbe épaisse, je crois encore le voir, me regarda d'un air amical, m'embrassa et me mit dans la main une couple de sequins que je m'empressai de glisser dans ma poche. Nous regagnâmes en gondole la place Saint-Marc. En chemin, mon protecteur me demanda les deux ducats, et moi je prétendis que je devais les garder, puisqu'il avait plu à l'Arménien de m'en faire présent. Le vieillard prit de l'humeur ; mais, tandis qu'il me grondait, je remarquai que son visage se couvrait d'une teinte jaune et terreuse, et que ses discours devenaient de plus en plus incohérents. Arrivé sur la place, il s'agita comme un homme ivre, et bientôt il tomba mort devant le palais ducal. Je me jetai sur son corps en poussant de grands cris. Aussitôt le peuple accourut, et on entendit murmurer de toutes parts le terrible nom de peste. À ce mot, la foule se dispersa, et chacun se hâta de prendre la fuite. Pour moi, je me sentis frappé d'un étourdissement subit, et ma vue devint faible et confuse. En revenant à moi, je me trouvai dans une vaste salle, étendu sur un mince matelas, enveloppé d'un drap de laine ; autour de moi trente ou quarante figures pâles et étiques étaient étendues sur des couches semblables. J'appris plus tard que des moines compatissants, qui sortaient de San-Marco, m'avaient recueilli dans leur gondole et m'avaient transporté au Giudecca, dans le cloître de San-Giorgio Maggiore où les bénédictins avaient établi un hôpital. La force de la maladie m'avait ravi la mémoire de tout ce qui s'était passé. Les moines ne purent me dire autre chose, sinon qu'on m'avait trouvé près du père Blaunas qui venait d'expirer. Peu à peu je recueillis mes pensées, et je me rappelai ma vie antérieure ; mais ce que j'ai raconté, ma mère, c'est là tout ce que j'en sais : je suis seul dans le monde, et quel que soit mon sort, je ne puis espérer d'y trouver le bonheur ! – Tonino, mon cher Tonino, dit la vieille ; contente-toi de ce que le destin veut bien t'accorder présentement. – Hélas ! dit Antonio, il est encore quelque chose qui tourmente ma vie, qui me poursuit sans relâche, et qui me perdra tôt ou tard. Un désir inexprimable, un besoin dévorant pour une chose que je ne puis nommer, que je ne puis définir, s'est emparé de mon être depuis que j'ai quitté cet hôpital. Quand, au milieu de ma carrière, je revenais après les fatigues du jour, me reposer sur le lit le plus dur, le sommeil m'y attendait toujours, et les songes venaient rafraîchir mes paupières, par les douces images de bonheur qu'ils m'accordaient jusqu'à mon réveil. Maintenant je suis étendu sur de moelleux coussins, et nul travail ne consume plus mes forces ; mais je sens que mon existence me pèse, et je ne trouve plus ce sommeil qui charmait autrefois tous mes maux. En vain, je cherche à savoir pourquoi la vie me paraissait si belle autrefois, et pourquoi elle me paraît aujourd'hui aussi sombre. Le désespoir me gagne en songeant que j'ignore même le bonheur auquel j'aspire avec tant d'ardeur ! – Tonino, mon cher Tonino, dit la vieille, qui semblait vivement compatir aux peines d'Antonio, tu te désespères parce que tu as connu des moments heureux dont le souvenir même s'est effacé en toi ? Pauvre enfant ! Viens, conduis-moi à la mer.

Antonio prit la vieille presque involontairement, et la conduisit à travers la place Saint-Marc. Tandis qu'ils marchaient, la vieille mendiante lui dit à voix basse : – Antonio, vois-tu cette tache de sang, sur le pavé ? Oui, du sang ! De ce sang naîtront de belles roses rouges pour te former une couronne ! pour toi et pour ta bien-aimée ! Ô seigneur du ciel, quel nuage de lumière que celui qui s'avance vers toi en souriant ! Tonino, ses bras blancs comme la neige s'ouvrent pour te recevoir. Antonio ! enfant fortuné ! conduis-toi avec courage, et tu pourras cueillir des myrtes au crépuscule, des myrtes pour la jeune veuve qui sera ta fiancée. Mais ils ne fleurissent qu'à minuit ; entends-tu bien les murmures des vents du soir, les gémissements de la mer qui s'agite ? Prends ta rame, hardi gondolier, prends ta rame !

Antonio se sentit frappé d'effroi en entendant ces singuliers discours. Ils étaient arrivés auprès

de la colonne qui porte le lion adriatique. Antonio s'arrêta et dit à la vieille mendiante d'un ton rude et mécontent : – Arrête-toi, vieille sorcière, et tiens-moi des discours moins obscurs. Tu m'as prédit le bonheur qui devait m'advenir en sauvant le doge, il est vrai ; mais aujourd'hui, que me parles-tu de jeunes veuves, de myrtes, de roses et de fiancées ? Veux-tu me tromper ou m'exciter à faire quelque folie ? Tu auras une capuce neuve, le pain, les sequins, tout ce qu'il te plaira, mais laisse-moi m'éloigner en paix.

À ces mots, Antonio voulut la quitter, mais la mendiante le retint par son manteau : – Tonino, dit-elle, ne me regarde pas ainsi, ou je cours à l'extrémité de la place me précipiter dans la mer ! Reste près de moi, mon fils, mon cœur est oppressé ; il faut que je l'épanche dans le tien. Mets-toi là, mon fils, et écoute-moi quelques instants.

Antonio s'assit avec humeur au pied de la colonne, et se mit à examiner son livre de compte dont les feuilles blanches témoignaient du zèle avec lequel il suivait le commerce qu'il avait entrepris de faire sur le Rialto. Tonino, dit la vieille, n'as-tu donc jamais pensé que tu pouvais m'avoir vue jadis ? – Je t'ai déjà dit, répondit Antonio sans lever les yeux, que je me suis senti entraîné vers toi ; mais n'attribue pas ce penchant à ta vieille figure ; car, quand je vois tes yeux noirs étincelants, ton nez pointu, tes lèvres pâles, et tes cheveux gris épars, je frissonne et je songe que tu emploies peut-être quelques moyens ténébreux pour m'attirer. – Ô seigneur du ciel ! s'écria la mendiante au désespoir. Quel démon t'a inspiré de semblables pensées ? Accuser de sortilège celle qui a sauvé ton enfance des dangers qui la menaçaient ; car, cette femme dont le souvenir est restée dans ton âme, Tonino, cette femme n'était autre que moi. – Crois-tu donc m'abuser, vieille insensée ? les souvenirs de mon enfance sont encore vivants dans ma mémoire ; cette femme charmante, je crois encore la voir devant mes yeux, avec son visage frais et coloré, ses yeux doux et étincelants, les cheveux bruns et sa main blanche et potelée. Elle avait à peine trente ans ; et toi, ne comptes-tu pas déjà près d'un siècle ? – Ô Dieu du ciel ! s'écria la vieille, mon Tonino a oublié sa fidèle Marguerite ! – Marguerite ? murmura Antonio, Marguerite ! ce nom résonne à mon oreille, comme un air longtemps oublié. Mais non, il n'est pas possible ! – Il n'est que trop possible, Tonino ! Cet homme qui te comblait de caresses, c'était ton père, et la langue que nous parlions ensemble était la langue allemande. Ton père avait été un riche marchand d'Augsbourg. Sa jeune et jolie femme mourut en te donnant le jour. Il se retira alors à Venise, pour fuir le lieu où il avait perdu celle qu'il chérissait, et il m'emmena avec lui. J'étais ta nourrice. Dans cette nuit fatale, où ton père succomba sous un destin funeste, je parvins à te sauver : un noble Vénitien t'accueillit. Mon père, ancien chirurgien, m'avait fait connaître les propriétés des plantes curatives ; mais à cette science je joignais un don particulier, celui de lire dans l'avenir, comme dans un miroir éloigné et confus, et je prédis souvent involontairement les événements futurs. Lorsque je me trouvai seule dans Venise, je songeai à me servir de mon art pour gagner ma vie. Je guérissais en peu de temps les maux les plus invétérés ; et bientôt ma réputation se répandit dans toute la ville. La jalousie des charlatans qui vendent leurs pilules sur le Rialto et sur la Zecca, se réveilla. Ils m'accusèrent d'avoir fait un pacte avec Satan, et le peuple les écouta. Bientôt je fus arrêtée, et traduite devant le tribunal ecclésiastique. Tonino, quelles affreuses tortures il me fallut endurer ! Je les soutins courageusement. Mes cheveux blanchirent, mon corps se contourna, mes mains et mes pieds devinrent semblables à ceux d'une momie. L'estrapade, cette horrible invention de l'enfer, m'arracha enfin un aveu dont le souvenir me fait encore trembler aujourd'hui. Je fus condamnée à être brûlée vive, mais le grand tremblement de terre qui renversa les palais de Venise, m'ouvrit les portes de ma prison. Je sortis de ma retraite, à travers les décombres, comme un spectre qui s'échappe de son tombeau. Ah ! Tonino, tu me crois dans l'âge de la décrépitude ; mais il n'en est rien. Ce corps amaigri, ce

visage sillonné, ces cheveux argentés, ces pieds chancelants, ce n'est pas l'âge, c'est le martyr que j'ai enduré qui m'a réduite en peu de jours à cet état. Et ce frisson, ce rire involontaire qui fait dresser mes cheveux sur ma tête, c'est le résultat des dernières tortures que j'ai endurées, qui me cause encore sans cesse des convulsions.

– Femme, dit Antonio, il me semble que je dois ajouter foi à tes paroles. Mais, qui donc était mon père, quel était son nom, et quel sort éprouva-t-il dans cette nuit funeste ? Quel est celui qui me recueillit, et que m'arriva-t-il dans ma vie qui m'est resté inconnu ? Quand tu m'auras dévoilé tous ces mystères, alors je pourrai te croire. – Tonino, dit la vieille en soupirant, je dois te taire toutes ces choses ; mais bientôt, bientôt tu les connaîtras. Demeure loin du Fontego ; du Fontego, tu m'entends ! – Maudite femme ! s'écria Antonio. Tu parleras, ou... À ces mots, il fit un signe menaçant. Mais la vieille mendiante retint son bras, en lui disant : – Arrête, malheureux enfant ! Tu oublies que j'ai eu soin de ton enfance, que j'ai sauvé ta vie ! Antonio se frappa le front avec violence, et s'éloigna rapidement.

IV

C'était un merveilleux spectacle que de voir le vieux doge Marino Falieri avec sa jeune et brillante épouse. Il était encore droit et robuste, mais avec une barbe grise, mille plis sur son visage bruni, les yeux rougis et le front soucieux ; elle, la grâce même, ses traits exprimaient une douceur céleste ; une aimable dignité était répandue sur son front ombragé par les nombreux anneaux d'une belle chevelure brune ; sa tête s'inclinait doucement sur son sein, sa taille fine et légère, une admirable créature féminine, qui semblait descendue du ciel, sa patrie. On connaît ces figures d'anges que les anciens peintres savaient si bien représenter et saisir ; telle était Annunziata. Pouvait-il advenir autrement que chacun de ceux qui la voyaient tombassent dans l'extase et dans le ravissement, et que tous les jeunes patriciens de la signoria fussent frappés au cœur par la belle dogaresse ? Annunziata se vit bientôt entourée d'adorateurs dont elle recevait publiquement et aimablement les discours flatteurs et entraînants. Son âme pure n'avait compris les rapports qui l'unissaient à son noble époux, que dans le sens d'une vénération et d'une soumission parfaite ; et elle se plaisait à se regarder comme la plus humble de ses servantes. Pour lui, il était tendre et bienveillant auprès d'elle ; il la pressait sur son sein glacé, il la nommait sa chérie, il lui faisait présent de mille raretés ; ses moindres désirs étaient des ordres pour lui ; et Annunziata, touchée de tant de soins, ne pouvait avoir même la pensée de trahir ce vieillard, qui la comblait de tant de biens. Aussi toutes les adorations restaient sans fruit. Mais aucun praticien ne brûlait d'un amour aussi violent pour la belle dogaresse, que Michaële Sténo. Bien que fort jeune, il remplissait la place importante de membre du conseil des quarante ; et sa beauté, autant que son rang, lui donnait l'assurance d'une victoire prochaine. Il ne redoutait point le vieux Falieri ; et, en effet, le vieux guerrier semblait, depuis son mariage, avoir perdu toute sa bouillante colère et son impétuosité. On le voyait sans cesse assis auprès de sa belle Annunziata, paré des plus riches vêtements, artistement brodés et découpés ; de ses yeux surmontés de touffes grises s'échappaient des larmes pleines de tendresse, et il la contemplait avec ardeur, demandant dans son ravissement si quelque autre que lui pouvait se vanter de posséder une semblable épouse. Au lieu du ton rauque et violent qu'il prenait jadis, ses lèvres s'agitaient à peine pour parler, et ses expressions étaient toujours des plus cordiales. Qui eût reconnu, dans ce vieillard amolli et amoureux, ce Falieri qui à Trévise, dans une folle fureur, frappa l'évêque au visage, le jour de la procession du Saint-Sacrement ? Cette faiblesse, qui ne faisait que s'accroître,

enflamma davantage l'audace de Michaële Sténo. Annunziata semblait ne pas comprendre ce qu'attendaient les regards ardents de Michaële, sans cesse attachés sur elle ; et le calme de la dogaresse mettait celui-ci au désespoir. Il songea aux moyens les plus téméraires, et parvint à lier une intrigue d'amour avec une des femmes d'Annunziata, qui le reçut secrètement pendant la nuit. Il crut ainsi s'être frayé un chemin jusqu'à la dogaresse ; mais le ciel fit retomber le crime sur la tête de son auteur. Il arriva qu'une nuit le doge, qui venait de recevoir la fatale nouvelle de la bataille que Nicolo Pisani venait de perdre à Portolongo contre Doria, se promenait dans son insomnie sous les galeries du palais ducal. Tout à coup il aperçut une ombre qui semblait s'échapper de l'appartement d'Annunziata et se diriger vers les degrés. Il la suivit en toute hâte : c'était Michaële Sténo qui sortait de chez sa maîtresse. Une horrible pensée pénétra dans l'âme de Falieri ; et il s'élança le stylet à la main, sur Sténo, en prononçant le nom d'Annunziata. Mais Sténo, plus agile et plus vigoureux que le doge, lui échappa, en le renversant sur le carreau, et s'enfuit en répétant avec un éclat de rire : – Annunziata ! Annunziata ! Le vieillard se releva au désespoir, et se dirigea, le cœur déchiré, vers l'appartement de la dogaresse. Tout y reposait en silence. Il frappa, une camariste étrangère, et non pas celle qui avait l'habitude de veiller auprès d'Annunziata, ouvrit la porte. – Qu'exige de moi mon noble époux à cette heure inaccoutumée ? dit avec une douceur angélique Annunziata, qui avait déjà revêtu un léger vêtement.

Le vieillard la regarda longtemps ; puis il leva ses deux mains vers le ciel et s'écria : – Non, une telle perfidie n'est pas possible ! – Qu'est-il impossible, mon noble époux ? demanda Annunziata frappée du ton et des paroles du vieillard. Mais Falieri, sans lui répondre, se tourna vers sa suivante et lui dit : – Pourquoi Luiga ne veille-t-elle pas ici comme d'ordinaire ? – Luiga, répondit la suivante, a voulu changer avec moi cette nuit ; elle repose dans la première chambre, tout proche des degrés. – Près des degrés ! s'écria Falieri avec joie, et il s'éloigna précipitamment pour se rendre à la chambre de Luiga. Celle-ci ouvrit après quelque hésitation ; mais, en voyant le visage enflammé, les yeux étincelants du doge, elle tomba sur ses genoux nus, et avoua sa honte qu'une élégante paire de gants de cavalier oubliés sur un fauteuil, et une forte odeur d'ambre, trahissaient suffisamment. Le lendemain, le doge écrivit à Sténo qu'il eût à se garder d'approcher du palais ducal et de la personne de la dogaresse, sous peine de bannissement... Rien n'égalait la fureur de Sténo, forcé de s'éloigner de la dogaresse ; quelquefois il l'apercevait sur son balcon, s'entretenant gaiement avec de jeunes patriciens ; dans son aveugle rage, il s'imagina qu'elle n'avait repoussé ses hommages que parce que d'autres adorateurs avaient été plus heureux que lui, et il exprima hautement sa façon de penser à cet égard. Soit que le vieux Falieri eût appris quelques-uns des propos de Sténo, soit que l'apparition nocturne qu'il avait vue, lui semblât un avertissement du ciel, soit enfin que l'extrême différence d'âge le rendît soupçonneux et inquiet, il devint tout à coup sombre et défiant, tous les démons de la jalousie l'aiguillonnèrent à la fois, et il enferma Annunziata au fond de son palais, où elle resta cachée à tous les yeux. Bodoeri prit le parti de sa nièce, et fit de vifs reproches à Falieri ; mais toutes ses représentations furent vaines. Ce changement arriva peu avant le jour du giovedì grasso. C'était l'usage dans les fêtes populaires, qui avaient lieu en ce jour, que la dogaresse prît place auprès du doge, sous un dais placé devant la place qui avoisine le palais. Bodoeri représenta au doge qu'il choquerait toutes les traditions s'il s'obstinait à ensevelir ce jour-là Annunziata dans sa retraite. – Crois-tu, lui répondit le vieux Falieri irrité, que je craigne de me voir enlever mon trésor, et que je ne compte plus sur ma bonne épée pour le défendre ? Mon ami, tu te trompes ; demain, je paraîtrai solennellement avec Annunziata sur la place Saint-Marc, afin que le peuple contemple la dogaresse ; et au jour du giovedì grasso, elle recevra solennellement le bouquet qu'un hardi navigateur lui apportera du haut des airs.

En parlant ainsi le doge songeait à une coutume des plus antiques. Le jour du giovedì grasso, un homme du peuple, placé dans une machine semblable à un petit navire, monte le long d'une corde qui plonge dans la mer et qui est attachée à l'extrémité du clocher de la tour de Saint-Marc, et de là descend avec la rapidité d'une flèche jusque sur la place où sont assis le doge et la dogaresse à qui il présente un bouquet de fleurs. Le lendemain, le doge fit ce qu'il avait annoncé. Annunziata se revêtit de ses habits les plus magnifiques, et s'achemina vers la place Saint-Marc avec le doge, environné des patriciens de la Seigneurie, de ses pages et de ses gardes. On se pressa, on se foula à en périr, pour voir la belle dogaresse, et ceux qui parvenaient à l'apercevoir se répandaient en témoignages d'admiration et de plaisir. Mais la légèreté vénitienne fit qu'au milieu de ces folles expressions de ravissement, on entendit des vers satiriques et des brocards sur le vieux Falieri et sa jeune épouse. Pour Falieri, il marchait immobile et sans témoigner aucune inquiétude, bien qu'il vît de toutes parts des regards brûlants de désir dirigés sur sa belle dogaresse. Arrivés au portique du palais, d'où les gardes chassaient avec peine la foule de peuple, on ne trouva plus que quelques groupes de citoyens distingués auxquels on n'avait pu défendre l'entrée de la cour intérieure du palais. Au moment où la dogaresse parut dans cette cour, un jeune homme qui s'était appuyé contre un pilier s'écria : – Ô Dieu du ciel ! et il tomba sans mouvement sur le pavé de marbre. On s'empressa autour de lui, et on l'environna de telle sorte, que la dogaresse ne put le voir ; mais elle pâlit, chancela, et les soins qu'on lui prodigua la préservèrent à peine d'un évanouissement. Le vieux Falieri se mit à maudire l'inconnu avec violence, et pressant dans ses bras son Annunziata, dont la tête se penchait languissamment, il l'entraîna dans ses appartements.

V

Pendant ce temps, le peuple s'était rassemblé autour du jeune homme que l'on croyait mort, et il se passa une scène singulière. Au moment où on se disposait à l'emporter, une vieille femme couverte de haillons se fit jour à travers la foule, et s'écria : – Laissez-le, laissez-le ; il n'est pas mort ! Elle s'agenouilla alors auprès de lui, posa sa tête sur son sein, et lui frotta doucement le front, en le nommant des noms les plus doux. En contemplant l'affreuse figure ridée de la vieille, qui se penchait sur le charmant visage du jeune homme, dont les traits étaient pâles et immobiles ; en voyant les sales et hideux haillons de la mendicante, qui flottaient sur les riches habits du bel adolescent ; ces mains osseuses et décharnées, qui se promenaient sur ce front blanc et uni, il semblait que ce fût dans les bras de la mort même que reposait cet enfant. Un effroi involontaire s'empara des assistants ; un grand nombre d'entre eux s'éloigna en silence, et il n'en resta que quelques-uns qui le portèrent à une gondole que leur indiqua la vieille mendicante. La barque s'éloigna rapidement et les conduisit tous deux vers une modeste demeure.

Lorsque Antonio se réveilla de son évanouissement, il aperçut auprès de son lit la vieille qui lui faisait respirer quelques gouttes d'une liqueur spiritueuse. – Tu es donc auprès de moi, Marguerite ? lui dit-il. Ah ! tant mieux. Qui donc, si ce n'est toi, m'eût donné tant de soins ? Oh ! pardonne-moi d'avoir douté un instant de la vérité de tes paroles. Oui, tu es bien Marguerite, qui m'a nourri, qui a eu soin de mon enfance. Ne t'ai-je pas dit qu'un charme obscur dominait tout mon être ? Mais un rayon de lumière a paru à mes yeux et m'a plongé dans un ravissement indicible. Maintenant je sais tout. – Tout ! Bertuccio Nénolo ne fut-il pas mon père adoptif ? Ne m'éleva-t-il pas dans sa maison de plaisance auprès de Trévise ? – Hélas ! oui, répondit la vieille, ce fut Bertuccio Nénolo, le grand homme de mer que les vagues engloutirent au moment où il se couvrait de gloire. – Ne m'interromps pas, dit Antonio ; écoute patiemment. J'étais heureux auprès de Bertuccio, je portais de beaux vêtements ; la table était toujours préparée pour moi lorsque j'avais faim ; et, quand j'avais fait mes trois prières, je pouvais gaiement folâtrer dans le bois et dans la prairie ; tout près de la maison se trouvait un bois de pins frais et sombre, rempli de parfums et de mélodies. Un soir que j'étais las de bondir et de sauter, j'allai m'asseoir sous un grand arbre au moment où le soleil se couchait ; et je me mis à contempler le ciel bleu. Peut-être fût-ce l'effet de la vapeur des herbes aromatiques sur lesquelles j'étais étendu, mais je fermai les yeux sans le vouloir, et je tombai dans un affaissement semblable au sommeil d'où un léger bruit vint tout à coup me tirer. Je me relevai ; un ange, un enfant céleste était auprès, me regardait en souriant, et me dit d'une voix douce : « Eh quoi ! tu dormais paisiblement, et la mort, la méchante mort était auprès de toi ! » Tout près de moi, en effet, était étendue une vipère dont la tête était fracassée ; l'enfant avait tué le reptile en le frappant d'une branche de noyer, au moment où il se disposait à dérouler ses anneaux et à s'élancer sur moi. Je savais qu'autrefois les anges descendaient du haut du ciel pour sauver les hommes d'un danger pressant. Je tombai à genoux, et élevant vers lui mes mains jointes : – Ah ! m'écriai-je, tu es un ange de la lumière, que le Seigneur m'a envoyé pour me sauver de la mort. Mais la céleste créature étendit vers moi ses bras, et me dit en rougissant : « Je ne suis pas un ange, je ne suis qu'une petite fille, qu'un enfant comme toi ! » Je me levai plein de ravissement, nous enlâçâmes nos bras, nos lèvres se rencontrèrent, et nous nous serrâmes étroitement en pleurant de joie et dans un doux silence. Tout à coup une voix claire s'écria dans le bois : – Annunziata, Annunziata ! « Il faut que je parte, ma mère m'appelle », murmura la jeune fille, et une douleur poignante s'empara de mon

âme. – Ah ! je t’aime tant, lui dis-je en versant des larmes qui tombèrent sur ses joues brûlantes. « Je te chéris aussi, cher enfant ! » s’écria la jeune fille en déposant un dernier baiser sur mes lèvres. – Annunziata ! cria-t-on de nouveau, et elle disparut dans les arbres. Vois, Marguerite, ce fut l’instant où l’amour jeta dans mon cœur la première étincelle d’un feu qui le consume encore ! Peu de jours après je fus chassé de la maison. Le père Blaunas, à qui je parlais toujours de cet enfant céleste qui m’était apparu, et dont je croyais toujours entendre la douce voix dans le frémissement des arbres, dans le murmure des sources, dans le murmure mystérieux de la mer quand elle est calme ; le père Blaunas me dit que cette jeune enfant ne pouvait être que la fille de Nénolo qui était venue le voir avec sa mère Francesca, et qui était repartie le lendemain. Ô ma mère ! Ô Marguerite ! que le ciel vienne à mon aide ! cette Annunziata, c’est la dogaresse !

À ces mots, Antonio s’enveloppa la tête en pleurant, et se mit à gémir en serrant de ses dents les coussins de sa couche. – Mon cher Tonino ! dit la vieille, remets-toi, résiste avec courage à cette douleur insensée. Doit-on désespérer ainsi dans les peines d’amour, et pour qui donc s’épanouissent les fleurs d’or de l’espérance, si ce n’est pour les amants ! Le soir, on ignore ce qu’apportera le matin, et ce qu’on pense en rêve arrive souvent dans la réalité. Vois, Antonio, tu ne m’écoutes pas ; mais moi, je te prédis que l’amour te recevra sur la mer dans sa riante gondole. Patience, mon fils Tonino, patience !

VI

Le giovedì grasso était arrivé. Des fêtes plus éclatantes que jamais devaient le célébrer. Un immense échafaud fut élevé sur la petite place San-Marco, pour un feu d’artifice d’un effet tout singulier, qu’un Grec avait inventé. Le soir le vieux Falieri vint se placer sur la galerie avec sa jeune femme dans tout l’éclat de sa beauté. Mais, au moment de s’asseoir sur le trône qui lui avait été préparé, il aperçut Michaël Sténo qui avait également pris place dans la galerie, et si près de la dogaresse, qu’il devait nécessairement être remarqué par elle. Brûlant de colère et animé de jalousie, Falieri lui cria d’une voix haute de s’éloigner ; Sténo répondit par un geste menaçant, mais les gardes s’approchèrent aussitôt, et le forcèrent de quitter la galerie.

Cependant Antonio, que la vue d’Annunziata avait mis hors de lui-même, se fit jour à travers la foule, et se rendit, le cœur déchiré, sur le rivage de la mer où régnait une nuit sombre. Il songeait s’il ne vaudrait pas mieux pour lui de se jeter dans les flots glacés et d’y éteindre l’ardeur qui le dévorait, plutôt que de se laisser consumer par une douleur sans fin. Déjà il se trouvait involontairement sur la dernière marche du quai, et il se disposait à exécuter son projet fatal, lorsqu’une voix qui partait d’une petite barque lui cria : – Eh ! bonsoir, messire Antonio ! Au reflet des illuminations de la place, Antonio reconnut le joyeux Piétro, son ancien camarade, qui était assis dans la gondole, la tête couverte d’un bonnet surmonté de plumes et de clinquant, avec une casaque bariolée de rubans et un magnifique bouquet dans la main. – Bonsoir, Piétro, répondit Antonio, à quel seigneur vas-tu donc rendre visite dans ce brillant costume ? Eh ! messire Antonio, s’écria Piétro, je vais gagner mes trois sequins ; je dois faire l’ascension à la tour de San-Marco, et en descendre pour porter le bouquet à la belle dogaresse. – Mais n’est-ce pas là un saut bien périlleux, ami Piétro ? dit Antonio. – Sans doute, répliqua celui-ci, on peut se briser le cou, surtout aujourd’hui, car il faudra passer par un feu d’artifice. Le Grec dit, il est vrai, qu’il est arrangé de manière à ne pas m’enlever un cheveu de la tête, mais...

Piétro secoua la tête.

Antonio s'élança dans la barque, et il vit alors que Piétro était tout près de la machine d'où montait la corde qui plongeait dans la mer. D'autres cordes, qui s'élevaient au milieu de la machine, se perdaient dans les nues obscures. – Écoute, Piétro, dit Antonio, après quelques moments de réflexion, écoute, camarade Piétro : si tu veux gagner aujourd'hui dix sequins sans mettre ta vie en danger, cela ne te conviendra-t-il pas davantage ? – Eh ! sans doute, répondit Piétro en riant. – Eh bien ! reprit Antonio, voici dix sequins. Change d'habits avec moi et laisse-moi prendre ta place. Je monterai au lieu de toi. Cela te convient-il, maintenant ?

Piétro secoua la tête et dit, en pesant l'or dans ses mains : – Vous êtes bien bon, messire Antonio, de me nommer encore votre camarade, et d'être aussi généreux : L'argent est sans doute fort agréable, mais remettre un bouquet dans les mains de la dogaresse, entendre sa douce voix, voilà véritablement pourquoi l'on risque sa vie. Allons, puisque c'est vous, j'y consens.

Ils changèrent précipitamment d'habits, et à peine avaient-ils fait cet échange, que Piétro s'écria : – Vite, dans la machine, le signal est donné. En ce moment la mer fut éclairée par le reflet brillant de mille gerbes de feu, et le rivage retentit du bruit de cent tonnerres. Antonio s'éleva avec la rapidité de l'éclair au milieu des clartés pétillantes d'un feu d'artifice, et s'abattit en un clin d'œil sur la galerie, devant la dogaresse. Elle s'était levée et avait fait un pas en avant ; il sentit sa douce haleine se jouer sur ses joues ; il lui présenta le bouquet, et dans ses transports il ne put retenir ses désirs brûlants et imprima des baisers ardents sur la main de la belle Annunziata, en prononçant mille fois son nom, comme s'il eût été dans le délire. Mais tout à coup la machine l'emporta avec la force du destin dont elle semblait l'organe, et, l'entraînant loin de sa bien-aimée, le rejeta vers la mer, où il tomba épuisé dans les bras de Piétro, qui l'attendait dans sa barque.

VII

Sur le balcon, tout était dans la confusion et dans le désordre. On avait trouvé un billet attaché sur le siège du doge. Il contenait ces mots, écrits en patois vénitien :

Il dose Falier della bella muier.

I altri la gode é lui la mantien.

Le vieux Falieri tomba dans une violente colère, et jura que le plus rude châtiment atteindrait le coupable. Tout à coup ses regards rencontrèrent ceux de Michaël Sténo, dont les flambeaux de la galerie éclairaient le visage ironique. Le doge ordonna aussitôt à ses gens de l'arrêter, comme auteur de cette injure ; mais des cris s'élevèrent de toutes parts, et tous les nobles vénitiens qui se trouvaient présents, s'écrièrent que Falieri offensait à la fois la seigneurie et le peuple, en attaquant les privilèges de la noblesse et en troublant, par des ordres injustes, l'allégresse publique. Falieri ne s'était cependant pas trompé ; car Michaël Sténo avoua courageusement l'action qu'il avait faite, en rejetant la faute sur le doge qui l'avait offensé le premier. La seigneurie était depuis longtemps mécontente d'un chef qui, au lieu de s'adonner, comme on l'attendait, aux soins de l'État, vivait dans la mollesse et dans les tracasseries d'un amour débile ;

et les nobles se trouvèrent plus portés à excuser Sténo qu'à venger le doge de l'injure qu'il avait reçue. L'affaire fut portée du conseil des dix à la quarantie dont Michaël était membre. Sténo avait déjà assez souffert, un bannissement d'un mois parut une peine suffisante pour expier son délit. Nous verrons quels résultats produisit l'amertume que ce jugement répandit dans le cœur du vieux doge.

Pour Antonio, il ne pouvait se remettre de l'impression qu'il avait éprouvée ; et il désespérait de revoir jamais celle qu'il adorait en silence. Un jour la vieille revint d'un air joyeux, et, sans répondre à ses questions, se mit à faire cuire un baume dans lequel elle fit entrer mille ingrédients ; puis elle s'éloigna en souriant. Elle ne revint que le soir. S'asseyant alors d'un air oppressé, dans un fauteuil, elle dit enfin, après un long silence : – Tonino, mon fils, devine un peu d'où je viens.

Antonio la regarda avec étonnement. – Tu ne devines pas ? reprit la vieille. Eh bien ! je viens de chez elle, de chez la belle Annunziata ! – Ne m'ôte pas le reste de ma raison ! s'écria Antonio ; n'achève pas de me perdre ! – Hélas ! mon pauvre Tonino, ne sais-tu pas que je songe à toi sans cesse ? Aujourd'hui, tandis que je passais sous les voûtes du palais, j'entendis le peuple parler du malheur qui était arrivé à la belle dogaresse. J'interrogeai ceux qui se trouvaient près de moi, on me répondit qu'un scorpion lui avait piqué le doigt dans le jardin, et que le docteur Basseggio, qui avait été mandé auprès d'elle, parlait de lui couper la main. Au même moment, un grand bruit se fit entendre sur les marches du palais, et un homme, poussé par les gardes, roula jusqu'au bas en se lamentant et en poussant de grands cris. Le peuple s'assembla autour de lui en riant hautement, et reconduisit avec des huées le docteur qu'il avait reconnu. C'est ainsi que le conseil de Basseggio avait été récompensé. Je courus aussitôt au logis ; là je composai mon baume, et je revins promptement au palais. Le vieux Falieri sortait en cet instant de ses appartements. – Que veut cette vieille femme ? me dit-il. Je lui répondis que je venais proposer un moyen pour guérir la belle dogaresse. Aussitôt il me regarda fixement, passa sa main sur sa longue barbe grise, et, me poussant par les deux épaules, il me fit entrer si précipitamment dans ses appartements, que j'eus peine à me tenir sur mes jambes. Ah ! Tonino, la pauvre enfant était assise sur ses coussins, pâle, abattue, gémissante, et s'écriant d'une voix éteinte : – Oh ! mon Dieu, le venin parcourt-il donc toutes mes veines ? Je lui pris la main et je la débarrassai de toutes les ligatures du docteur, et j'appliquai mon baume. – Je me sens déjà soulagée, dit la plaintive colombe. – Cent sequins te sont réservés si tu sauves la dogaresse ! s'écria le vieux Marino, et il quitta la chambre. Je restai trois heures à tenir sa petite main dans la mienne, à la frotter et à l'enduire de baume ; alors la dogaresse se réveilla de l'assoupissement dans lequel elle était tombée ; et cessa de se plaindre de sa douleur. Elle me regarda d'un air riant et prononça quelques mots de reconnaissance. – Noble dame, lui dis-je, le ciel vous rend ce que vous avez donné. N'avez-vous pas sauvé jadis un jeune enfant en tuant un scorpion qui était prêt à le percer de son dard ? – Tonino, il eût fallu voir de quelle rougeur subite se couvrirent ses joues pâles, et de quel feu brillèrent ses yeux éteints. – Ah ! bonne vieille, dit-elle, je ne l'ai pas oublié. Je n'étais alors qu'un enfant. C'était à la maison de plaisance de mon père, c'était un bel enfant : il me semble que je le vois encore. – Alors je lui parlai de toi, je lui dis que tu étais à Venise, que tu portais encore dans ton âme le souvenir de cet heureux moment ; que, pour la contempler, pour voir un seul instant l'ange qui l'avait sauvé, tu avais risqué ta vie, et que c'était toi qui lui avais présenté le bouquet du giovedì grasso. – Ah ! dit-elle, je l'ai senti, je l'ai deviné, lorsqu'il déposa sur ma main un baiser brûlant, il me sembla qu'un souvenir de bonheur se réveillait en moi. Amène-le-moi, que je le vois, ce bel enfant !

À ces mots de la vieille, Antonio se jeta à deux genoux, et s'écria : – Rigueur du ciel, laisse-

moi la vie jusqu'à ce que je l'aie pressée une fois sur mon sein, et puis je pourrai mourir !

VIII

Plusieurs jours s'étaient écoulés. La dogaresse avait été guérie par le secours de la vieille ; mais il était impossible de conduire Antonio auprès d'elle. En vain sa vieille nourrice cherchait à le consoler ; il était tourmenté de mille peines, et il ne pouvait modérer son impatience. Dans son inquiétude, il parcourait en gondole tous les canaux, il errait sur toutes les places, et ses pas le rapprochaient toujours involontairement du palais ducal. Un jour il aperçut, près du pont qui joint le palais du doge aux prisons, son ancien camarade Piétro appuyé sur sa rame bariolée ; sa gondole amarrée aux colonnes du palais se balançait sur l'onde : cette embarcation était fort petite, mais surmontée d'une tente élégante, richement sculptée, ornée à la poupe du pavillon vénitien, et presque semblable, par ses dorures, au splendide Bucentaure. – Soyez le bienvenu, signor Antonio ! s'écria Piétro. Vos sequins m'ont amené le bonheur. Antonio lui demanda d'un air distrait quel bonheur il lui avait procuré. – Ce n'est pas une petite fortune que la mienne ! s'écria Piétro. Je ne suis rien moins que le gondolier du doge, que j'ai l'honneur de conduire chaque soir avec la dogaresse à la Guidecca, où il a une jolie maison. – Camarade, s'écria Antonio, veux-tu gagner encore dix sequins et même davantage ? Laissez-moi prendre ta place.

Piétro chercha en vain à résister ; il se vit forcé de céder aux instances d'Antonio et de le prendre pour son aide. Antonio s'éloigna et revint presque aussitôt en veste de rameur ; au même instant le doge parut. – Quel est cet étranger ? dit-il d'un air irrité à Piétro. Il se disposait à le chasser, mais le gondolier fit si bien qu'il persuada au vieux doge qu'il ne pouvait ramer sans son aide, et Antonio prit enfin place sur un des bancs de la gondole ducale. Le vieux Falieri, assis auprès de sa belle épouse, lui pressait tendrement les mains qu'il embrassait avec ardeur, et passait son bras autour de sa taille élancée. Arrivé au large, d'où la place Saint-Marc et la magnifique Venise se déployaient devant eux avec ses palais et ses tours altières, Falieri releva fièrement la tête et s'écria : – Eh bien ! Annunziata, n'est-il donc pas beau de se promener sur la mer avec le seigneur, avec l'époux de la mer. Mais, ma belle, ne porte point de jalousie à l'épouse qui nous berce si humblement sur son dos. Écoute ce doux murmure des vagues ; n'est-ce point là des paroles d'amour qu'elle adresse au fiancé qui la domine ? tu portes mon anneau à ton doigt, Annunziata ; mais cette autre épouse a aussi reçu un anneau de moi qu'elle conserve précieusement au fond de son lit humide.

– Ah ! mon seigneur, répondit Annunziata, je frémis en songeant que vous vous êtes uni à ce froid et humide élément qui peut à chaque moment ouvrir son sein pour vous recevoir !

Le vieux Falieri se mit à sourire. – Tranquillise-toi, mon enfant, dit-il ; on est mieux dans tes bras si doux que dans ceux de la vieille Amphitrite. Mais, n'est-il pas vrai, on est heureux de naviguer sur la mer avec l'époux de la mer ?

Au moment où le doge prononçait ces paroles, une musique éloignée se fit entendre, et une douce et belle voix d'homme s'éleva au-dessus du bruit des vagues, et chanta ces paroles :

Ah ! senza amare

Andare sul mare

*Col sposo del mare
Non puo consolare.*

D'autres voix s'unirent à celle-ci, et les paroles furent alternativement répétées jusqu'à ce que le chant expirât au milieu du mugissement des vents. Le vieux Falieri sembla n'accorder aucune attention à ce concert, et il s'occupa d'expliquer à la dogaresse le but de la cérémonie qui avait lieu le jour de l'Ascension, où le doge s'unissait à la mer Adriatique en lui jetant un anneau du haut du Bucentaure.

Il parla des victoires de la république ; il dit comment l'Istrie et la Dalmatie avaient été conquises sous le gouvernement de Pierre Urséolus II, et comment cette cérémonie avait pris son origine dans cette conquête. Mais si le doge ne s'occupait nullement du chant des musiciens, il n'en fut pas ainsi de la dogaresse ; toute cette histoire fut perdue pour elle. Elle était tout attentive aux doux sons qui semblaient planer sur la mer, et lorsqu'ils cessèrent de se faire entendre, elle jeta autour d'elle de longs regards étonnés, comme quelqu'un qui se réveille d'un profond sommeil, et qui cherche à voir les images qui lui ont apparu en songe. – Senza amare. – Senza amare. – Non puo consolare ! murmurait-elle doucement, et des larmes brillaient dans ses yeux célestes, et des soupirs profonds faisaient soulever son sein. Le doge, toujours racontant, sortit de la barque tenant le bras de la dogaresse, et gagna sa maison de San-Giorgio Maggiore sans s'apercevoir qu'Annunziata était saisie d'un trouble extrême, et qu'elle était comme étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle. Un jeune homme en veste de rameur sonna d'une trompe formée d'une coquille, et à ce signe une autre gondole s'approcha. Pendant ce temps, une femme et un homme qui portait un parasol s'étaient avancés, et ils accompagnèrent le doge et la dogaresse jusqu'au palais. La seconde gondole toucha la rive, et Marino Bodoeri en sortit accompagné d'un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient des marchands, des artistes, ainsi que des gens de la dernière classe du peuple, et tous suivirent le doge.

IX

Antonio put à peine attendre le jour suivant, car il espérait recevoir un heureux message de sa chère Annunziata. Enfin la vieille arriva en boitant, s'assit avec lenteur dans un fauteuil, et croisant ses bras amaigris, elle s'écria : – Tonino, qu'est-il donc arrivé à notre pauvre colombe ? En entrant aujourd'hui dans son appartement, je l'ai trouvée étendue sur ses coussins, les yeux à demi fermés, ne dormant pas, n'étant pas éveillée, ne se trouvant ni en santé, ni malade ; je m'approchai d'elle : Noble Dogaresse, lui dis-je, que vous est-il donc arrivé de fâcheux ? Votre blessure, à peine cicatrisée, vous cause-t-elle encore quelque douleur ? – Mais elle me regarda avec des yeux, – avec des yeux comme je ne lui en ai pas encore vu, Tonino ; à peine eussé-je jeté un regard sur leur éclat humide, qu'ils se cachèrent sous ses paupières de soie, comme la lune derrière un nuage sombre. Et alors elle se mit à soupirer du fond de sa poitrine, et cachant son visage pâle sous ces riches coussins, elle murmura bien doucement, mais avec un accent si douloureux, que je faillis en pleurer : *Amare, amare. Ah ! senza amore !* – Je m'accroupis à ses pieds, et je me mis à lui parler de toi. Elle se cachait toujours le visage, et ses soupirs devenaient de plus en plus fréquents. Je ne lui cachai pas que tu t'étais travesti pour conduire sa gondole, et que je ne pourrais résister à tes désirs qui t'entraînent auprès d'elle. Quel torrent de larmes

s'échappa de ses yeux ! Elle s'écria avec violence : Au nom du Christ, au nom de tous les saints ! Je ne puis le voir ; je t'en supplie, dis-lui qu'il n'approche jamais de moi. Il faut qu'il quitte Venise ; qu'il parte, qu'il parte au plus tôt ! – Il faut donc qu'il meure, ce pauvre Antonio ! m'écriai-je à mon tour. En ce moment, le vieux Falieri entra dans la chambre, et me fit signe de m'éloigner. – Elle me repousse, elle me repousse loin d'elle ! s'écria Antonio dans un profond désespoir. – Pauvre innocent ! dit la vieille en riant. Ne vois-tu pas que la belle Annunziata t'aime de toutes les forces de son âme, qu'elle éprouve tous les tourments d'amour qui aient jamais déchiré un cœur de femme ? Enfant, viens demain, à la nuit sombre, te glisser dans le palais ducal. Dans la seconde galerie, à la droite du grand escalier, tu me trouveras, et là, nous verrons ce qui se passera.

Le lendemain, lorsque Antonio, brûlant de désirs, franchit les hautes marches du palais ducal, il se sentit tremblant et éploré, comme s'il eût été sur le point de commettre un grand crime. Force lui fut de s'appuyer contre une colonne, à l'entrée de la galerie qui lui avait été indiquée. Tout à coup, il se vit environné d'un éclat de flambeaux, et avant qu'il pût s'éloigner, il se trouva devant le vieux Bodoeri, qui s'avancait précédé par quelques pages portant des torches.

Bodoeri le regarda attentivement ; puis, il lui dit : – Ah ! c'est toi, Antonio. Je sais pourquoi l'on t'a placé ici. Viens, suis-moi.

Antonio, convaincu que ses desseins avaient été trahis, obéit en frémissant. Mais quel fut l'étonnement d'Antonio, lorsqu'en entrant dans un appartement reculé, Bodoeri l'embrassa, et lui parla du poste important qu'on allait lui confier, et dont Antonio devait s'emparer cette nuit même ! Son étonnement se changea en inquiétude et en effroi, en apprenant que depuis longtemps une conspiration contre la seigneurie mûrissait dans l'ombre ; que le doge lui-même était à la tête de la conspiration, et que cette nuit même il avait été résolu dans la maison de Falieri, sur la Giudecca, que le vieux Marino serait proclamé souverain absolu de Venise. Antonio contempla le vieux Bodoeri dans un silence profond. Celui-ci prenant son silence pour de l'hésitation, s'écria avec colère : – Misérable traître, puisque tu as pénétré dans ce palais, tu n'en sortiras pas : il te faut mourir ou prendre les armes. Mais auparavant, voici celui à qui tu vas rendre compte de tes actions.

Une figure vénérable s'avança du fond de la salle. Dès qu'Antonio vit le visage de cet homme, qu'il n'apercevait qu'à la lueur incertaine des flambeaux, il tomba à genoux et proféra ces paroles : Ô seigneur du ciel, mon père Bertuccio Nénolo, mon digne protecteur ! – Nénolo releva le jeune homme, le serra dans ses bras, et lui répondit d'une voix douce : – Oui, je suis Bertuccio Nénolo que tu as cru enseveli au fond de la mer, et qui s'est échappé il y a peu de temps, de la captivité où le retenait Morbassan ; Bertuccio Nénolo qui t'avait recueilli et qui ne pouvait prévoir qu'en son absence les serviteurs de Bodoeri te chasseraient de sa maison. Pauvre enfant aveugle ! tu hésites à prendre les armes contre une caste despotique dont la cruauté t'a ravi ton père ! Va dans la cour du Fontego, le sang dont tu verras encore les traces sur le pavé, c'est le sien ! Lorsque la seigneurie loua aux marchands allemands les magasins du Fontego, il leur fut défendu d'emporter les clefs de leurs comptoirs, dans les voyages qu'ils faisaient, et ils durent les déposer chez le Fontegaro. Ton père osa se soustraire à cet ordre, et durant son absence on trouva dans ses marchandises une caisse de faux ducats de Venise. En vain protesta-t-il de son innocence ; en vain, assura-t-il que ses ennemis, que le Fontegaro lui-même avait peut-être introduit cette caisse dans ses magasins pour le perdre, il fut condamné à mort et exécuté dans la cour du Fontego ! J'étais l'ami de ton père, je te recueillis, et, pour te soustraire aux poursuites de la seigneurie, qui t'eût banni, je cachai ton nom. Maintenant, Antonio Dalbinger, il est temps

de prendre les armes et de venger les mânes de ton père.

On sait que l'injure que Bertuccio Nénolo avait reçue de l'amiral Dandolo, qui l'avait frappé au visage, le décida à se liguer avec son gendre contre le patriciat. Nénolo et Bodoeri résolurent de mettre le pouvoir dans les mains de Falieri, afin de le partager. Les conjurés concertèrent de répandre la nouvelle que la flotte génoise était entrée dans les lagunes. Dans la nuit, on devait sonner la grande cloche de Saint-Marc et appeler tous les citoyens à la défense de la république. À ce signe, les conjurés, dont le nombre était très grand, devaient s'emparer de la ville, égorger les principaux nobles et proclamer le nouveau souverain. Mais le ciel ne voulut pas que ce massacre eût lieu, et que l'orgueil irrité de Falieri renversât l'antique Constitution de Venise. Les réunions de la Giudecca, dans la maison du doge, n'avaient pas échappé à la surveillance du conseil des dix ; mais il lui fut impossible d'apprendre quelque chose de certain. Cependant un des conjurés, un pelletier de Pise nommé Bentian, se sentit touché de remords ; il voulut sauver du moins son patron, Nicolas Léoni, qui siégeait au conseil des dix. Vers le soir, il se rendit chez lui et le conjura de ne pas quitter sa maison dans la nuit, quelque chose qui arrivât. Léoni, agité de soupçons, retint de force le pelletier, et le força de lui découvrir tout le projet. Il appela alors Giovanni, Gradenigo et Marino Cornaro, et ils convoquèrent le conseil à Saint-Salvator, où on prit toutes les mesures pour étouffer la conjuration dès le premier moment de son exécution.

Antonio avait été chargé de se rendre à la cour de Saint-Marc, avec une troupe de conjurés, et de faire sonner la grosse cloche. En arrivant, il trouva l'édifice entouré de soldats de l'arsenal, qui se précipitèrent sur les arrivants. Les conjurés se dispersèrent en toute hâte, et Antonio lui-même prit la fuite. En marchant, il entendit derrière lui les pas d'un homme qui parvint enfin à le retenir. Antonio se disposait à le frapper de son poignard ; mais à la lueur des flambeaux que portaient ses soldats, il reconnut Piétro.

– Sauve-toi ! s'écria celui-ci : viens dans ma gondole, Antonio ; vous êtes tous trahis. Bodoeri, Nénolo, sont tombés au pouvoir de la seigneurie, les portes du palais sont fermées, et le doge est gardé dans son appartement.

Antonio se laissa entraîner dans la gondole sans prononcer un seul mot, tant il ressentait de douleur. On entendit des cris confus, un cliquetis d'armes, quelques clameurs isolées, puis tout rentra dans un effrayant silence. Le lendemain, le peuple, épouvanté, vit un spectacle fait pour glacer le sang dans les veines. Les corps des conjurés furent jetés, le poignard dans leurs plaies, sur la place du palais où se célébraient les solennités, du haut de la galerie où le doge avait assisté à la fête de l'Ascension, et [où] Antonio était descendu aux pieds de la belle Annunziata. Parmi les cadavres se trouvaient ceux de Mariano Bodoeri et de Bertuccio Nénolo. Deux jours après, le vieux Falieri, condamné par le conseil des dix, fut exécuté au haut de l'escalier des géants.

Antonio s'était échappé sans obstacle, car personne ne le connaissait pour un des conjurés. En voyant trancher la tête du vieux Falieri, il poussa un cri d'horreur et s'élança dans le palais. Personne ne l'arrêta, tant la confusion était grande. À quelques pas de l'appartement du doge, il aperçut la vieille qui s'avança vers lui en pleurant et qui l'entraîna dans la chambre d'Annunziata. Antonio se jeta à ses pieds, couvrit ses mains de baisers, et versa d'abondantes larmes. Annunziata, qui était restée immobile et comme privée de vie, ouvrit lentement les yeux. Elle vit Antonio ; tout à coup elle fit un mouvement convulsif, le serra contre son cœur, et s'écria en pleurant : « Antonio ! Antonio !... que je t'aime ; il est encore un bonheur sur la terre. Antonio, viens, fuyons loin de ces lieux pleins d'horreur. » – Et ils oublièrent, dans leurs baisers brûlants, et dans leurs serments répétés, les terribles événements de la nuit. La vieille les rappela

enfin à eux et proposa de gagner Chiozza. Piétro les attendait déjà avec sa barque sous le pont du palais. À la nuit, Annunziata, voilée, sortit avec Antonio, et accompagnée de Marguerite portant une petite cassette qui renfermait les bijoux de la dogaresse. Ils arrivèrent au pont sans être remarqués et montèrent dans la barque. Antonio prit les rames ; la lune brillait sur les vagues, et bientôt on gagna la pleine mer. Mais les vents commencèrent à mugir, de sombres nuages voilèrent les étoiles, et une affreuse tempête s'annonça sur l'horizon.

– Ô seigneur du ciel, viens à notre aide ! s'écria la vieille.

Antonio ne pouvant plus soutenir les rames, passa son bras autour d'Annunziata qui, se réveillant tout à coup de sa profonde rêverie, le serra contre son sein. – Ô mon Antonio ! s'écria-t-elle ; et il n'y eut plus pour eux ni vent, ni tempête : mais alors la mer, cette veuve jalouse du doge décapité, éleva ses vagues de chaque côté de la barque, comme deux bras gigantesques, et engloutit les deux amants dans ses abîmes sans fonds.

Salvator Rosa

I

Ordinairement on dit beaucoup de mal des hommes célèbres ; que ce soit par des raisons valables ou non, qu'importe ? C'est ce qui arriva au grand peintre Salvator Rosa, dont les tableaux pleins de vie n'ont certainement jamais été contemplés par mon lecteur sans une jouissance intérieur et toute particulière.

Lorsque la réputation de Salvator se fut répandue à Naples, à Rome, dans la Toscane et même par toute l'Italie, lorsque les peintres qui voulaient plaire devaient tâcher d'imiter le style étrange de son pinceau, à cette époque même de méchants envieux faisaient naître des bruits fâcheux qui devaient obscurcir la gloire divine de l'artiste. On prétendait qu'à une époque antérieure de sa vie Salvator avait fait partie d'une bande de brigands, et que c'était dans cette société maudite qu'il avait pris les originaux de toutes ces figures féroces, fières, si fantastiquement costumées, qu'il plaça plus tard dans ses tableaux. On disait que les déserts sombres et affreux ! les *selve selvagge*, comme les nomme le Dante, où il s'était tenu caché, étaient fidèlement reproduits dans ses paysages. Mais ce qu'il y avait de pire, c'est qu'on soutenait qu'il avait été entraîné dans la terrible et sanguinaire conspiration tramée à Naples par le fameux Mas'Aniello, et l'on en racontait les particularités avec les plus petits détails.

Aniello Falcone, le peintre de batailles – c'était ainsi qu'on racontait la chose, – s'enflamma de fureur et de vengeance, lorsque les soldats espagnols eurent tué, dans une mêlée, un de ses parents. Il rassembla aussitôt une bande de jeunes gens audacieux, artistes pour la plupart, leur donna des armes, et les appela la Compagnie de la Mort. En effet, cette troupe répondit parfaitement à sa fatale dénomination. Ces jeunes gens parcouraient par bandes la ville de Naples, et poignardaient sans pitié tout Espagnol qu'ils rencontraient. – Ils pénétraient dans les asiles sacrés, et là ils tuaient sans miséricorde le malheureux qui s'était réfugié dans ces lieux. La nuit ils se rendaient auprès de leur chef, le sanguinaire et frénétique Mas'Aniello, qu'ils peignaient à la lueur de flambeaux allumés, de sorte que bientôt ces portraits se répandirent par milliers dans Naples et dans les environs.

On disait donc que Salvator faisait partie de cette bande meurtrière ; le jour il égorgeait, et la nuit il peignait assidûment. Un critique célèbre, Taillasson, je crois, a remarqué avec justesse que ses tableaux portent le caractère d'une fierté féroce, d'une énergie bizarre et d'une exécution sauvage. La nature ne se révèle pas à lui dans les charmes rians des vertes prairies, des champs fleuris, des bois odorants, des sources murmurantes, mais dans la terreur des rochers gigantesquement entassés, des arides rivages de la mer, des forêts désertes et inhospitalières. Ce n'est point l'haleine des vents du soir, ni le doux frémissement des feuilles ; c'est le mugissement de l'ouragan, le fracas de la cataracte, qui seuls se sont fait entendre à son oreille. En contemplant dans ses tableaux ces déserts, et les hommes d'un extérieur étrange et sauvage qui se glissent çà et là, tantôt seuls, tantôt en troupe, les pensées sinistres se présentent d'elles-mêmes. On se dit : Ici se commit un meurtre ; là le cadavre sanglant fut jeté dans le précipice.

Qu'il en soit ainsi ; que Taillasson ait raison de dire que le Platon de Salvator, que son saint Jean même annonçant dans le désert la naissance du Sauveur, ont quelque peu des mines de brigands ; supposons, dis-je, que tout cela soit véritable : encore serait-il injuste de conclure des œuvres à l'artiste, et de croire que lui, qui a représenté en pleine vie les objets sauvages et

terribles, doit avoir été par là même un homme sauvage et terrible. Celui qui parle beaucoup de l'épée la manie souvent très mal ; et celui qui au fond de son âme comprend les plus sanglantes horreurs de manière à pouvoir leur donner la vie au moyen de la palette, du pinceau ou de la plume, est d'ordinaire le moins capable de les commettre.

N'ajoutons donc pas foi à ces bruits, qui firent du brave Salvator un brigand et un assassin ; ne croyons point qu'il ait pris part aux sanglantes actions de Mas'Aniello, et pensons plutôt que les terreurs de ces temps de désolation le chassèrent de Naples vers Rome, où il arriva en fugitif, pauvre et indigent, vers l'époque où Mas'Aniello venait de tomber.

Mal vêtu, une mince bourse avec quelques pâles sequins dans sa poche, Salvator Rosa se glissa dans la ville par une nuit sombre. Il arriva, sans savoir lui-même comment, sur la place Navona. Là, à une époque plus heureuse, il avait autrefois habité une belle maison, près du palais Panfili. Il regarda d'un air chagrin ces croisées, grandes comme des glaces, qui brillaient à la lueur des rayons de la lune. – Ah ! s'écria-t-il avec humeur, il en coûtera de la toile et des couleurs avant que je puisse derechef établir mon atelier là-haut.

Mais, en parlant ainsi, il se sentit tout à coup abattu, sans force et sans courage. – Pourrai-je, grommela-t-il entre ses dents, en s'asseyant sur les marches en pierre du seuil de la maison, pourrai-je faire assez de tableaux tels que les sots les désirent ? Je crois presque que je suis au bout de mes efforts.

Un vent glacial s'engouffrait dans les rues. Salvator sentit la nécessité de chercher un gîte. Il se leva avec peine, s'avança en chancelant, arriva sur le Corso et entra dans la rue Bergognona. Là il s'arrêta devant une petite maison, large seulement de deux fenêtres, habitée par une pauvre veuve et par ses deux filles. Cette femme l'avait reçu pour peu d'argent, lorsqu'il était venu à Rome pour la première fois, et il pensait pouvoir retrouver chez elle un logement convenable à sa position actuelle.

Il frappa à la porte avec confiance, et proclama à plusieurs fois son nom. Enfin il entendit la vieille se lever péniblement, et venir à la fenêtre en pestant contre le mauvais sujet qui la troublait au milieu de son sommeil et en jurant que sa maison n'était point une hôtellerie. Il fallut beaucoup de paroles de part et d'autre jusqu'à ce qu'elle reconnût son ancien locataire ; et lorsque Salvator se plaignit de ce que, après s'être enfui de Naples, il ne pouvait trouver un gîte à Rome, la vieille s'écria : – Eh ! par Christ et tous les saints ! est-ce vous, signor Salvator ? Votre petite chambre en haut, sur la cour, est encore vacante, et le vieux figuier étend à présent ses branches et ses feuilles à travers les fenêtres, de manière que vous pourrez vous asseoir et travailler au frais comme dans un berceau verdissant. – Ah ! que mes filles seront contentes de vous voir de retour, signor Salvator ! – Mais savez-vous bien que la Marguerita est devenue bien grande et bien belle ? Vous ne la balancerez plus sur vos genoux ! – Votre petite chatte est morte, il y a trois mois, en avalant une arête de poisson. Que voulez-vous ? la tombe est notre héritage à tous ! – Mais vous savez bien, la grosse voisine, que vous avez dessinée si souvent, elle a épousé ce jeune homme ; le signor Luigi ! Eh, eh ! *Nozze e magistrati sono da Dio destinati* ! Les mariages se concluent au ciel, vous dis-je. – Mais, dit Salvator en interrompant la vieille, mais, signora Caterina, par tous les saints ! laissez-moi d'abord entrer, et puis vous me parlerez de votre figuier, de vos filles, de la chatte et de la grosse voisine. – Je meurs de fatigue et de froid. – Mais voyez donc cette impatience ! dit la vieille. *Chi va piano, va sano ; chi va presto, muore presto*. – Doucement, doucement, dis-je. Mais vous êtes fatigué, vous vous gelez ; vite donc les clefs, vite les clefs !

Mais la vieille dut d'abord réveiller ses filles, et lentement, lentement faire du feu. – Enfin elle

ouvrit la porte au pauvre Salvator ; mais à peine fut-il entré dans le vestibule qu'accablé de fatigue et de maladie, il tomba par terre comme mort. Heureusement que le fils de la veuve, qui d'ordinaire habitait Tivoli, était venu rendre visite à sa mère. On le fit aussi sortir de son lit, qu'il céda très volontiers à l'ancien ami de la maison.

La vieille aimait extrêmement Salvator ; et quant à ce qui regardait son art, elle le mettait au-dessus de tous les peintres du monde. Son pitoyable état la mit hors d'elle ; elle voulut courir au couvent voisin, et chercher son confesseur, afin qu'il vînt combattre le mal par des cierges bénits ou des amulettes toutes-puissantes. Le fils, au contraire, était d'opinion qu'il vaudrait mieux aller trouver tout de suite un bon médecin, et il courut sur-le-champ à la place d'Espagne, où demeurait le célèbre docteur Splendiano Accoramboni. Dès que celui-ci apprit que le peintre Salvator Rosa se trouvait malade dans la rue Bergognona, il se prépara à l'aller trouver sur-le-champ.

Salvator était sans connaissance, dans le plus fort paroxysme de la fièvre. La vieille avait suspendu au-dessus du lit une couple d'images de saints, et priait avec ferveur. Ses filles, baignées de larmes, s'efforçaient de temps à autre de faire avaler au malade quelques gouttes de la limonade qu'elles avaient préparée, pendant que le fils, assis au chevet du lit, essuyait la sueur froide de son front. Le jour venait de paraître lorsque la porte s'ouvrit avec fracas, et que le célèbre docteur signor Splendiano Accoramboni entra.

Si Salvator n'eût pas été malade à mourir, les deux jeunes filles, gaies et folâtres comme elles l'étaient, eussent éclaté de rire à la vue de merveilleux docteur ; en cet instant, elles se bornèrent à se retirer timidement dans un coin de la chambre d'un air épouvanté. Il n'est pas mal de dépeindre la figure du petit homme qui parut, à l'aube du jour, chez la dame Caterina, dans la rue Bergognona. En dépit d'une tendance assez prononcée à la croissance la plus élevée, le docteur Splendiano Accoramboni n'avait pu atteindre tout à fait la stature de quatre pieds. Dans ses jeunes années, ses membres étaient des plus délicats ; et, avant que sa tête, un peu difforme dès sa naissance par ses joues enflées et par son double menton, eût pris trop d'accroissance ; avant que son nez, trop abondamment nourri de tabac d'Espagne, se fût prononcé en saillie informe ; avant que l'excès des macaroni eût donné à son ventre trop de protubérance, l'habit d'*abbate* qu'il portait lui seyait à ravir : on pouvait alors l'appeler un charmant bout d'homme, et les dames romaines le nommaient leur *caro puppazetto*. Mais ce temps était passé, et M. le docteur Splendiano, quand on le voyait passer dans la rue, donnait à croire que la tête d'un homme de six pieds était tombée sur les épaules d'un petit polichinelle de marionnettes, à qui force était de la porter. Cette petite et singulière figure s'était enveloppée d'une quantité disproportionnée de damas de Venise, dont on avait taillé une robe de chambre ; elle s'était ceinte d'une large ceinture en cuir, à laquelle était suspendue une rapière longue de trois aunes ; et sur sa perruque blanche comme la neige, elle avait érigé un bonnet haut et pointu, qui ne ressemblait pas mal à l'obélisque de la place Saint-Pierre.

Le digne Splendiano Accoramboni regarda d'abord, à travers ses grands verres de lunettes, le malade, puis la dame Caterina, et prit celle-ci à part. – Voilà, lui dit-il à voix basse, voilà Salvator Rosa, le grand artiste, étendu presque sans vie, Caterina ; et c'en est fait de lui, si mon art ne le sauve ! Mais, dites-moi, depuis quand est-il chez vous ? A-t-il apporté avec lui beaucoup de beaux tableaux ? – Hélas ! mon cher docteur, répliqua Caterina, ce n'est que cette nuit que mon pauvre fils est arrivé chez moi ; et quant à ce qui concerne ses tableaux, je n'en sais encore mot ; mais en bas il y a une grande caisse que, avant de perdre connaissance, Salvator me pria de garder soigneusement. Il se peut bien que quelque beau tableau qu'il aura peint à Naples

s'y trouve emballé.

C'était un mensonge ; mais nous saurons bientôt les raisons qu'eut dame Catherine pour en imposer ainsi au docteur. – Bien, bien, dit le docteur ; et se frottant la barbe en souriant, il s'approcha du lit avec autant de gravité que le permettait sa longue rapière qui s'accrochait aux chaises et aux tables, tâta le pouls du malade en haletant, nomma en grec et en latin cent maladies que Salvator n'avait pas, puis un aussi grand nombre qu'il aurait pu avoir, et finit par dire qu'à la vérité il ne saurait nommer pour le moment la maladie du peintre, mais que d'ici à quelque temps il trouverait bien un nom qui lui serait applicable et aussi un remède pour la guérir ; et il sortit avec gravité, les laissant tous accablés de craintes et de soucis.

Au bas des marches, le docteur demanda à voir la caisse de Salvator, et dame Caterina lui en montra une en effet, dans laquelle se trouvaient quelques manteaux usés de défunt son mari. Le docteur frappa doucement sur la caisse, et dit avec satisfaction : – Nous verrons, nous verrons !

Après quelques heures d'absence, le docteur revint avec un très beau nom pour la maladie de Salvator, et plusieurs grandes bouteilles d'une potion nauséabonde, recommandant de la faire prendre au malade sans discontinuer. Ce ne fut pas sans peine ; car Salvator manifesta le plus grand dégoût pour cette médecine, qui semblait puisée au fond de l'Achéron. Mais soit que la maladie de Salvator, qui avait enfin un nom et qui représentait alors quelque chose de réel, commençât seulement à se manifester ; soit que la potion de Splendiano se déchaînât trop violemment dans ses entrailles ; toutefois est-il que le pauvre Salvator s'affaiblissait à vue d'œil. Le docteur Splendiano Accoramboni avait beau assurer qu'après la cessation totale du mouvement de la machine vitale il lui donnerait une nouvelle impulsion, comme au balancier d'une pendule ; on ne commençait pas moins à douter de la guérison du pauvre peintre, et à croire que le docteur avait donné au balancier une impulsion si forte que tous les ressorts s'étaient brisés.

Un jour, il arriva que Salvator, qui paraissait à peine capable de se mouvoir, tomba dans le paroxysme d'une fièvre brûlante. Il saisit les fioles qui contenaient la potion et les jeta en fureur par la fenêtre, au moment où le docteur entra dans la maison. Il arriva que quelques fioles l'atteignirent, se brisèrent sur sa tête, et que la noire liqueur se répandit en longs flots sur son visage et sur sa perruque. – Le signor Salvator est devenu enragé, s'écria le docteur en s'élançant dans la maison ; il est tombé en frénésie, et l'art ne peut le sauver. Dans dix minutes il est mort ; donnez-moi le tableau, madame Caterina, il est à moi ; c'est le prix de mes peines ! donnez le tableau, vous dis-je !

Mais lorsque dame Caterina ouvrit la caisse et que le docteur Splendiano aperçut les vieux manteaux déchirés, il roula ses yeux dans leurs orbites, comme deux comètes enflammées, et trépignant des pieds, il voua le pauvre Salvator, la veuve et la maison entière à tous les démons de l'enfer ; puis il partit avec la rapidité d'un trait.

Le délire de la fièvre avait cessé. Salvator retomba dans son état léthargique ; et dame Caterina, persuadée que le malade touchait à son dernier moment, vola au couvent voisin et chercha le père Bonifazio pour lui administrer le saint-sacrement. En voyant le moribond, le père Bonifazio déclara qu'il connaissait parfaitement les symptômes que la mort trace sur le visage d'un homme dont elle va se saisir, mais qu'il n'apercevait rien de semblable dans les traits de Salvator. Il ajouta qu'il y avait encore possibilité de le guérir, si le docteur Splendiano Accoramboni avec ses dénominations et ses fioles, ne passait plus le seuil de la porte. Le bon père se mit aussitôt en route et alla s'occuper de tenir parole.

Salvator, revenu de son évanouissement, se crut dans un beau bosquet odoriférant, dont les rameaux et les feuilles vertes s'enlaçaient au-dessus de lui. Il sentit une chaleur vivifiante pénétrer tout son corps ; seulement son bras gauche lui semblait attaché. – Où suis-je ? dit-il d'une voix faible.

Un beau jeune homme de bonne mine, qui se tenait debout auprès de son lit, et qu'il aperçut alors pour la première fois, se jeta à genoux, saisit sa main droite, l'arrosa de larmes brûlantes, et s'écria à plusieurs reprises : – Ô mon excellent maître ! mon digne maître maintenant tout est bien ; vous êtes sauvé : vous serez rétabli ! – Mais, dites-moi seulement..., reprit Salvator.

Le jeune homme le supplia de ne pas se fatiguer en parlant, et promit de lui raconter ce qui lui était arrivé. Voyez-vous, mon cher et digne maître ? vous étiez certainement bien malade en arrivant ici de Naples, mais votre état n'était pas désespéré. L'usage des remèdes insignifiants vous eût remis en peu de temps ; mais la maladresse de Carlo, qui est allé chercher le médecin le plus proche, vous a fait tomber entre les mains du fatal docteur Pyramide, le plus fatal docteur qui ait jamais travaillé à remplir les entrailles de la terre ! – Quoi ! dit Salvator en riant, quelque faible qu'il fût, c'est donc ce docteur Pyramidal que j'ai aperçu ? Un petit bout d'homme, vêtu de damas, qui m'a condamné à avaler une boisson détestable, dégoûtante, infernale, et qui portait sur sa tête l'obélisque de la place de Saint-Pierre. – Oh, par Dieu ! dit le jeune homme en riant aussi aux éclats, le docteur Splendiano Accoramboni vous a apparu sous son bonnet de nuit pointu, dans lequel il se montre chaque matin à sa fenêtre comme un météore de funeste présage. Mais ce n'est point à cause de ce bonnet qu'on le nomme le docteur Pyramide ; la raison de cette dénomination est tout autre. Le docteur Splendiano est un grand amateur de tableaux, et il possède une galerie très bien choisie, qu'il s'est acquise par une manière d'agir toute particulière. Il poursuit avec ardeur les peintres et leurs maladies, surtout les maîtres étrangers. Ont-ils une seule fois mangé trop de macaroni, ou avalé un verre de vin de Syracuse plus que la juste mesure ? il sait les attirer dans ses filets. Alors il les gratifie tantôt d'une maladie, tantôt d'une autre, qu'il baptise toujours d'un nom immense et dont il se met à opérer la guérison. Il se fait promettre un tableau pour salaire, et comme les constitutions obstinées peuvent seules résister à ses remèdes, il a part à la succession de tous les artistes étrangers, qu'on ensevelit auprès de la pyramide de Cestius. Le cimetière placé auprès de la pyramide de Cestius est le champ où recueille abondamment le docteur Splendiano Accoramboni, il le cultive avec beaucoup de soin, et c'est de là que lui vient son surnom. Dame Caterina, par des vues bienveillantes sans doute, avait fait croire au docteur que vous aviez apporté un tableau magnifique, et vous pouvez penser avec quel zèle il vous préparait ses potions. – C'est votre bonne étoile qui vous a fait jeter les fioles sur la tête du docteur, et qui a inspiré à dame Caterina l'idée d'appeler le père Bonifazio pour vous administrer le saint-sacrement : le père s'entend un peu en médecine ; il a jugé sainement votre état, et il est venu me chercher. – Vous êtes donc aussi un docteur ? dit Salvator avec une voix faible et lamentable. – Non, répondit le jeune homme en rougissant ; non, mon cher et digne maître, je ne suis pas un médecin comme signor Splendiano, mais simplement un chirurgien. Je faillis mourir de terreur et de joie lorsque le père Bonifazio me dit que Salvator Rosa se trouvait mortellement malade dans la rue Bergognona et qu'il avait besoin de mon art. J'accourus, je vous ouvris une veine au bras gauche, et je vous sauvai. – Nous vous transportâmes ici dans cette chambre fraîche et aérée que vous occupiez jadis. Regardez autour de vous : là est encore le chevalet que vous laissâtes ici ; là sont quelques dessins au crayon, que dame Caterina a conservés comme des reliques. – Votre maladie a cédé ; des remèdes simples, que le père Bonifazio prépare, et les soins de l'amitié, vous rendront bientôt toutes vos forces. – Et maintenant, permettez que je baise encore une fois cette main, cette main créatrice, qui sait

donner une vie enchanteresse aux merveilles les plus secrètes de la nature ! – Permettez que le pauvre Antonio Scacciati épanche son âme en enthousiasme et en reconnaissance, de ce que le ciel lui a permis de sauver la vie du grand et divin maître Salvator Rosa ! – À ces mots, le jeune homme se précipita de nouveau à genoux, saisit la main de Salvator, la baisa et l’arrosa de larmes brûlantes. – Je ne sais, dit Salvator en se soulevant avec peine, je ne sais, cher Antonio, pourquoi vous m’adressez des hommages si respectueux. Vous êtes, dites-vous, un chirurgien ; cette profession ne s’allie guère aux beaux-arts ? – Mon cher maître, répondit le jeune homme les yeux baissés, lorsque vous aurez repris plus de forces, je vous ouvrirai mon âme. – Faites-le, dit Salvator ; ayez en moi pleine confiance. Vous le pouvez ; car je ne connais personne qui m’ait plus intéressé que vous, au premier aspect. Plus je vous regarde, plus je m’aperçois que votre figure offre des traits de ressemblance avec le divin jeune homme : – je parle de Sanzio. – Les yeux d’Antonio s’animèrent d’un feu étincelant ; il essaya en vain de répondre.

En ce moment, dame Caterina entra avec le père Bonifazio, qui apportait à Salvator une potion artistement préparée, qui fit plus de plaisir et plus de bien au malade que l’eau achéronique du docteur pyramidal Splendiano Accoramboni.

II

Antonio Scacciati

Il arriva comme Antonio l'avait prédit ; les simples et bienfaisants médicaments du père Bonifazio, les tendres soins de la bonne dame Caterina et de ses filles, la belle saison qui commençait justement, tout cela produisit sur la constitution naturellement robuste de Salvator des effets si propices qu'il se sentit bientôt assez remis pour penser à l'exercice de son art, et qu'il s'occupa d'abord de tracer au crayon quelques belles esquisses pour les transporter plus tard sur la toile.

Antonio ne quittait presque point la chambre de Salvator ; il était tout yeux lorsque Salvator esquissait ses desseins ; et le jugement qu'il portait sur quelques parties faisait voir qu'il devait être initié dans les secrets de l'art. – Écoutez, Antonio ! lui dit un jour Salvator ; vous entendez si bien l'art de la peinture, que je crois non seulement que vous avez médité sur cette partie avec intelligence, mais que vous avez peut-être manié le pinceau vous-même. – Souvenez-vous, mon cher maître, reprit Antonio, que, quand vous revîntes à la guérison après votre long évanouissement, je vous dis que je vous dévoilerais mon âme. Il est temps, je crois, de vous ouvrir entièrement mon cœur. Car, voyez-vous ? bien que je sois le chirurgien Antonio Scacciati, qui vous fit une saignée, j'appartiens néanmoins tout entier à l'art de la peinture, à laquelle je vais m'adonner à présent sans réserve, en abandonnant un métier odieux. – Oh, oh ! s'écria Salvator, Antonio, pensez à ce que vous allez faire. Vous êtes un habile chirurgien, peut-être deviendrez-vous un méchant artiste, car bien que vous soyez encore jeune, cependant vous êtes déjà trop vieux pour prendre le crayon. Une vie d'homme suffit à peine pour parvenir à l'intelligence du vrai, et pour réussir à la représenter avec facilité sur la toile. – Eh ! mon cher maître, reprit Antonio en souriant modestement, comment pourrais-je entrevoir la folle idée de m'adonner actuellement à l'art difficile de la peinture, si je ne l'avais point exercé dès ma tendre enfance ; si le ciel n'eût pas permis que, bien que contrarié dans mes goûts par l'obstination de mon père, j'eusse vécu avec des maîtres célèbres ? Sachez que le grand Annibal s'est intéressé au pauvre enfant délaissé, et que je puis me nommer l'élève de Guido Reni. – Eh bien ! dit Salvator avec la rudesse qu'il montrait quelquefois, eh bien ! brave Antonio, vous avez eu de très grands maîtres, et il n'est pas douteux que, nonobstant votre chirurgie, vous soyez aussi un grand élève. Seulement je ne conçois pas que vous, fidèle disciple du doux et élégant Guido – que peut-être... c'est ce que font les disciples emportés volontiers par leur enthousiasme... vous surpassiez encore en élégance – puissiez trouver quelque plaisir à mes tableaux, et me croire un maître en peinture !

Une vive rougeur couvrit la figure du jeune homme, en entendant ces paroles de Salvator, qui ressemblaient un peu à des railleries. – Permettez, dit-il, que je mette de côté la timidité qui d'ordinaire me ferme la bouche ; permettez que je vous avoue sans détour tout ce que je pense. – Salvator, jamais je n'ai autant révééré mon maître que je vous révère. C'est la grandeur souvent humaine des pensées que j'admire dans vos ouvrages. Vous saisissez les secrets les plus cachés de la nature ; vous entendez les merveilles de ses richesses, de ses arbres, de ses cataractes ; vous comprenez sa voix sacrée, vous lisez sa langue, et vous savez écrire les paroles qu'elle vous adresse. Oui, on dirait qu'en maniant le pinceau d'une manière si hardie, si audacieuse, vous consignez sur la toile les pensées du Créateur. – L'homme seul avec toute son activité ne vous

suffit point ; vous ne contemplez l'homme que dans le cercle de la nature et comme un de ses innombrables phénomènes. Aussi, Salvator, vous n'êtes vraiment grand que dans vos paysages, si merveilleusement conçus ; quand vous abordez l'histoire, vous mettez vous-même des bornes à votre génie. – Vous répétez là les jugements des envieux peintres d'histoire qui m'abandonnent le paysage pour que je ne leur enlève pas le morceau qu'ils se sont réservé, s'écria Salvator ; comme si je n'entendais pas les figures et tout ce qui s'ensuit. Mais ce sont de sottes redites ! – Ne vous fâchez point, mon cher maître, continua Antonio ; je ne redis inconsidérément les propos de personne, et c'est au jugement des maîtres qui sont à Rome que je voudrais le moins m'en fier ! – Qui n'admirerait le dessin hardi, la merveilleuse expression, et surtout le vif mouvement de vos figures ? – On sent que vous ne travaillez point sur un modèle raide et gauche, et bien encore moins d'après un mannequin inerte : on voit que vous êtes vous-même votre modèle, et qu'en peignant, la figure que vous vous proposez de reproduire vient d'abord se réfléchir dans votre pensée comme sur la surface brillante d'un miroir. – Diantre ! Antonio, s'écria Salvator en riant, je crois que vous avez déjà souvent regardé dans mon atelier, sans que je m'en doutasse, puisque vous savez si bien ce qui s'y passe. – Le pouvais-je ? reprit Antonio. Mais laissez-moi poursuivre. Je ne voudrais pas critiquer, comme s'efforcent de le faire ces maîtres pédantesques, les tableaux que votre puissant génie vous inspire. En vérité, ce que l'on nomme vulgairement paysages n'est point une dénomination applicable à vos compositions, que je voudrais plutôt nommer des tableaux historiques dans un sens profond. Un rocher, un arbre, semblent s'animer sous vos touches lumineuses. La nature entière, se mouvant en accords harmonieux, exprime la pensée sublime qui a brillé en vous. C'est ainsi que j'ai contemplé vos tableaux, et c'est ainsi, mon digne et excellent maître, que je leur dois, à eux seuls, une intelligence plus profonde de l'art. Ne croyez point, pour cela, que je sois tombé dans une imitation puérile et ridicule. Si j'envie la liberté et l'audace de votre pinceau, je dois avouer que le coloris de la nature me paraît tout autre que celui que je vois sur vos pages. Je pense que, s'il est salutaire à l'élève d'imiter le style de tel ou tel maître, il doit cependant s'efforcer à représenter la nature telle qu'il la voit. Ce n'est que cette intuition véritable, ce n'est que cette harmonie avec lui-même, qui peuvent donner du caractère et de la vérité à ses productions. – Guido était de cet avis ; et l'inquiet Prédi, que l'on nomme, comme vous le savez, le Calabrois, et qui est un peintre qui certainement a médité sur son art, m'avertissait toujours de me défier des dangers de l'imitation puérile. – Maintenant, Salvator, vous savez pourquoi je vous révère sans être votre imitateur.

Salvator avait regardé fixement le jeune homme pendant qu'il parlait ; il se jeta avec véhémence à son cou.

– Antonio, dit-il, vous venez de dire des paroles bien sensées, bien profondes, tout jeune que vous soyez. Quant à la véritable intelligence de l'art, vous surpassez beaucoup de nos anciens maîtres si vantés. Vraiment ! lorsque vous me parliez de mes tableaux, il me semblait que je me comprenais mieux moi-même. Si je vous estime, c'est précisément parce que vous ne voulez pas imiter mon style ; parce que vous ne prenez point des couleurs noires comme tant d'autres ; que vous ne mettez point de clairs trop crus, ou que vous ne faites point sortir d'une terre boueuse une couple de figures estropiées, à visages hideux, croyant alors avoir fait du Salvator. Tel que vous voilà, vous avez trouvé en moi un fidèle ami. Je me donne à vous de toute la puissance de mon âme !

Antonio était hors de lui-même de joie de la bienveillance que le maître lui témoignait. Salvator manifesta un vif désir de voir les tableaux de son jeune ami, et Antonio le conduisit aussitôt dans son atelier.

Salvator ne s'était point attendu à voir des productions mesquines de celui qui avait parlé avec tant d'intelligence sur la peinture, et dans lequel un génie tout particulier semblait se manifester ; mais cependant le maître fut extrêmement surpris en voyant les riches tableaux d'Antonio. Partout il trouva des idées hardies, un dessin correct et le coloris le plus vif ; le bon goût régnait dans le jet des larges draperies ; l'extrême netteté des extrémités, la grâce charmante des têtes annonçait le digne élève de Guido Reni, bien que chez Antonio, différent en cela de son grand maître, la tendance à sacrifier l'expression à la beauté ne se manifestât pas partout. On voyait qu'Antonio tendait à l'énergie d'Annibal, sans avoir encore toutefois pu y atteindre.

Salvator avait longtemps contemplé en silence chaque tableau d'Antonio. Il lui dit : – Écoutez, Antonio, vous êtes né pour le noble talent de la peinture. Car la nature, non contente de vous avoir donné cet esprit créateur qui produit les idées sublimes, vous a encore accordé le rare talent de parvenir à vaincre en peu de temps les difficultés de la pratique. Je ferais un mensonge si je vous disais que vous avez atteint à la grâce merveilleuse de Guido et à la vigueur d'Annibal ; mais il est certain que vous surpassez déjà de beaucoup tous les maîtres qui se pavanent ici dans l'Académie San-Luca, le Tiarini, le Gessi, le Sémenta et tous, quels que soient leurs noms, sans excepter le Lanfranc, qui ne sait peindre qu'à fresque. Et cependant, Antonio, si j'étais à votre place, j'hésiterais à jeter tout à fait la lancette et à prendre uniquement le pinceau. Cela vous paraît singulier ; mais écoutez-moi : nous sommes actuellement à une triste époque de la peinture, ou plutôt le démon semble se démener parmi nos artistes et les exciter de tout son pouvoir ! Si vous n'êtes pas prêt à endurer des mortifications de toute espèce, à mesure que vous vous lèverez en talent, à souffrir d'autant plus de dédain et de mépris que votre renommée se répandra, à voir de malveillants coquins s'approcher de vous avec un air de bonté et de bienveillance, pour vous perdre d'autant plus sûrement ; si, dis-je, vous n'êtes point préparé à tout cela, ne touchez pas un pinceau. Souvenez-vous de la triste destinée de votre maître, du grand Annibal, qui, poursuivi malignement à Naples par une foule de méchants confrères, ne put parvenir à exécuter aucun ouvrage d'importance, et qui, repoussé partout avec dédain, succomba à une mort prématurée. Souvenez-vous de ce qui arriva à notre grand Dominichino, lorsqu'il peignit la coupole de la chapelle de Saint-Janvier. Est-ce que ces coquins de peintres – je n'en nommerai aucun, pas même ce faquin de Belisario et ce Ribera ; – est-ce qu'ils ne corrompirent pas le valet de Dominichino, pour qu'il jetât de la cendre dans sa chaux afin que le crépi du mur ne pût tenir et que la peinture tombât ? Remettez-vous tout cela en mémoire, et examinez bien si votre âme est assez forte pour endurer de pareilles avanies ; car autrement votre volonté sera brisée, et, avec le courage de produire un ouvrage de l'art, la faculté de le faire se perd aussi.

– Hélas ! Salvator, répondit Antonio, il est impossible qu'en me livrant tout entier à la peinture, je sois plus en butte au mépris et à la jalousie que je le suis aujourd'hui. Vous avez trouvé quelque plaisir à contempler mes tableaux, et vous m'avez dit que j'étais en état de produire quelque chose de mieux que les œuvres de plus d'un académicien de San-Luca ; et cependant ce sont ceux qui parlent avec le plus de mépris de mes compositions. – Voyez donc, disent-ils, le chirurgien veut peindre ! – Ainsi je suis bien décidé à quitter une profession qui me semble chaque jour plus odieuse. C'est en vous seul, mon digne maître, que j'ai mis toute mon espérance. Vos paroles sont d'un grand poids ; d'un mot vous pouvez terrasser mes adversaires et me mettre à la place qui m'appartient. – Vous avez beaucoup de confiance en moi, dit Salvator ; mais, en vérité, après avoir vu vos tableaux et vous avoir écouté, je me sens porté à vous aider de toutes mes forces !

Salvator regarda encore une fois les tableaux d'Antonio, et s'arrêta surtout devant une Magdelaine aux pieds du Sauveur. – Vous vous êtes écarté de la manière dont on représente

d'ordinaire la Magdelaine, dit-il. La vôtre n'est pas une femme mûre, mais un enfant aimable, comme ceux que Guido seul savait faire. Il y a un charme merveilleux dans cette figure ; vous avez peint cette tête avec enthousiasme, et si je ne m'abuse, l'original de cette Magdelaine doit être vivant et se trouver ici, à Rome. – Convenez-en, Antonio ! vous aimez !

Antonio baissa les yeux, et dit timidement : – Rien n'échappe à vos regards perçants, mon cher maître. Il se peut qu'il en soit comme vous le dites : mais, de grâce, ne me blâmez pas. Ce tableau est celui que j'estime le plus, et je l'ai tenu jusqu'ici caché à tous les yeux. – Que dites-vous ! s'écria Salvator. Aucun peintre n'a encore vu votre tableau ? – Aucun, répondit Antonio. – Eh bien ! reprit Salvator, dont les yeux étincelaient de joie, soyez sûr, Antonio, que j'humilierai vos orgueilleux persécuteurs, et que je vous ferai recueillir la gloire que vous méritez. Confiez-moi votre tableau, apportez-le cette nuit secrètement dans ma demeure, et abandonnez-moi le soin de ce qui vous regarde. – Y consentez-vous ? – Avec joie ! répondit Antonio. Ah ! que je voudrais aussi vous parler de mon amour ! mais ce jour est consacré à l'art ; plus tard, je viendrai aussi vous consulter sur l'état de mon cœur. – Et moi, je vous assisterai en tout ce que je pourrai ! – En s'en allant, Salvator dit en souriant : – Écoutez, Antonio : lorsque vous me découvriîtes que vous étiez un peintre, je me reprochai de vous avoir parlé de votre ressemblance avec Sanzio. J'imaginai que vous alliez aussitôt faire comme quelques-uns de nos jeunes gens, qui, dès qu'on leur trouve quelque ressemblance de visage avec un grand maître, portent la barbe et les cheveux de la même façon que lui, et se croient alors appelés à imiter son faire. – Mais maintenant, je vous le dis, et vous pouvez me croire, j'ai honoré dans vos tableaux la trace du génie divin qui ouvrait les champs célestes à Raphaël. Vous comprenez ce grand maître, et vous ne me répondez pas comme Vélasquez à qui je demandais dernièrement ce qu'il pensait de Sanzio. « Titien, me répondit-il, est le plus grand maître, et Raphaël n'entend rien à la carnation. » Dans cet Espagnol, il y a la chair et non pas la parole ; et cependant les académiciens de San-Luca le portent aux nues, parce qu'il a peint une fois des cerises que les passereaux sont venus becqueter.

Il arriva que, quelques jours après, les académiciens de San-Luca se rassemblèrent dans leur église pour juger les ouvrages des candidats qui se présentaient. Salvator avait fait exposer dans l'église le beau tableau de Scacciati. Tous les peintres furent involontairement frappés de la vigueur et de la grâce qui régnait dans cette composition, et des cris d'admiration s'élevèrent de toutes parts, lorsque Salvator assura qu'il avait apporté de Naples cette toile, qui était un héritage laissé par un jeune peintre mort récemment.

En peu de jours tout Rome accourut pour venir contempler l'ouvrage du jeune peintre napolitain ; on s'accordait unanimement à dire que, depuis le temps de Guido Reni, jamais on n'avait créé de composition pareille, et l'enthousiasme alla même si loin qu'on en vint à placer la ravissante Magdelaine de Scacciati au-dessus même des compositions du Guide. Parmi la foule de gens qui s'assemblaient sans cesse devant le tableau de Scacciati, Salvator remarqua un jour un homme dont l'aspect était fort singulier. C'était un homme âgé, de haute taille, sec comme un fuseau ; le visage d'une pâleur extrême, le nez fort long, le menton pointu et allongé encore par une barbe en pointe ; les yeux gris et étincelants. Sur son épaisse perruque blonde, il portait un chapeau à haute forme surmonté d'un large panache ; son manteau rouge foncé était orné d'une multitude de boutons d'argent ; son justaucorps bleu de ciel était coupé à l'espagnole ; ses longs gants de daim étaient ornés de franges d'argent, ses souliers de rosettes jaunes ; et une longue épée d'estoc pendait à son côté.

Cette singulière figure était debout devant le tableau, et semblait plongée dans un ravissement

profond ; elle se levait sur la pointe des pieds, se baissait ensuite jusqu'à terre, s'élançait de nouveau de toute la raideur de ses jambes, s'écartait, revenait, se pinçait les paupières à en faire jaillir les larmes, les ouvrait grandement, soupirait, grimaçait devant la charmante Magdelaine, et murmurait d'une douce voix de *castrato* : Ah ! carissima, – benedettissima, – ah ! Marianna, – Marianna, – bellissima, etc.

Salvator, attiré par ce bizarre personnage, perça la foule et s'efforça de lier conversation avec lui, au sujet du tableau qu'il semblait tant admirer. Mais celui-ci, sans trop faire attention à Salvator, maudissait sa misère qui ne lui permettait pas d'offrir un million pour ce tableau, afin de pouvoir l'enfermer sous vingt clefs et le dérober à tous les regards. Puis il recommençait tous ses mouvements, et remerciait la sainte Vierge et tous les saints de la mort du maudit peintre qui avait fait cet ouvrage dont la vue lui causait tant de tourments.

Salvator en conclut que cet homme était fou, ou que c'était quelque académicien de San-Luca qu'il ne connaissait pas.

On ne parlait dans Rome que du tableau merveilleux : il n'était presque question de rien autre chose, et cette vogue générale suffisait pour prouver l'excellence de l'ouvrage. Lorsque les académiciens se rassemblèrent de nouveau dans l'église de San-Luca pour s'adjoindre quelques confrères, Salvator Rosa demanda tout à coup si le peintre qui avait fait la Magdelaine aux pieds du Sauveur n'eût pas été digne d'être admis dans l'académie ? Tous les peintres, sans en excepter le critique Josépin, assurèrent qu'un si grand maître eût été l'ornement de l'académie, et déplorèrent sa mort hautement et dans les termes les plus fleuris, bien qu'au fond du cœur ils en rendissent grâce au ciel, comme l'avait fait l'homme à la perruque blonde. – Ils allèrent même si loin dans leur exaltation, qu'ils résolurent de rendre un honneur solennel au jeune artiste enlevé si prématurément à son art, en le nommant académicien sur son tombeau et en faisant dire, dans l'église de San-Luca, des messes pour le repos de son âme. Ils prièrent donc Salvator de leur dire le nom du défunt, ainsi que le lieu de sa naissance.

Salvator se leva et leur dit d'une voix solennelle : – L'honneur que vous voulez rendre à un mort dans son tombeau, Messieurs, vous pouvez le rendre à un vivant qui marche parmi vous. Sachez que la Magdelaine aux pieds du Sauveur, ce tableau que vous placez avec raison au-dessus de tous les autres tableaux modernes, n'est pas l'ouvrage d'un peintre napolitain ; ce chef-d'œuvre que tout Rome admire a été peint par la main d'Antonio Scacciati, le chirurgien !

Les peintres stupéfaits regardèrent longtemps en silence Salvator, qui souriait. Il s'amusa quelque temps de leur embarras, et ajouta : – Eh bien ! Messieurs, vous n'avez pas voulu admettre parmi vous le brave Antonio, parce qu'il est chirurgien ; mais moi je pense qu'un homme de cette profession ne serait pas déplacé dans la noble académie de Saint-Luc, pour remettre les membres disloqués qui sortent de l'atelier de plus d'un de vos membres ! Maintenant, je l'espère, vous n'hésitez plus à faire ce que vous auriez dû faire depuis longtemps, à recevoir parmi vous le brave Antonio Scacciati.

Les académiciens avalèrent la pilule amère de Salvator, et se montrèrent, en apparence, fort joyeux de pouvoir rendre justice au mérite d'Antonio : ils l'admirent dans leur sein avec beaucoup d'éclat.

À peine sut-on, dans Rome, que le tableau de la Magdelaine était d'Antonio, que de tous côtés lui vinrent des commandes.

C'est ainsi que Salvator le tira, par pieuse ruse, de l'obscurité dans laquelle il végétait, et l'amena, dès son début, à une brillante réputation.

Antonio nageait dans la joie et le bonheur. L'étonnement de Salvator ne fut que plus grand, lorsque, quelques jours plus tard, Antonio vient le trouver, pâle, défait et le désespoir peint dans ses traits. – Ah ! Salvator ! s'écria-t-il, que me sert que vous m'ayez élevé plus haut que je ne pouvais l'attendre, que vous m'ayez fait combler de louanges et d'honneurs, puisque me voici misérable à jamais, et puisque le tableau à qui je dois après vous ma gloire cause toute mon infortune ! – Ne blasphème pas notre art sacré ! répondit Salvator. Je ne crois pas au malheur qui t'atteint. Tu es comme moi, et tu n'as pu venir au but de tes désirs. Voilà tout, sans doute. Les amoureux sont comme les enfants ; ils pleurent et ils crient dès qu'on touche le moindre de leurs poupées. Laisse, je t'en prie, le genre lamentable ; je ne puis le souffrir. Assieds-toi là ; raconte-moi tranquillement comment ta belle Magdelaine a influé sur tes amours, et dis-moi où sont les pierres qui te gênent sur ta route, afin que je les écarte ; car je te promets d'avance mon secours. Plus les choses sont aventureuses, plus elles me plaisent à moi. – Vois-tu ? le sang recommence à bouillonner dans mes veines, et ma diète veut que je fasse quelque folie. Ainsi, conte-moi cela, Antonio ; mais, comme je te l'ai dit, point de soupirs, de *oh !* de *ah !* de *ciel !* et de *mon Dieu !* je t'écoute.

Antonio prit place sur l'escabeau que Salvator lui indiqua auprès du tableau auquel il travaillait, et commença ainsi : – Dans la rue Ripetta, dans une haute maison dont on aperçoit de loin le balcon saillant quand on arrive par la porte del Popolo, demeure le plus singulier personnage qui soit peut-être dans Rome. Un vieux courtisan, portant en lui tous les vices de sa caste, avare, vaniteux, jouant le jeune homme, fat, amoureux. Il est haut et sec comme une gaule, paré comme un hildago, et chargé d'une perruque blonde, de gants à franges, de rubans, d'une épée immense et d'un chapeau pointu. – Arrête, arrête un moment, Antonio ! dit Salvator. Et, retournant la toile qu'il peignait, il prit du blanc et dessina en peu de traits hardis le personnage qu'il avait trouvé gesticulant devant la Magdelaine. – Par tous les saints ! s'écria Antonio en bondissant sur son siège et en riant aux éclats au milieu de son désespoir, c'est lui, c'est le signor Pasquale dont je parle ; le voilà tout vivant ! – Tu vois bien, dit tranquillement Salvator, que je connais le patron. C'est sans doute ton rival ; mais continue. – Le signore Pasquale Capuzzi, reprit Antonio, est immensément riche ; en même temps, comme je vous l'ai dit, c'est un fat et un avare. Ce qu'il y a de mieux en lui, c'est qu'il aime les arts, et par-dessus tout la musique et la peinture ; mais il y a tant de bizarrerie dans ses goûts que même en cela on ne peut s'entendre avec lui. Il se regarde comme le premier compositeur du monde, et se tient pour un chanteur comme il n'y en a pas dans la chapelle du pape. Aussi il ne regarde notre vieux Frescobaldi que par-dessus l'épaule, et il prétend que Ceccarelli chante comme une botte dans un étrier ; mais comme le premier chanteur du pape se fait nommer Odoardo Ceccarelli di Merania, notre gentilhomme se fait nommer signor Pasquale Capuzzi di Sinigaglia ; car c'est à Sinigaglia qu'il est né, et, à ce qu'on dit, dans la barque d'un pêcheur, où sa mère, effrayée par un chien de mer, le mit au monde avant terme. Dans sa jeunesse, il fit exécuter sur le théâtre un opéra qui fut impitoyablement sifflé, ce qui ne l'a pas guéri de la manie qu'il a de faire de la musique abominable. Il jurait même, en entendant l'opéra de Francesco Cavelli *Le Nozze di Teti e di Peleo*, que le maître lui avait pris ses idées les plus sublimes. Il est encore possédé de la maladie de chanter et de martyriser une pauvre guitare hydropique qui n'en peut mais. Son fidèle Pylade est une espèce de nain, demi-castrat, que les Romains nomment Pitichinaccio. À ce couple se joint d'ordinaire... Devinez qui ?.. nul autre que le docteur Pyramide, qui file des sons comme un âne mélancolique, et qui se figure avoir une voix de basse qui fait envie à Martinelli, de la chapelle papale. Ces trois vénérables personnages se rassemblent le soir, se placent sur le balcon, et chantent des motets de Carissimi de manière à exciter les gémissements de tous les chats et de

tous les chiens du voisinage, et à se faire maudire de toutes les créatures humaines que leur mauvais destin amène à cette heure dans la Ripetta.

Mon père allait souvent chez ce signor Pasquale Capuzzi, dont il soignait la barbe et la perruque en sa qualité de barbier-chirurgien. Lorsque mon père mourut, j'héritai de ce soin ; et Capuzzi fut très content de moi, parce que, disait-il, je savais mieux que personne donner un tour audacieux à sa moustache, et surtout, ce qu'il n'avouait pas, parce que je me contentais d'un misérable quattrino qu'il me donnait pour salaire. Mais il croyait me récompenser richement, parce que, chaque fois que je lui taillais sa barbe, il me coassait aux oreilles, les yeux fermés, une ariette de sa composition.

Un jour, j'arrivais paisiblement, comme d'ordinaire : j'ouvris la porte, et j'aperçus une jeune fille, – un ange de lumière ! – Vous connaissez ma Magdelaine ? – C'était elle ! Je restai immobile ; il semblait que mes pieds eussent pris racine dans le parquet. – Vous ne voulez pas d'exclamations ? rassurez-vous, je vous les épargnerai. Bref, je fus enflammé de l'amour le plus ardent. Le vieux gentilhomme me dit, en fronçant le sourcil, que c'était la fille de son frère Pietro, qui était mort à Sinigaglia ; qu'elle se nommait Marianna, qu'elle était sans parents, et que lui, en sa qualité d'oncle et de tuteur, l'avait recueillie dans sa maison. Vous pouvez penser que dès lors la maison de Capuzzi devint mon paradis. Jamais je ne pouvais parvenir à me trouver un instant seul avec Marianna ; mais ses regards, maint soupir étouffé, plus d'un serrement de main ne me laissaient pas douter de mon bonheur. – Le vieillard me devina ; il se plaignit de ma conduite, et me demanda quelles étaient mes prétentions. Je lui confessai ingénument que j'aimais Marianna de toute mon âme, et que je ne connaissais de plus grand bonheur sur la terre que celui de m'unir à elle. À ces mots, Capuzzi me toisa de la tête aux pieds, et prétendit qu'il n'eût jamais soupçonné que des pensées aussi ambitieuses pussent germer dans la tête d'un misérable ratisseur de barbes. La colère me donna de l'orgueil ; je lui répondis qu'il savait bien que je n'étais par un barbier, mais un habile chirurgien, et en outre, pour la peinture, un élève du grand Annibal Carrache et de l'incomparable Guido. Capuzzi se mit à rire aux éclats : – Eh ! mon doux seigneur barbier, mon excellent seigneur chirurgien, mon sublime Annibal Carracci, mon bien-aimé Guido Reni, allez à tous les diables, et ne vous remontez pas ici, si vous voulez conserver vos membres intacts !

À ces mots, le vieux Capuzzi me chassa rudement, et me poussa vers la porte. La patience m'échappa. Je pris le vieillard à la gorge, et je le secouai si terriblement que tous ses vieux os en craquèrent. La porte me fut fermée à jamais.

C'est là qu'en étaient les choses lorsque vous arrivâtes à Rome, et lorsque le ciel inspira au bon père Bonifazio de m'amener auprès de vous. Quand, par votre adresse, l'académie m'eut reçu dans son sein, quand tout Rome me combla de louanges, j'allai me présenter au vieux Capuzzi comme un spectre menaçant. Je lui parus tel, sans doute ; car il pâlit, et se retira, tremblant de tous ses membres, derrière une grande table. Je lui dis alors, d'un ton ferme et grave, qu'il n'y avait plus d'Antonio Scacciati, chirurgien et ratisseur de barbes, mais que celui qui portait ce nom était un peintre renommé et un académicien de Saint-Luc, à qui il ne refuserait pas la main de sa nièce. Sa colère fut excessive. Il hurla d'une manière effrayante, se tordit les mains, et s'écria que j'étais un misérable, que je lui avais dérobé sa Marianne, sa nièce chérie, pour la mettre sur la toile et la produire à tous les yeux ; mais que je prisse garde à moi, parce qu'il me brûlerait, moi et tous mes tableaux. Et à ces mots, il se mit à crier d'une voix si effroyable, – au feu ! et au voleur ! que je pris le parti de m'échapper.

Le vieux fou de Capuzzi est éperdument amoureux de sa nièce. Il la renferme étroitement ; et,

s'il parvient à obtenir une dispense, il la forcera à cet abominable hymen. Toutes mes espérances sont perdues ! – Pourquoi donc ? dit Salvator en riant. Je pense, au contraire, que tout est au mieux. Marianna t'aime, et il ne s'agit que de l'enlever au vieux Capuzzi. En vérité, je ne vois pas pourquoi deux hommes résolus comme nous le sommes ne le tenteraient pas ! Du courage, Antonio ; au lieu de gémir, de soupirer et d'être malade d'amour, il faut agir et sauver Marianna. Retourne à ton logis, et reviens demain de bonne heure.

À ces paroles, Salvator jeta son pinceau, s'enveloppa dans son manteau, et se rendit au Corso, tandis que le pauvre Antonio retournait lentement dans sa demeure.

III

Pascale Capuzzi

Antonio ne fut pas peu étonné lorsque, le jour suivant, Salvator lui décrivit dans ses moindres détails l'intérieur de Capuzzi. – La pauvre Marianna, dit Salvator, est indignement tourmentée par ce vieil insensé. Il soupire et roucoule tout le jour ; et, ce qu'il y a de pis, il chante pour toucher son cœur, et il chante des airs qu'il a composés lui-même. Outre cela, il est jaloux à en mourir, et il éloigne de cette pauvre fille tous les serviteurs qui, dit-il, pourraient se prêter à une intrigue. Chaque soir et chaque matin, un petit monstre, qui fait l'office de femme de chambre, se présente devant la pauvre Marianna. Ce spectre n'est autre que le petit Poucet, le Pitichinaccio, que Capuzzi force à s'habiller en femme. Quand Capuzzi s'absente, il ferme soigneusement toutes les portes, et un coquin, qui a fait autrefois le métier de bravo, et qui est sbire aujourd'hui, monte la garde devant la maison. Il semble donc impossible d'y pénétrer ; et cependant je te promets, Antonio, que la nuit prochaine tu verras ta Marianna, et en présence de Capuzzi lui-même. – Que dites-vous ? s'écria Antonio hors de lui ; la nuit prochaine ! Cela est impossible ! – Silence ! dit Salvator. Concertons un peu notre plan. D'abord, je dois te dire que j'étais déjà en relation avec le signor Capuzzi, sans le savoir. Cette misérable épinette qui est dans le coin de la chambre, lui appartient, et je dois lui en donner l'énorme prix de dix ducats. Lorsque je revins à la santé, le goût de la musique me reprit ; ç'a toujours été ma joie et ma consolation. Je priai mon hôtesse de me procurer une épinette ; et dame Catherine se souvint aussitôt que dans la rue Ripetta demeurait un vieux gentilhomme qui voulait vendre un de ces instruments. On l'apporta ici. Je ne m'occupai ni du prix ni du possesseur. Hier soir, j'appris seulement que c'était à l'honnête seigneur Capuzzi que j'avais à faire. Dame Catherine s'était adressée à une de ses connaissances qui demeure dans la maison de Pasquale, et ne peut imaginer maintenant d'où me viennent tous mes renseignements. – Ah ! s'écria Antonio, voilà le chemin trouvé !... – Je sais ce que tu veux dire, reprit Salvator ; tu penses que nous pourrions arriver à ta Marianna par dame Catherine. Mais il n'en sera rien : dame Catherine est trop bavarde et ne peut nous être utile. Écoute-moi. – Chaque soir, dans l'ombre, le signor Pasquale, quelque peine qu'il lui en coûte, emporte dans ses bras son petit castrat au logis ; car, pour tout l'or du monde, le craintif Pitichinaccio ne mettrait le pied sur le pavé à cette heure. Ainsi donc, quand...

En ce moment on frappa à la porte de l'atelier, et, au grand étonnement des deux peintres, le signor Pasquale Capuzzi entra dans toute sa magnificence. Dès qu'il aperçut Scacciati, il s'arrêta, se frotta les yeux et aspira l'air autour de lui, comme si le souffle allait lui manquer. Salvator

s'avança au-devant de lui avec empressement, le prit par les deux mains, et s'écria : – Mon digne signor Pasquale, que je me sens honoré de votre présence dans ma pauvre demeure ! C'est sans doute l'amour de l'art qui vous amène vers moi. Vous voulez voir ce que j'ai fait de nouveau, peut-être me demander un ouvrage. Parlez, mon digne seigneur : en quoi puis-je vous être agréable ? – J'ai, dit Capuzzi en balbutiant, j'ai à vous parler, signor Salvator ; mais... seul... quand vous serez seul... Pennettez que je m'éloigne, et que je revienne en temps plus opportun. – Nullement, dit Salvator en le retenant fermement. Vous ne bougerez pas d'ici. Vous ne sauriez venir dans un meilleur moment ; car puisque vous êtes un grand amateur du noble art de la peinture, un ami des peintres habiles, vous n'éprouverez pas peu de joie lorsque je vous présenterai celui que voici, le signor Antonio Scacciati, le premier peintre de notre temps, dont le magnifique tableau de la Magdelaine pénitente a excité dans Rome le plus vif enthousiasme. Certainement, vous êtes encore plein de cette composition, et vous avez sans doute désiré plus d'une fois de connaître le maître qui l'a créée.

Un tremblement violent s'empara du vieillard ; il secoua la tête comme par un mouvement nerveux, et jeta sur Antonio des regards irrités. Celui-ci s'approcha de Pasquale, le salua avec aisance, et se félicita de rencontrer si inopinément le signor Capuzzi, dont les profondes connaissances en musique et en peinture faisaient l'admiration, non pas seulement de Rome, mais de toute l'Italie.

Cette démarche rendit quelque calme à Capuzzi. Il s'efforça de sourire, releva sa moustache, murmura quelques paroles inintelligibles, et se tourna vers Salvator pour lui parler des dix ducats qu'il avait à recevoir de lui en paiement de l'époinette. – Nous arrangerons plus tard cette misérable affaire, mon digne seigneur ! dit Salvator. Seulement ayez la bonté de jeter un regard sur cette esquisse que je viens de terminer, et d'accepter un verre de noble vin de Syracuse.

Salvator disposa son esquisse sur un chevalet, avança un siège au vieux gentilhomme, et lui versa dans une belle coupe de cristal le jus doré des grappes de Sicile.

Le vieux Capuzzi buvait avec plaisir un verre de bon vin, quand il ne lui coûtait rien ; il porta la coupe à sa bouche, contempla l'esquisse en fermant les yeux à demi, et resta quelque temps en disant de temps à autre : – Parfait ! – accompli ! Il eût été difficile de savoir s'il parlait du vin ou du tableau.

Dès que le vieux gentilhomme fut rendu à sa bonne humeur, Salvator s'écria tout à coup : – Dites-moi donc, signor : on prétend que vous avez une charmante nièce, nommée Marianna ? Tous nos jeunes seigneurs, poussés par une folie amoureuse, courent sans cesse à la rue Ripetta, et se tordent presque le cou à force de lever la tête vers votre balcon, pour apercevoir la belle Marianna et dérober un seul de ses regards.

Toute la satisfaction, toute la joie que le bon vin avait répandues sur les traits de Capuzzi disparurent aussitôt, ses regards devinrent louches, et il répondit avec dureté : – On reconnaît bien en vous la profonde corruption de notre jeunesse. Vos regards sataniques se portent sur une enfant pour la perdre ! car je vous le dis, signor, ma nièce est une véritable enfant, à peine sortie des bras de sa nourrice.

Salvator parla d'autre chose, et le vieillard se remit ; mais au moment où remplissant encore une fois son verre, son visage s'anima d'une clarté nouvelle, Salvator reprit : – Dites-moi donc, mon bon seigneur : votre nièce de seize ans a-t-elle vraiment de beaux cheveux châtons et des yeux pleins de volupté comme la Magdelaine d'Antonio ? on le dit généralement. – Je n'en sais rien, répondit Capuzzi d'un ton grondeur : mais laissons là ma nièce, et parlons plutôt de votre

art !

Mais Salvator, revenant sans cesse à la belle Marianna, le vieillard se leva enfin en fureur, renversa violemment son verre, et s'écria avec rage : – Par le noir et infernal Pluton, par toutes les furies, vous faites de ce vin un poison ! Mais je le vois bien : vous et le digne seigneur Antonio, vous voulez vous moquer de moi ; cela ne vous réussira pas. Payez-moi sur-le-champ les dix ducats que vous me devez, et puis, je vous laisserai aller à tous les diables, vous et votre honnête compagnon !

Salvator répliqua, comme s'il eût été transporté de fureur : – Quoi ! vous osez vous attaquer à moi dans ma demeure ! vous voulez dix ducats pour cet instrument verroulu, dont les vers ont déjà dévoré toute la moelle ? Dix ducats ! vous n'en aurez pas cinq, pas trois, pas un seul, car il ne vaut pas un quatrino. Emportez cette gothique machine !

À ces mots, Salvator jeta aux pieds de Capuzzi l'épinette qui rendit un son plaintif et prolongé. – Ah ! ah ! s'écria Capuzzi, il y a des lois à Rome ! je vous ferai plonger dans un cachot ! À ces mots il voulut gagner la porte, mais Salvator le retint avec force, le fit rasseoir sur le siège qu'il venait de quitter, et lui dit d'une voix douce : – Mon brave signor Pasquale, vous ne voyez pas que j'ai voulu faire une plaisanterie ? ce n'est pas dix ducats, c'est trente ducats que vous recevrez pour votre épinette. Et il répéta si longtemps : trente ducats ! que Capuzzi dit enfin d'une voix éteinte : – Que parlez-vous donc de trente ducats, signor ? Salvator lui répondit, sans se déconcerter, qu'il soutenait son dire, et jura sur son honneur qu'avant une heure l'épinette vaudrait trente et même quarante ducats, que le signor Pasquale pourrait recevoir aussitôt.

Le vieillard reprit haleine et murmura : – Trente ducats, quarante ducats ! Puis il ajouta : – Mais vous m'avez terriblement offensé, signor Salvator. – Trente ducats ! répéta Salvator. – Mais vous avez blessé mon cœur, signor Salvator ! – Trente ducats, répéta encore Salvator ; et il répéta toujours : trente ducats, trente ducats, jusqu'à ce que le vieillard lui eût dit : – Si je reçois trente ou quarante ducats pour mon épinette, tout sera oublié, et nous serons bons amis, signor Salvator. – Mais, dit Salvator, avant que de remplir ma promesse, j'ai encore une petite condition à vous faire, mon vénérable signor Pasquale Capuzzi di Sinigaglia, vous, le premier compositeur de l'Italie et le meilleur chanteur qui se puisse trouver. J'ai entendu avec ravissement la grande scène des *Nozze di Teti e Peleo* que ce coquin de Francisco vous a volée, voulez-vous me la chanter, tandis que je mettrai cette épinette en état ? C'est un bonheur que je vous prie de m'accorder.

Le vieillard se mit à sourire le plus agréablement qu'il put. – On voit, dit-il, que vous êtes vous-même un excellent musicien, signor ; car vous savez mieux apprécier les gens de mérite, que ne le font les ingrats Romains. Écoutez donc l'ariette des ariettes.

À ces mots, le signor Capuzzi se leva sur la pointe de ses pieds, ferma les deux yeux à peu près comme un coq qui s'apprête à chanter, et commença son ariette d'une voix si effroyable que dame Catherine et ses filles accoururent, imaginant que ces cris sinistres annonçaient quelque malheur. Elles s'arrêtèrent à la porte, frappées d'étonnement, et composèrent ainsi un public au sublime virtuose.

Pendant ce temps Salvator avait ouvert l'épinette, pris sa palette à la main, et il s'était mis à tracer sur le couvercle la peinture la plus bizarre qu'on pût imaginer. L'idée principale était tirée d'une scène de l'opéra de Cavalli, *Le Nozze di Teti* ; mais le peintre y mêla une foule d'autres personnages, parmi lesquels se trouvaient Capuzzi, Antonio, Marianna d'après le tableau de la Magdelaine, Salvator lui-même, dame Catherine et ses deux filles, ainsi que le docteur

Pyramide ; tous si ressemblants, si animés, groupés avec tant d'art, qu'Antonio ne put retenir un cri d'admiration à la vue du travail du maître.

Le vieux Capuzzi ne se laissa pas distraire de sa musique, et continua de croasser un interminable récital qui dura environ deux heures, après lesquelles il retomba épuisé sur son siège. Salvator venait de terminer son esquisse, qui avait toute la perfection d'un tableau achevé. – J'ai tenu ma parole au sujet de l'épinette, signor Pasquale, dit Salvator ; et, le prenant par le bras, il le conduisit près de l'instrument. À cette vue le vieux gentilhomme se frotta les yeux comme s'il eût vu un miracle. Prenant en toute hâte son bâton sous son bras, et mettant son chapeau sur sa perruque, il s'élança d'un bond sur l'épinette, arracha le couvercle de ses charnières, le plaça sur sa tête, et s'enfuit en le tenant des deux mains, à la grande stupéfaction de dame Catherine et de ses filles. – Le vieux ladre sait qu'il n'a qu'à porter le couvercle au comte Colonna ou à mon ami Rossi pour en avoir quarante ducats et même davantage ! dit Salvator.

Il se mit alors à concerter avec Antonio le plan d'attaque qu'ils devaient mettre à exécution dans la nuit. Nous verrons comment il leur réussit.

Lorsque la nuit fut venue, le signor Pasquale, après avoir bien fermé sa maison, rapporta, comme de coutume, le petit castrat à son logis. Durant la route, le petit homme se plaignait vivement de la vie que lui faisait mener Pasquale Capuzzi, qui, non content de le faire enrouer à force d'ariettes et de lui faire brûler les mains à cuire le macaroni, jugeait à propos de l'employer en qualité de femme de chambre auprès de Marianna, profession où il n'y avait à gagner pour lui que des soufflets et des rebuffades. Capuzzi le consola en lui promettant de lui donner une vieille veste de peluche noire pour lui faire un habit d'abbé ; mais le nain, malcontent, voulut avoir en outre une perruque et une épée. Ils arrivèrent ainsi en capitulant dans la rue Bergognona, où demeurait Pitichinaccio, à quatre portes de distance de la maison de Salvator.

Capuzzi déposa le nain à terre avec soin, ouvrit la porte, et ils montèrent ensemble, le petit homme devant le grand. L'escalier était fort étroit et assez semblable à l'échelle d'un poulailler ; mais à peine avaient-ils gravi la moitié des marches, qu'un effroyable vacarme se fit entendre au haut de l'escalier ; c'était comme la voix d'un homme ivre qui conjurait tous les diables de l'enfer de lui indiquer le chemin de cette maudite maison. Pitichinaccio se serra contre la muraille, et conjura Capuzzi, au nom de tous les saints, de marcher en avant ; mais à peine Pasquale eut-il fait deux pas que l'ivrogne tomba du haut des marches, saisit Capuzzi dans ses bras en le faisant tourner comme un tourbillon, et s'élança en l'entraînant avec lui jusqu'au milieu de la rue, à travers la porte ouverte. Là ils tombèrent à la fois, Capuzzi sur le pavé, et son camarade ivre étendu sur lui comme une outre pesante.

– Jésus ! que vous est-il arrivé, signor Pasquale ? Comment vous trouvez-vous ici au milieu de la nuit ? Quelle mauvaise affaire avez-vous eue dans cette maison ?

Ainsi parlèrent Antonio et Salvator. – C'est mon dernier jour, dit Capuzzi en gémissant. Ce coquin m'a brisé tous les os ; je ne puis plus bouger.

– Voyons un peu, dit Antonio ; et il se mit à tâter le corps de Capuzzi, et le pinça si rudement à la jambe droite que celui-ci poussa un grand cri.

– Par tous les saints ! s'écria Antonio plein d'effroi, vous vous êtes cassé la jambe gauche, et à un endroit des plus dangereux. Si l'on ne vous secourt promptement, vous êtes un homme mort, ou tout au moins vous boîterez le reste de votre vie.

Capuzzi poussa un cri lamentable. – Tranquillisez-vous, mon bon signor, dit Antonio ; bien que je sois peintre maintenant, je n'ai pas oublié mon ancien état de chirurgien. Nous allons vous

porter à la demeure de Salvator, et je vous panserai sur-le-champ. – Mon bon signor Antonio, murmura Capuzzi, vous nourrissez de l’inimitié contre moi, je le sais. – Ah ! s’écria Salvator, il n’est pas question d’inimitié ici ; vous êtes en danger, et c’est assez pour que l’honnête Antonio vous offre son secours. Allons, ami Antonio, aide-moi à le soulever.

Ils soulevèrent tous deux le vieux gentilhomme qui se plaignait vivement de la douleur que lui causait sa jambe, et l’emportèrent au logis de Salvator.

Dame Catherine assura qu’elle avait eu le pressentiment d’un malheur, et qu’elle ne s’était pas couchée, à dessein. À la vue du vieux gentilhomme, elle éclata en reproches. – Je sais bien, signor Pasquale, dit-elle, qui vous rapportiez dans cette maison. Vous pensez que votre nièce Marianna peut se passer du service des femmes, et vous abusez terriblement de la patience du pauvre Pitichinaccio, dont vous avez fait une camariste. Mais, voyez-vous ? *ogni carne ha il suo osso*, chaque chair a ses os. Quand on a une fille chez soi, il lui faut donner des femmes. *Fato il passo seconda la gamba*. N’exigez pas de Marianna ce que vous ne devez pas exiger ; ne faites pas de votre maison une geôle ; *Asino punto convien che trotti* ; quand on est en voyage, il faut marcher. Vous avez une jolie nièce, il faut vivre en conséquence : c’est-à-dire faire ce qu’elle veut. Mais vous êtes un homme dur, qui n’entend rien à la galanterie ; et par-dessus cela, amoureux et jaloux à votre âge. Pardonnez-moi si je vous dis tout cela, mais *chi ha nel petto fiele, non pun sputar miele*, quand le cœur est plein de fiel, la bouche ne peut pas être mielleuse. Eh bien ! si, comme votre âge le fait présumer, vous mourez de votre chute, ce sera un avertissement pour vous, et votre nièce épousera un beau jeune homme qui lui laissera sa liberté.

Ces paroles coulèrent tout d’une source, tandis que Salvator et Antonio déshabillaient Capuzzi avec précaution et le mettaient au lit. Les reproches de dame Catherine étaient pour lui autant de coups de poignard ; mais dès qu’il voulait répondre, Antonio l’arrêtait en lui disant qu’il augmentait la gravité de son mal, et force lui fut donc d’étouffer sa colère. Salvator renvoya enfin dame Catherine pour préparer de l’eau glacée que demandait Antonio.

Salvator et Antonio se convinquirent que le drôle qu’ils avaient envoyé dans la maison de Pitichinaccio avait merveilleusement accompli sa mission. Excepté quelques contusions dont témoignaient de légères taches bleues, le signor Capuzzi n’avait pas éprouvé le moindre dommage de cette chute, terrible en apparence. Antonio bassina et banda le pied droit du vieux gentilhomme de manière à l’empêcher de bouger. Puis il l’enveloppa dans des draps imbibés d’eau glacée, afin, disait-il, de prévenir l’inflammation. – Mon bon signor Antonio, dit Capuzzi en frissonnant de froid, dites-moi si c’en est fait de moi, si je mourrai ? – Tranquillisez-vous, signor Pasquale, dit Antonio ; puisque vous avez supporté le premier pansement sans perdre connaissance, le danger n’est plus aussi grand. Mais il ne faut pas que vous restiez un seul moment sans chirurgien. – Ah ! mon cher Antonio, vous savez combien je vous aime ! combien j’estime vos talents ! N’est-ce pas, mon cher fils ? vous ne m’abandonnerez pas ? – Bien que je ne sois plus chirurgien, et que j’aie quitté la lancette, je consens à avoir soin de vous, signor Pasquale, à condition que vous me rendrez votre confiance et votre amitié. Vous avez été un peu rude avec moi. – Ne parlons plus de cela, mon cher Antonio, je vous en prie. – Votre nièce, reprit Antonio, doit être mortellement inquiète de ne pas vous voir revenir. Vous êtes encore assez fort pour être transporté, et nous vous rapporterons à votre demeure dès le point du jour. Là je vous panserai encore une fois, je préparerai un nouvel appareil, et je dirai à votre nièce ce qu’il faudra faire pour que vous guérissiez bientôt.

Le vieillard soupira profondément, ferma les yeux, et resta quelques moments en silence. Puis il étendit la main vers Antonio, et lui dit : – N’est-ce pas, ami, que vous n’avez jamais songé

sérieusement à Marianna ? Cela vous a passé comme à tous les jeunes gens ? – Que voulez-vous, signor Pasquale ! je croyais être amoureux de Marianna, et je ne voyais au fond en elle qu'un bon modèle pour ma Magdelaine. C'est peut-être pour cela que mon tableau... encore une fois Marianna m'est devenue indifférente. – Antonio, s'écria Capuzzi, tu es mon sauveur, ma consolation ! je n'ai d'espoir qu'en toi !

Quand le matin vint à paraître à travers les croisées, Antonio dit à Capuzzi qu'il était temps de le rapporter à sa demeure. Le signor Pasquale ne répondit que par un profond soupir. Salvator et Antonio l'enveloppèrent dans un grand manteau qui avait appartenu au défunt mari de dame Catherine. Deux porteurs le placèrent sur une civière, et le transportèrent à la rue Ripetta, suivis des deux amis.

En apercevant son oncle dans ce pitoyable état, Marianna poussa des cris affreux et se livra au désespoir, tant la pauvre enfant avait bon cœur ; mais au même moment la nature féminine se décela, car un seul regard de Salvator suffit pour lui faire comprendre ce qui se passait, et un fin sourire apparut au milieu de ses larmes.

Antonio prépara artistement un lit, resserra encore les ligatures qui empêchaient Capuzzi de se mouvoir, et, grâce à ses soins, lui donna l'immobilité d'une marionnette dont on a noué les fils. Puis, il l'enterra sous un monceau de coussins, la tête enveloppée d'une multitude de linges mouillés qui l'empêchaient d'entendre les propos des amants, dont l'âme s'épanchait pour la première fois sans contrainte en douces larmes et en tendres baisers.

Antonio ne tarda pas à s'éloigner, pour aller, comme il l'annonça, préparer quelques potions salutaires, mais en effet pour aviser avec Salvator aux moyens d'ajouter encore à l'impotence du vieux gentilhomme.

IV

Signor Formica

Le jour suivant, Antonio se présenta de nouveau triste et mécontent devant Salvator. – Eh bien, qu’as-tu donc ? lui dit Salvator. Tu te trouves donc bien malheureux de pouvoir, chaque jour, regarder, caresser et embrasser ta jolie Marianna ! – Ah ! Salvator, s’écria Antonio, le diable s’est encore remis à mes troussees ! notre ruse est éventée, et nous voici en guerre ouverte avec ce maudit Capuzzi ! – Tant mieux, dit Salvator. Mais dis-moi un peu comment la chose s’est passée ? – Figurez-vous qu’au moment où, après une absence de deux heures au plus, je revenais dans la rue Ripetta, avec toutes sortes d’essences, j’aperçus le vieux Capuzzi entièrement habillé et debout sur sa porte. Derrière lui se tenait le docteur Pyramide avec l’infâme sbire, et entre leurs jambes je voyais une créature, qui était, je crois, le Pitichinaccio. Dès que le vieux me reconnut, il me menaça du poing, proféra les plus affreux jurements, et me cria qu’il me romprait tous les membres si je passais le seuil de sa porte. – Attends, maudit coquin ! s’écria-t-il, j’emploierai mon dernier ducat à te faire pendre ; et ton honnête ami le signor Salvator, ce brigand échappé de la potence, il ira rejoindre en enfer son capitaine Mas’Aniello, et en attendant je n’aurai pas de peine à le faire bannir de Rome !

Ainsi parla le vieux Capuzzi, et comme le peuple commençait à s’assembler, je vis qu’il ne me restait pas d’autre parti que de fuir. Dans mon désespoir je ne voulais pas venir à vous ; car je savais que vous ne feriez qu’en rire. Et n’en riez-vous pas déjà ?

En effet, Salvator se mit à rire aux éclats. – Maintenant, s’écria-t-il, la chose devient divertissante ! Je veux aussi te dire, mon cher Antonio, ce qui se passa dans la maison de Capuzzi après ton départ. À peine avais-tu quitté la maison, que le signor Splendiano Accoramboni, qui, Dieu sait comment, avait appris que son ami Pasquale s’était rompu la jambe dans la nuit, arriva solennellement avec un chirurgien. Son appareil, la manière dont le signor Pasquale avait été traité, éveillèrent les soupçons. Le chirurgien enleva les bandages, et trouva, ce que nous savions bien, que le pied droit du digne Capuzzi n’avait pas éprouvé le moindre dérangement ; tu t’expliques facilement le reste. – Mais, mon digne maître, reprit Antonio, dites-moi donc comment vous savez tout ce qui se passe dans la demeure de Capuzzi. – Je t’ai dit qu’une amie de dame Catherine demeure dans la maison de Capuzzi. Cette femme, veuve d’un marchand de vins, a une fille que ma petite Marguerite va souvent visiter. Les jeunes filles ont un instinct tout particulier pour se rechercher entre elles, et c’est ainsi que Rosa et Marguerite ont découvert une petite crevasse qui donne dans la chambre de Marianna. Bientôt elles se sont trouvées toutes trois d’accord ; et dès que Capuzzi fait sa méridienne, les jeunes filles jasant à loisir. C’est ainsi que je suis toujours au courant de ce qui se passe chez le vieil avare. – Bénie soit la crevasse de la chambre de Marianna ! Je vais écrire une lettre à ma bien-aimée ! Marguerite la lui portera. – Non, non, s’écria Salvator, Marguerite nous servira, sans devenir ta messagère d’amour. D’ailleurs ton bavardage pourrait tomber dans les mains de Pasquale et causer mille embarras à Marianna qui est sur le point de jouer ce vieux Pantalon. La manière dont elle l’a reçu, lorsque nous l’avons rapporté à sa maison, l’a entièrement converti. Il pense fermement que Marianna lui a donné au moins la moitié de son cœur et qu’il ne lui reste plus qu’à conquérir l’autre. Pour Marianna, depuis qu’elle a sucé le venin de tes baisers, elle est

devenue de trois ans plus prudente, plus expérimentée et plus fine. Non seulement elle a persuadé à son oncle qu'elle n'a pris aucune part au tour que nous lui avons joué, mais elle l'a convaincu qu'elle nous détestait et qu'elle ferait tous ses efforts pour nous éloigner ; et Pasquale, pour la récompenser, lui a promis de condescendre à tous ses désirs. La modeste Marianna n'a rien exigé de plus de *Zio Carissimo*, que d'aller avec lui au théâtre de la porta del Popolo, voir il signor Formica. Là-dessus, le vieux jaloux a tenu conseil avec le docteur Pyramide et Pitichinaccio, et ils ont enfin résolu que Marianna irait demain au théâtre ; Pitichinaccio doit l'accompagner. Le docteur Pyramide et Pasquale iront chercher cette nuit le petit nain à sa demeure, pour l'avoir sous la main, et demain ce noble trio se rendra avec la belle Marianna au théâtre del signor Formica devant la porta del Popolo.

Il est nécessaire de dire ce qu'étaient le signor Formica et le théâtre de la porta del Popolo.

Rien n'était plus affligeant pour les Romains que les désappointements qu'ils éprouvaient au temps du carnaval, lorsque les impresarii ou entrepreneurs de théâtre étaient malheureux dans le choix de leurs compositeurs et de leurs sujets ; lorsque le primo tenor du théâtre de l'Argentina avait perdu sa voix en route, lorsque le *primo huomo* du *teatro Valle* souffrait d'un rhume ; bref, lorsque les divertissements auxquels on s'attendait se trouvaient perdus, et que le *Giovedì Grasso*⁽¹⁾ venait couper court à toutes les espérances qu'on nourrissait encore.

Presque immédiatement après un triste carnaval de ce genre, un certain Nicolo Musso ouvrit, devant la porta del Popolo, un théâtre sur lequel il ne devait représenter que de petites bouffonneries improvisées. L'annonce fut faite dans un style spirituel et piquant ; et les Romains qui étaient affamés de quelques divertissements dramatiques, conçurent une idée favorable de l'entreprise de Musso. L'arrangement du théâtre ou plutôt des tréteaux, n'annonçait pas que l'entrepreneur fût dans une situation brillante. Il ne s'y trouvait ni orchestre ni loges. Au lieu de ces divisions, on avait établi au fond de la salle une galerie, au centre de laquelle brillait l'écusson du comte Colonna, qui avait pris Musso et son théâtre sous sa protection. Une petite élévation autour de laquelle pendaient quelques tapisseries qui, selon la nécessité, représentaient tantôt un bois, tantôt un salon ou une rue, servait de scène. De rudes banquettes de bois, offertes aux spectateurs, complétaient l'ameublement de la salle, et ces sièges inconfortables n'étaient pas de nature à faire cesser le mécontentement qui éclatait de toutes parts, à la vue d'un théâtre aussi chétif, qu'on avait annoncé avec tant de pompe. Mais à peine les deux premiers acteurs qui parurent eurent-ils prononcé quelques paroles, que le public devint attentif ; et à mesure que la pièce avançait, l'attention s'accrut ; bientôt on passa à l'assentiment, puis à l'admiration, et enfin au plus haut degré d'enthousiasme, qui éclata par des éclats de rire, des applaudissements, et des bravos prolongés.

En effet, on ne pouvait rien voir de plus accompli que ces représentations improvisées de Nicolo Musso, qui étincelaient de verve, d'esprit et d'abandon, et qui fustigeaient d'une façon sanglante les folies du jour. Chacun des comédiens donnait à son rôle un caractère inimitable, mais le Pasquarello entraînait surtout les spectateurs par le talent qu'il avait d'imiter jusqu'à s'y méprendre, la voix, la figure et les attitudes des personnages connus dans Rome. Un esprit peu ordinaire semblait animer l'homme qui remplissait l'emploi de Pasquarello, et que l'on nommait signor Formica, et souvent il survenait dans son ton et dans ses mouvements quelque chose de si inattendu que les spectateurs se sentaient glacés du frisson de la peur au milieu du rire le plus fou. Auprès de lui parut le docteur Graziano dont la pantomime et l'organe étaient d'une bouffonnerie sans égale, et qui disait les choses du monde les plus réjouissantes, sans déplacer un des muscles de son visage. C'était un vieux Bolonais nommé Maria Agli qui jouait le rôle de

docteur Graziano. En peu de temps toute la bonne compagnie de Rome dut affluer au petit théâtre de Nicolo Musso ; il n'était partout question que du signor Formica, et dans les rues comme au théâtre, on n'entendait que ces mots : *Oh ! Formica ! Formica benedetto. Oh Formicissimo !* On regardait Formica comme une apparition surnaturelle, et plus d'une vieille femme qui avait failli mourir de rire au théâtre disait avec gravité quand on blâmait le moindrement le jeu de Formica : *Scherza coi Fanti e lascia Star santi !* Cela venait de ce que, hors du théâtre, le signor Formica était entouré d'un profond mystère. On ne l'apercevait nulle part, et tous les efforts qu'on fit pour le rencontrer furent inutiles. Nicolo Musso gardait un silence impitoyable sur la demeure de Formica.

Tel était le théâtre que Marianna aspirait avec tant d'ardeur à voir.

– Allons attaquer l'ennemi en face, dit Salvator ; le retour du théâtre à la ville nous offre la meilleure occasion.

Il fit part à Antonio d'un nouveau projet auquel celui-ci consentit avec joie, parce qu'il espérait arracher sa bien-aimée des mains de l'indigne Capuzzi. Il se réjouissait surtout d'avance du plaisir de châtier le docteur Pyramide.

Lorsque la nuit fut venue, Salvator et Antonio prirent tous deux leurs guitares, et se rendirent à la rue Ripetta pour aigrir le vieux Capuzzi, en donnant à Marianna la plus charmante sérénade qu'on pût entendre. Salvator jouait et chantait admirablement, et Antonio remplit son emploi de ténor presque aussi bien qu'eût pu le faire Odoardo Cecarelli. Le signor Pasquale parut sur son balcon et voulut forcer les chanteurs à se taire, en leur adressant des injures ; mais les voisins que la musique avait attirés à leurs fenêtres, lui crièrent qu'il fatiguait assez souvent leurs oreilles par sa musique infernale, et qu'il les laissât une fois entendre une belle voix. Pasquale se vit ainsi forcé d'écouter, à son grand martyre, presque toute la nuit, les chants d'amour que Salvator et Antonio adressaient à Marianna. Marianna elle-même, se montra au balcon, en dépit de tous les efforts que fit Capuzzi pour l'éloigner.

Le soir du jour suivant, la plus belle compagnie qu'on eût jamais vue sortir de la rue Ripetta, se dirigea vers la porta del Popolo. Elle attira tous les yeux, et on se demanda si le carnaval avait oublié encore quelques-uns de ses masques dans la ville. Le signor Pasquale Capuzzi, avec un bel habit à l'espagnole, le chapeau surmonté d'une plume jaune toute neuve, conduisait la belle Marianna, dont on distinguait seulement la taille élancée, car son visage était couvert d'un voile épais. De l'autre côté, marchait le signor Splendiano Accoramboni, enseveli sous sa grande perruque qui lui couvrait tout le dos ; de sorte que de loin il semblait qu'on vît une tête immense marcher sur deux petites jambes. Immédiatement derrière Marianna se traînait un petit monstre ; c'était Pitichinaccio en habit de matrone, couleur de feu, la tête recouverte d'un réseau orné de rubans.

Ce soir-là, le signor Formica se surpassa, et, ce qu'on n'avait pas encore vu, il mêla à son rôle de petits airs dans lesquels il imita la manière de plusieurs chanteurs connus. Le goût du théâtre, que le vieux Capuzzi avait porté jadis presque jusqu'à la folie, se réveilla en lui avec une vivacité nouvelle. Il baisa avec ravissement les mains de Marianna, et jura qu'il ne passerait pas une soirée sans visiter le théâtre de Nicolo Musso. Il éleva signor Formica jusqu'aux nues, et se joignit de toutes ses forces aux applaudissements des spectateurs. Le signor Splendiano se montra moins satisfait, et avertit Capuzzi et la belle Marianna de ne pas rire d'une façon si immodérée, nommant d'une haleine vingt maladies qui pourraient résulter d'un trop grand ébranlement de la rate. Marianna et Capuzzi n'accordaient nulle attention à cet avis. Pour Pitichinaccio, il se sentait tout malheureux. Il avait été forcé de prendre place derrière le docteur

Pyramide, qui l'ombrageait entièrement avec sa vaste perruque. Il n'apercevait pas la moindre partie de la scène ni des comédiens ; et, en outre, il était tourmenté sans relâche par deux femmes malicieuses qui étaient assises auprès de lui. Elles le nommaient une charmante signora, lui demandaient si, en dépit de sa jeunesse, il était déjà marié et s'il avait des enfants, qui, disaient-elles, devaient être de gentilles créatures. Le pauvre Pitichinaccio sentait des gouttes de sueur froide ruisseler sur son front ; il ne cessait de trépigner, de geindre et de maudire sa misérable existence.

Lorsque la représentation fut achevée, le signor Pasquale attendit que tous les spectateurs fussent écoulés. On éteignait la dernière lumière à laquelle le signor Splendiano venait d'allumer un petit falot, lorsque Capuzzi, accompagné de Marianna et de ses amis, reprit lentement le chemin de la ville.

Ils étaient encore passablement éloignés de la porta del Popolo, lorsqu'ils se virent tout à coup entourés par plusieurs personnes enveloppées de manteaux. Au même moment, le flambeau du docteur, frappé violemment, tomba et s'éteignit. Capuzzi et le docteur demeurèrent sans voix. Alors une clarté rougeâtre tomba sur les personnages qui les entouraient, et quatre pâles têtes de mort regardèrent le docteur du fond des cavités étincelantes de leurs yeux vides. – Malheur ! malheur ! à Splendiano Accoramboni ! s'écrièrent-elles d'une voix sourde. Puis, une de ces figures s'approcha de lui, et dit : – Me connais-tu, me connais-tu, Splendiano ? Je suis Cordier, le peintre français que tu as enterré la semaine passée, et que tes médecines ont mis sous terre !

Le second s'approcha : – Me connais-tu, Splendiano ? Je suis Kuffner, le peintre allemand que tu as empoisonné avec tes maudites pilules !

Le troisième vint à son tour : – Me connais-tu, Splendiano ? Je suis Lliers, le Flamand que tu as tué, ainsi que mon frère, avec tes électuaires, pour nous voler nos tableaux !

Le quatrième dit enfin : – Me connais-tu ? Je suis Ghigi, le peintre napolitain que tu as étouffé avec tes poudres !

Et tous les quatre répètent : – Malheur à toi, Splendiano ! maudit docteur Pyramide ! il faut que tu descendes avec nous dans l'enfer. On t'attend : – partons, partons ! – À ces mots, ils se jetèrent sur le malheureux docteur, l'enlevèrent en l'air, et l'emportèrent avec la rapidité du vent.

Quelque horreur qu'éprouvât le signor Pasquale, en voyant ainsi emporter son ami, il montra toutefois un merveilleux courage. Pitichinaccio avait caché sa tête dans le manteau de Capuzzi, et celui-ci avait toutes les peines du monde à s'en débarrasser.

– Remets-toi, dit Capuzzi ; viens avec moi, ma colombe ; mon digne ami Splendiano est au diable. Que saint Bernard, qui était lui-même un grand médecin, l'assiste, si ces enragés de peintres, qu'il a trop vite menés à sa Pyramide, lui tordent le col ! – Qui chantera donc maintenant mes parties de basse ! et ce petit coquin de Pitichinaccio me serre tellement la gorge, en tirant mon manteau, que de six semaines je ne pourrais produire un son ! Ne sois plus inquiète, ma Marianna, ma douce espérance, tout est passé.

Marianna assura qu'elle avait surmonté sa frayeur, et à Capuzzi de ne pas s'occuper d'elle ; mais celui-ci ne la retint que plus fermement, et assura que pour rien au monde il ne lui laisserait faire seule un pas au milieu de ces ténèbres.

Au moment où le signor Capuzzi se disposait à se remettre en route, quatre figures de diable, qui semblaient sortir de dessous terre, s'arrêtèrent devant lui : – Pasquale Capuzzi, maudit fou ! Viens, diable amoureux ! nous sommes tes compagnons ; nous te cherchons pour t'emmener en enfer avec ton camarade Pitichinaccio. – Ainsi crièrent les diables. Capuzzi tomba par terre avec

Pitichinaccio, et tous les deux poussèrent des cris effroyables.

Marianna s'était débarrassée de son vieux tuteur, et s'était retirée à l'écart. Un des diables la serra tout doucement dans ses bras, et lui dit : – Ah ! Marianna ! ma Marianna ! j'ai donc enfin réussi. Mes amis emmènent Pasquale. Partons ensemble ; nous trouverons bientôt un asile. – Mon Antonio ! murmura doucement Marianna.

Mais tout à coup, des flambeaux vinrent éclairer la scène, et Antonio se sentit frapper sur l'épaule ; il se détourna avec la rapidité de l'éclair, tira son épée du fourreau, et s'élança sur celui qui l'avait frappé et qui levait le stylet sur lui. Il aperçut alors ses amis, qui se battaient contre une troupe de sbires. Avec quelque vaillance qu'ils se défendissent, ils eussent infailliblement succombé, vu le nombre de leurs adversaires, si deux hommes n'étaient venus tout à coup se jeter dans leurs rangs et attaquer les sbires. Un des étrangers étendit du premier coup, à ses pieds, le sbire qui avait frappé Antonio.

Le combat fut décidé en peu d'instant, tous ceux des sbires qui n'étaient pas blessés s'enfuirent vers la porta del Popolo, en poussant de grands cris.

Salvator Rosa – ce n'était personne autre que lui qui était accouru au secours d'Antonio – voulut courir à leur poursuite ; mais Maria Agli, qui était venu avec lui, et qui l'avait vigoureusement secondé malgré son grand âge, s'y opposait, disant que la garde placée à la porte del Popolo les arrêterait sans doute. Ils se rendirent tous alors chez Nicolo Musso, qui reçut les amis dans sa petite maison, non loin du théâtre. Les peintres déposèrent leurs masques et leurs manteaux barbouillés de phosphore, et Antonio pansa les blessures de Salvator, d'Agli et des autres jeunes gens, qui n'étaient pas dangereuses.

Le tour, quelque fort et hardi qu'il était, eût réussi, si Salvator et Antonio n'eussent perdu de vue quelqu'un qui avait tout gâté. Michele qui avait été autrefois un brava et un sbire, et qui était en quelque sorte le domestique de Capuzzi, l'avait suivi, au théâtre, à quelque éloignement, il est vrai, parce que le glorieux Capuzzi avait honte d'un valet en guenilles, comme l'était Michele. Lorsque les spectres lui apparurent, Michele, qui ne craignait ni la mort ni le diable, se douta de quelque chose, courut à la porta del Popolo, y ramassa tous les sbires qu'il trouva, et revint tomber sur les diables au moment où ils se disposaient à enlever Pasquale. Ce dernier avait profité du tumulte pour emporter Marianna, évanouie dans ses bras, et s'était sauvé avec une rapidité sans égale, suivi de son inséparable nain.

Le lendemain matin, on trouva auprès de la pyramide de Cestius, le docteur Splendiano entièrement roulé et enfoncé dans sa perruque, où il dormait profondément, comme dans un lit bien mol et bien chaud. Lorsqu'on le réveilla, il battit la campagne, et on eut peine à le convaincre qu'il se trouvait encore à la surface de la terre et dans Rome. Enfin, lorsqu'on le ramena à sa maison, il remercia de sa délivrance la sainte Vierge et tous les saints, jeta par la fenêtre toutes ses teintures, ses essences, ses électuaires et sa poudre, brûla ses recettes, et jura de ne guérir désormais ses patients que par l'imposition des mains, comme l'avait fait jadis un célèbre médecin, dont le nom ne me revient pas à la mémoire en ce moment. – Je ne sais, dit le lendemain Antonio à Salvator, quelle rage s'est allumée en moi depuis que mon sang a coulé ? Mort et ruine à ce misérable Capuzzi ! Je le tuerai, s'il fait résistance, et j'enlèverai Marianna.

– Admirable invention ! dit Salvator en riant ; parfaitement imaginé ! Je ne doute pas non plus que tu aies trouvé un moyen d'amener par les airs ta Marianna à la place d'Espagne, afin qu'on ne te saisisse pas et qu'on ne te pendre pas, avant que tu arrives à ce lieu d'asile. – Non, mon cher Antonio ! la violence n'est bonne à rien, et tu penses bien que le signor Pasquale est maintenant

sur ses gardes. D'ailleurs, notre escapade a fait du bruit ; et la risée générale qu'a excitée le traitement que nous avons fait subir à Pasquale et à Splendiano, a éveillé la police de son sommeil habituel. Non, Antonio, tenons-nous à la ruse : *Con arte e con inganno si vive mezzo l'anno, con inganno e con arte si vive l'altra parte*(2). Ainsi parle dame Catherine, et elle a raison. Dans peu de jours, tu enlèveras réellement ta Marianna. J'ai instruit de tout Nicolo Musso et Formica, et nous arrangerons cela ensemble de façon à ne pas manquer notre coup. Console-toi, Antonio, signor Formica va venir à ton aide. – Signor Formica, dit Antonio d'un air de mépris ; à quoi peut ici aider ce baladin ? – Oh ! oh ! s'écria Salvator, ayez du respect pour signor Formica, je vous en prie, mon maître. Ne savez-vous pas que signor Formica est une espèce de sorcier initié aux sciences occultes ? Je vous le dis, signor Formica viendra à votre aide. Le vieux Maria Agli, l'admirable docteur Graziano, le Bolonais, est aussi de notre complot, et il joue un rôle important. C'est du théâtre de Musso que tu enlèveras Marianna. – Salvator, dit Antonio ; vous me bercez d'espérances trompeuses ; comment pensez-vous que Pasquale se décide jamais à retourner au théâtre de Musso ! – Il n'est pas si difficile de l'attirer que tu penses. On aura plus de peine à le décider à entrer au théâtre sans ses compagnons. Pour toi, prépare-toi à emmener Marianna à Florence où ton talent te procurera bientôt des appuis et des connaissances. Repose-toi sur moi pour le reste. Quelques jours de repos, puis à l'ouvrage. Encore une fois, Antonio, le signor Formica viendra à ton aide.

V

Les deux Capuzzi

Le signor Capuzzi ne savait que trop bien qui lui avait préparé la disgrâce de la porta del Popolo, et on peut imaginer quelle colère l'animait contre Antonio et Salvator Rosa. Il s'efforçait de consoler Marianna, qui se disait malade de frayeur, mais qui ne l'était en effet que du chagrin d'avoir vu le maudit Michele l'enlever à son Antonio. Marguerite lui apportait assidûment des nouvelles de son bien-aimé, et elle mettait toute sa confiance dans l'esprit entreprenant de Salvator. Elle attendait d'un jour à l'autre quelque nouvel événement, et, en attendant, elle se consolait en tourmentant le vieux Pasquale, qui, dans son amour, se prêtait à tous les caprices de sa pupille. Lorsqu'elle avait épuisé sur lui toute sa mauvaise humeur, et qu'elle souffrait enfin qu'il touchât de ses lèvres ses petites mains de rose, il jurait qu'il ne quitterait pas les genoux du pape avant d'avoir obtenu une dispense pour épouser sa nièce.

Quelques jours s'étaient écoulés, lorsqu'un matin, vers l'heure de midi, Michele arriva en toute hâte, et vint annoncer qu'un personnage était en bas, et demandait avec instance à parler au signor Pasquale Capuzzi. – Ô puissance du ciel ! s'écria le vieillard en colère. Ne sais-tu pas, misérable, que je ne reçois aucun étranger dans ma maison ? – L'étranger, dit Michele, avait fort bonne mine ; c'était un homme d'âge, il s'exprimait fort bien, et se nommait Nicolo Musso. – Nicolo Musso !... dit Capuzzi en réfléchissant ; celui qui a le théâtre de la porta del Popolo... Que peut-il me vouloir ? À ces mots, il ferma soigneusement la porte, et descendit, pour aller causer avec Nicolo, sous le péristyle. – Mon digne signor Pasquale, dit Nicolo en s'avançant vers lui et en le saluant avec aisance, que je suis heureux de pouvoir faire votre connaissance ! Que de remerciements ne vous dois-je pas ! depuis que les Romains vous ont vu à mon théâtre, vous le meilleur appréciateur des arts, le premier des virtuoses, ma recette et ma vogue ont doublé. Je ne suis que plus mortifié de ce que quelques mauvais sujets ont osé vous assaillir sur la route à votre retour. Par tous les saints, signor Pasquale, ne gardez pas rancune à mon théâtre à cause de cela, et que cet attentat, que je maudis, ne me prive pas de votre visite. – Mon bon signor Nicolo, répondit Pasquale en se rengorgeant, soyez assuré que je n'ai jamais éprouvé autant de plaisir qu'à votre théâtre ; votre Formica, votre Agli, sont des comédiens qui n'ont pas leurs égaux : mais la frayeur, qui a presque causé la mort de mon ami le signor Splendiano Accoramboni et la mienne, a été trop grande. Elle ne m'a pas fait prendre en aversion votre théâtre, mais bien le chemin qui y conduit : mettez votre théâtre sur la place del Popolo ou dans la rue Babuina ou dans la rue Ripetta, je ne manquerai pas une seule soirée d'y venir ; mais il n'y a pas de puissance sur terre qui me fasse aller à la porta del Popolo, une fois la nuit venue.

Nicolo soupira, comme obsédé par un profond souci. – Cela me touche rudement, dit-il, plus rudement que vous ne croyez peut-être, signor Pasquale. – Hélas ! j'avais mis en vous toutes mes espérances ! Je venais implorer votre assistance ! – Mon assistance ? demanda le vieillard étonné. En quoi aurais-je pu vous assister, signor Nicolo ? – Mon bon signor Pasquale, répondit Nicolo en tirant son mouchoir et en essuyant ses larmes, mon excellentissime signor Pasquale, vous aurez remarqué que mes comédiens mêlent des ariettes à leurs rôles. Je pensais introduire peu à peu un orchestre, et enfin, esquivant les ordonnances, à risquer un opéra. Vous, signor Capuzzi, vous êtes le premier compositeur de toute l'Italie, et sans l'incroyable légèreté des

Romains et la jalousie des maestri, on n'entendrait que vos compositions sur les théâtres. Je voulais vous prier humblement de m'accorder quelques moments pour les faire exécuter, autant que mes faibles ressources le permettent. – Mon brave signor Nicolo, dit Capuzzi, pourquoi donc nous entretenons-nous ici dans la rue ? Ayez la complaisance de monter quelques marches ! Venez avec moi dans ma pauvre demeure !

À peine Nicolo fut-il entré dans la chambre que Capuzzi prit une grosse liasse de musique, la détacha, s'empara d'une guitare, et commença une effroyable cacophonie, mélange discordant de miaulements et d'aboiements, qu'il nommait un air de bravoure.

Nicolo trépignait comme un bienheureux ; il soupirait, il soufflait, et s'écriait dans les pauses : – Bravo ! bravissimo ! Benedetissimo Capuzzi ! Jusqu'à ce qu'enfin, dans un excès d'enthousiasme, il tombât aux genoux de Pasquale, et les embrassât si violemment qu'il le fit crier de douleur. – Par tous les saints ! c'en est assez, signor Nicolo : vous allez me renverser ! – Non ! s'écria Nicolo, non, signor Pasquale, je ne me relèverai pas avant que vous m'ayez promis de me donner cette divine ariette, pour que Formica puisse la chanter après-demain sur mon théâtre ! – Vous êtes un homme de goût, dit Pasquale, un homme d'un tact profond ! À quel autre mieux qu'à vous pourrais-je confier mes compositions ! Vous aurez toutes mes ariettes... Mais lâchez-moi ! – Hélas ! je ne pourrai les entendre, tous mes chefs-d'œuvre. – Laissez-moi donc, signor Nicolo. – Non, s'écria Nicolo en serrant toujours fortement les jambes sèches et frêles de Capuzzi ; signor Pasquale, je n'abandonnerai pas cette place avant que vous ne m'ayez donné parole de venir après-demain à mon théâtre. Craignez-vous une nouvelle attaque ? Ne pensez-vous pas que les Romains, lorsqu'ils auront entendu vos ariettes, ne vous ramèneront pas en triomphe avec des torches ? Mais quand cela n'arriverait pas, moi et mes camarades bien-aimés nous vous escorterons jusqu'à votre demeure. – Vous voulez m'accompagner vous-même avec vos camarades ! Combien de gens êtes-vous bien ? – Nous aurons de huit à dix personnes à vos ordres. Êtes-vous décidé à exaucer ma prière ? – Formica, murmura Pasquale, a une belle voix. – Décidez-vous, de grâce ! s'écria Nicolo en le serrant de plus près. – Vous me répondez que je reviendrai sain et sauf au logis ? dit Pasquale. – J'y engage mon honneur et ma vie ! s'écria Nicolo. – Tope ! dit Pasquale. J'irai après-demain à votre théâtre.

Nicolo se releva, et pressa si fortement Pasquale dans ses bras qu'il lui coupa presque la respiration.

En ce moment, Marianna entra. Le signor Pasquale lui fit en vain signe de s'éloigner ; elle n'y donna aucune attention, et s'avançant vers Musso, elle lui dit comme en colère : – Vous cherchez en vain à attirer mon oncle dans votre théâtre, signor Musso. Vous oubliez l'attaque affreuse que nous avons eu à essuyer de la part d'infâmes ravisseurs, et qui m'a presque coûté la vie ! Jamais je ne souffrirai que mon oncle s'expose à un danger semblable. Renoncez à vos projets, maître Nicolo. N'est-ce pas, mon oncle ? vous ne vous risquerez plus sur cette dangereuse route de la porta del Popolo ?

En vain Pasquale chercha-t-il à la rassurer en disant que Musso avait promis de pourvoir à sa sûreté. – Je m'en tiens à ce que j'ai dit, mon oncle, reprit Marianna. Je vous conseille de ne pas vous rendre à ce théâtre. Pardonnez-moi de parler ainsi en votre présence, signor Nicolo. Vous êtes, je le sais, en rapport d'amitié avec Salvator Rosa, et aussi avec Antonio Scacciati. Comment pouvons-nous nous fier à vous, puisque vous êtes d'intelligence avec nos ennemis mortels ? – Quel soupçon ! s'écria Nicolo tout effrayé, quel effroyable soupçon ! Signora, me jugez-vous donc si méchant ? ai-je donc une si mauvaise renommée, que vous pensiez ainsi de moi ? S'il en est ainsi, faites-vous accompagner par Michele, qui vous a déjà sauvée et qui prendra avec lui

une nombreuse troupe de sbires. – Que dites-vous ? répondit Marianna en le regardant fixement. Vous proposez que des sbires nous accompagnent ? Allons, signor Nicolo ! je vois que mes soupçons étaient injustes. Pardonnez-moi mes paroles inconsidérées. Et cependant je ne puis vaincre mes inquiétudes, et je prie encore mon cher oncle de ne pas se rendre à votre invitation.

Le signor Pasquale avait écouté tout ce discours avec attention ; il ne put se contenir plus longtemps, il tomba à genoux devant sa nièce, prit ses mains, les baisa, les couvrit de ses larmes, et s'écria hors de lui : – Ma céleste Marianna, que ces inquiétudes, que ces craintes me touchent ! Ah ! c'est bien là l'aveu que tu m'aimes !

Et il la supplia de se calmer, et de venir écouter avec lui au théâtre la plus divine des ariettes.

On peut se figurer la peine que dut prendre le signor Pasquale pour persuader au docteur Pyramide et à Pitichinaccio de retourner avec lui au théâtre. Splendiano ne s'y résolut qu'après avoir reçu d'un moine bernardin un *agnus Dei* qui était efficace contre les diables et les démons, et Pitichinaccio n'y consentit qu'à condition qu'il quitterait ses habits de science pour prendre un costume d'abbé.

Ce que Salvator craignait le plus allait donc arriver, car il prétendait que son plan ne pourrait réussir que si Pasquale et Mariana étaient séparés de leurs guides ordinaires ; mais le hasard le servit encore en cette circonstance.

Dans la même nuit, des cris plaintifs se firent entendre tout à coup, dans la rue Ripetta, devant la maison du signor Pasquale ; c'était un si affreux concert de plaintes, d'injures, et de gémissements que tous les voisins en furent réveillés, et que les sbires, qui venaient de poursuivre un meurtrier jusqu'à la place d'Espagne, soupçonnant un nouveau meurtre, accoururent avec leurs flambeaux. Lorsqu'ils arrivèrent au lieu d'où partaient les cris, ils trouvèrent le petit Pitichinaccio étendu sur le pavé, et Michele frappant avec un énorme gourdin sur le docteur Pyramide, qui s'enfuyait, tandis que le signor Pasquale accourait l'épée à la main sur le furieux Michele. Autour d'eux gisaient des débris de guitares brisées en éclats. On arrêta le bras de Capuzzi qui eût infailliblement transpercé Michele. Lorsque celui-ci aperçut, à la lueur des flambeaux, ce qu'il avait fait, il resta pétrifié de surprise, puis il poussa un cri effroyable, et demanda pardon en s'arrachant les cheveux. – Ni le docteur Pyramide, ni le nain, n'étaient blessés, mais ils étaient hors d'état de bouger, et on les transporta dans leur logis.

Le signor Pasquale s'était lui-même attiré ce malheur.

Depuis la sérénade d'Antonio et de Salvator, il avait fait tous ses efforts pour empêcher qu'on ne la renouvelât, et il avait promis à Michele une bonne récompense s'il parvenait à frotter les épaules des premiers chanteurs qui se présenteraient. Malheureusement il oublia lui-même cette recommandation, et il imagina de faire à Marianna la galanterie de la régaler des ariettes qu'il avait composées et qu'on devait chanter le lendemain sur le théâtre de Musso. Il alla secrètement chercher ses fidèles amis, et les amena sous sa fenêtre. Mais à peine avaient-ils fait entendre les premiers accords que Michele, joyeux de pouvoir enfin gagner sa récompense, s'élança de la maison et les battit impitoyablement. Le signor Pasquale se vit ainsi forcé de se passer du secours du docteur et de Pitichinaccio, et de se rendre sans eux au théâtre.

S'il se fût trouvé un moine auprès du signor Pasquale lorsqu'il sortit de sa maison avec Marianna pour se rendre au théâtre de Nicolo Musso, on eût pu croire que ce couple marchait à l'échafaud. Devant eux marchait, d'un air rébarbatif, le vaillant Michele, armé jusques aux dents, et vingt sbires les suivaient à quelques pas.

Nicolo reçut solennellement Pasquale et sa nièce, à la porte de son théâtre, et les conduisit

tout proche de la scène, à une place qui avait été réservée pour eux. Le signor Capuzzi se sentit très flatté de ces marques d'honneur ; il regarda autour de lui avec orgueil, et sa joie fut d'autant plus grande qu'il remarqua qu'on n'avait placé que des femmes auprès de lui et de Marianna. – Derrière les tapisseries de la scène on entendait deux violons et une basse qui cherchaient à s'accorder ; le cœur battit à Pasquale, et il fut frappé comme d'un coup électrique, lorsque la ritournelle de son ariette commença.

Formica s'avança sous le costume de Pasquarello, et chanta la plus misérable des ariettes, celle de Capuzzi, qu'il accompagna de gestes forcés. Le théâtre retentit des rires prolongés des spectateurs. On cria de toutes parts : *Pasquale Capuzzi, compositore virtuoso celeberrimo. Bravo ! Bravissimo !* Pasquale était plongé dans une mer de délices. L'ariette achevée, on cria de tous côtés de faire silence ; car le docteur Graziano, représenté par Nicolo Musso lui-même, s'avança sur la scène, se bouchant les oreilles et criant que Pasquarello cessât enfin ses maudits croassements.

Le docteur demanda à Pasquarello depuis quand il s'était habitué à brailler de la sorte, et où il avait déterré cette abominable ariette.

Pasquarello répondit à cela, qu'il ne savait pas ce que voulait dire le docteur ; qu'il en était de lui comme des Romains, qui n'avaient pas de goût pour la bonne musique et qui n'accordaient pas d'attention aux plus grands talents. Cette ariette, dit-il, était du plus grand virtuose et du plus grand compositeur vivant, au service de qui il avait l'honneur d'être, et qui l'instruisait lui-même dans le chant et la musique.

Graziano se mit alors à chercher et nomma une multitude de virtuoses et de compositeurs connus ; mais à chaque nom célèbre, Pasquin secouait la tête avec mépris.

Enfin Pasquarello s'écria que le docteur montrait une grossière ignorance, en ne connaissant pas même le premier compositeur de son temps, qui n'était nul autre que le signor Pasquale Capuzzi, dont lui Pasquarello était le serviteur et l'ami.

Le docteur Graziano se mit alors à partir d'un éclat de rire, et s'écria à son tour : – Comment ! Pasquin, après avoir quitté mon service où vous attrapiez toujours quelque quattrino outre votre entretien et vos gages, vous êtes allé vous engager chez le plus vieux fat qui ait jamais rempli son ventre de macaroni, chez un fou de carnaval qui se pavane dans les rues comme un coq après la pluie, chez l'avare le plus fieffé, chez un pied-plat amoureux qui crie comme une chèvre affamée lorsqu'il veut chanter, et met aux abois tous les chats de la rue Ripetta !

Pasquarello, fort en colère répliqua que c'était l'envie qui faisait parler le docteur, le cœur sur la main (*col cuore in mana*), que le docteur n'était pas l'homme qu'il fallait pour juger le signor Pasquale Capuzzi di Sinigaglia ; et Pasquarello se mit à faire un long panégyrique comique de son nouveau maître, dans lequel il trouvait toutes les vertus cardinales et théologiques ; il finit par la description de sa personne qu'il donna pour le modèle des grâces et de la perfection humaine.

– Voilà mon maître lui-même, qui vous répondra mieux que moi, s'écria enfin Pasquarello. – Le signor Pasquale Capuzzi, parfaitement semblable par ses traits, sa tournure, son costume et sa marche, au Capuzzi qui était dans la salle, s'avança sur la scène. La ressemblance était si merveilleuse que ce dernier, frappé d'effroi, abandonna la main de Marianna qu'il n'avait pas quittée un seul instant, et se tâta lui-même pour s'assurer qu'il était bien éveillé et que ce n'était pas lui qu'il voyait sur le théâtre de Nicolo Musso.

Le Capuzzi du théâtre embrassa cordialement le docteur Graziano, et lui demanda des nouvelles de sa santé. Le docteur répondit que son appétit était fort bon, son sommeil tranquille,

pour le servir *per servilo* ; mais que, pour ce qui concernait sa bourse, elle était d'une maigreur effrayante. Il avait donné la veille, afin de plaire à sa bonne amie, son dernier ducat pour une paire de bas couleur de romarin, et il se disposait en ce moment à aller voir un banquier pour savoir s'il voudrait lui prêter trente ducats. – Comment ne vous adressez-vous pas à votre meilleur ami ? dit Capuzzi. Tenez, mon bon signor, voilà trente ducats. – Pasquale, que fais-tu ! s'écria l'autre Capuzzi, de sa place, à demi-voix.

Le docteur Graziano parla alors d'intérêts, d'obligation écrite ; mais le signor Capuzzi déclara qu'il n'exigeait absolument rien d'un ami tel que l'était le docteur. – Pasquale, as-tu perdu l'esprit ? s'écria Capuzzi de sa place, d'une voix plus haute.

Le docteur Graziano quitta son prêteur, après beaucoup d'embrassements. Pasquarello s'approcha alors de Capuzzi, lui fit de profondes salutations, éleva son mérite jusqu'aux nues, et lui dit que sa bourse étant attaquée de la même maladie que celle du docteur, il le suppliait aussi de la guérir. Capuzzi, sur le théâtre, se mit à rire, et lui jeta quelques ducats. – Pasquale ! Pasquale ! s'écria Capuzzi, dans la salle, es-tu possédé du diable ?

On lui commanda de se taire.

Pasquarello continua de chanter les louanges de Capuzzi, et en vint à l'ariette que Pasquale avait composée, et qui devait charmer tous les cœurs. Capuzzi, sur le théâtre, frappa amicalement l'épaule de Pasquarello, et lui dit en riant qu'on voyait bien qu'il n'entendait rien à la musique, qu'autrement il se serait aperçu que cette ariette, comme toutes celles qu'il donnait pour siennes, étaient volées à Frescobaldi et à Carissimi. – Tu mens par ta gorge, coquin ! s'écria Capuzzi de la salle en se levant de sa place. On lui ordonna de nouveau de se taire, et on le força de se rasseoir. – Il est temps, dit le Capuzzi du théâtre, de songer à des choses plus sérieuses. Je veux donner demain un grand repas, mon cher Pasquarello ; et il faut que tu me procures tout ce qui est nécessaire. – À ces mots, il tira de sa poche une longue liste des mets les plus rares et les plus dispendieux, qu'il se mit à lire ; et à chaque mets, Pasquarello disait le prix qu'il coûtait, et en recevait aussitôt l'argent. – Pasquale ! coquin ! prodigue ! maudit fou ! s'écria à chaque mets le Capuzzi de la salle, et sa fureur augmentait en proportion des frais du plus fou des repas.

Lorsque la liste fut épuisée, Pasquarello demanda enfin à Capuzzi pour quel motif il préparait une si brillante fête. – C'est demain le plus heureux jour de ma vie, répondit le Capuzzi du théâtre. Sache, mon cher Pasquarello, que je célèbre demain le mariage de ma charmante nièce Marianna. J'accorde sa main à un brave jeune homme, au premier de nos artistes, à Antonio Scacciati.

À peine le Capuzzi du théâtre eut-il prononcé ce nom, que l'autre Capuzzi s'écria, les poings levés et l'œil étincelant : – C'est ce que tu ne feras pas, misérable Pasquale ! Viens donc la jeter dans les bras d'un vaurien, ta tendre Marianna, ta vie, ton espoir, ton tout ! Ah ! maudit fou, essaie d'exécuter ton projet, et je te ferai passer tes idées de noces à grands coups de bâton.

Mais le Capuzzi de la scène, non moins animé que l'autre, lui cria d'une voix grêle : – Que tous les diables s'emparent de ta personne, maudit Pasquale ! Vieil avare, fat décrépi ! Prends garde à toi, si tu ne veux pas que je te traite comme tu le mérites, et que je ne t'enfonce un bonnet à cornes sur les oreilles !

Et, tout en jurant et en gesticulant, le comédien se mit à réciter, l'une après l'autre, vingt histoires ridicules sur celui qu'il représentait. – Essaie donc de troubler la joie de ces deux amants que le ciel a faits l'un pour l'autre ! lui cria-t-il enfin.

En cet instant, on vit apparaître au fond du théâtre Antonio Scacciati et Marianna dans les bras

l'un de l'autre. La rage donna des forces au vieux Capuzzi : d'un bond il se trouva sur la scène, il tira son épée et s'élança sur le prétendu Antonio. Au même moment, il se sentit retenir avec force par un officier de la garde papale, qui lui dit d'un ton sévère : – Remettez-vous, signor Pasquale. Vous êtes au théâtre de Nicolo Musso, où vous jouez, sans le savoir, un rôle fort réjouissant. Vous ne trouverez ici ni Antonio ni Marianna.

Les deux personnes que Capuzzi poursuivait étaient des comédiens, et il ne vit autour de lui que des visages étrangers. L'épée tomba de ses mains tremblantes ; il reprit haleine comme après un rêve pénible, se frotta le front et les yeux, et s'écria d'une voix terrible : – Marianna ! Marianna !

Mais ses cris ne vinrent pas jusqu'à elle. Antonio avait profité de ce moment pour pénétrer jusqu'à sa maîtresse, et l'entraîner vers une petite porte où un vetturino les attendait avec sa voiture. Ils partirent aussitôt, et se dirigèrent rapidement vers Florence.

Pasquale voulut les poursuivre ; mais l'officier l'arrêta pour qu'il eût à répondre de l'incartade qu'il venait de commettre, en attaquant les comédiens à main armée. Le pauvre Capuzzi fut donc ramené par les mêmes sbires qui devaient le défendre ; il revint comme un prisonnier dans la nuit qui devait être témoin de son triomphe.

VI

L'Academia de' Percossi

Tout est soumis, sous le soleil, à des variations perpétuelles ; mais rien n'est plus variable que les dispositions des hommes. Le blâme le plus amer atteint le lendemain celui qui la veille recevait les éloges les plus outrés, et on foule aux pieds ce qu'on adorait naguère.

Il ne se trouvait personne à Rome qui ne rît du vieux Pasquale Capuzzi, de sa sale avarice, de sa jalousie farouche, et qui ne souhaitât la délivrance de la pauvre Marianna ; et maintenant qu'Antonio avait enlevé sa maîtresse, tous les sarcasmes se tournaient en compassion pour le vieillard, qu'on rencontrait dans les rues de Rome, marchant lentement et la tête baissée, d'un air inconsolable. Un malheur arrive rarement seul. Bientôt après le départ de Marianna, Pasquale perdit son plus fidèle ami : le petit Pitichinaccio mourut étouffé par une amande qu'il avala trop gloutonnement, au moment où il faisait une cadence. Pour le docteur Pyramide, il abrégua lui-même sa vie par une faute qu'il commit en écrivant. Les coups que Michele lui avait administrés lui avaient occasionné une fièvre violente. Il résolut de se guérir lui-même par un remède qu'il avait inventé, et écrivit une recette dans laquelle il se trompa de dose. À peine eut-il avalé cette médecine qu'il retomba sur son oreiller, et ne se releva jamais.

L'animadversion générale ne ménagea pas non plus Salvator Rosa, l'auteur principal des maux du vieux Pasquale. – C'est bien là, disait-on, un compagnon de Mas'Aniello, qui prête sa main à tous les mauvais coups, et dont le séjour à Rome ne peut manquer d'être pernicieux aux Romains !

La cabale qui se forma dès lors contre Salvator Rosa parvint bientôt à arrêter l'essor de son génie. Il sortait sans cesse de son atelier des tableaux admirables ; mais les prétendus connaisseurs haussaient toujours les épaules : ils trouvaient tantôt les montagnes trop bleues,

tantôt les arbres trop verts, ou les figures trop longues ; blâmaient la disposition, et s'efforçaient de toutes manières de diminuer le mérite de Salvator. Les académiciens de San-Luca, qui ne pouvaient oublier la réception du chirurgien, le persécutaient tout particulièrement, et s'écartaient même de leurs attributions en critiquant les vers que faisait Salvator, et qui souvent étaient pleins de grâce !

Salvator sentit vivement la conduite de ses ennemis ; le chagrin et le découragement s'emparèrent de lui, et il composa, dans cette disposition, deux tableaux qui mirent tout Rome en émoi. L'un de ces tableaux représentait l'instabilité des choses humaines, et on reconnaissait dans la principale figure, sous le costume de la plus basse des filles publiques, la maîtresse bien connue d'un cardinal. Le second tableau représentait la fortune distribuant des faveurs. Des barrettes de cardinal, des mitres, des médailles, des rubans, tombaient sur des brebis hébétées, sur des ânes et sur d'autres animaux immondes, tandis que des hommes au port fier et noble se promenaient en haillons. Salvator avait donné un libre cours à sa mauvaise humeur, et chaque animal portait les traits d'un personnage marquant dans Rome. Ce fut un débordement général de haine contre Salvator, et il compta plus d'ennemis que jamais.

Dame Catherine vint l'avertir, les larmes aux yeux, de se tenir sur ses gardes ; elle avait remarqué que des inconnus rôdaient pendant la nuit autour de la maison, et que toutes les démarches de Salvator étaient surveillées. Ce peintre vit qu'il était temps de quitter Rome. Dame Catherine et ses deux filles furent les seules personnes dont il se sépara avec douleur. Il se rendit à Florence, où le duc de Toscane l'avait souvent appelé. Là, il fut dédommagé par les distinctions les plus flatteuses des tourments qu'il avait eu à supporter dans Rome. Le duc lui fit de riches présents, et les savants, les poètes les plus célèbres du temps se pressèrent autour de lui. Il suffira de nommer parmi eux Evangelista Toricelli, Valerio Pimentelli, Batista Ricciardi, Andrea Cavalcanti, Pietro Salvati, Philippo Apolloni, Volumnio Bandelli et Francesca Rovai ; et Salvator sut si bien animer ces réunions, qu'elles avaient l'aspect le plus pittoresque. La salle où l'on servait le repas ressemblait à un bois épais, rempli d'arbustes en fleurs et de sources vives, et les plats mêmes étaient ornés de la façon la plus bizarre. Cette assemblée, qui avait lieu dans la maison de Salvator Rosa, reçut le nom d'*Academia de' Percossi*.

Salvator ne négligeait pas non plus son ami Antonio, qui vivait paisiblement avec Marianna et menait la belle vie d'artiste. Ils pensaient souvent au vieux Pasquale qu'ils avaient trompé, et à ce qui s'était passé au théâtre de Nicolo Musso. Antonio demanda à Salvator comment il se faisait que Agli ou Formica eût pris si chaudement sa cause, et celui-ci fit cesser son étonnement en lui apprenant que ce comédien était son ancien ami. Cependant Marianna ne pouvait retenir ses larmes en songeant que le frère de son père emporterait sa haine contre elle au tombeau, et le souvenir du vieux Pasquale troublait son bonheur. Salvator les consolait, en leur disant que le temps adoucissait le ressentiment du vieillard, et que le hasard l'amènerait un jour auprès d'eux.

Nous verrons que Salvator était un bon prophète.

Quelques mois s'étaient écoulés, lorsqu'un jour Antonio accourut dans l'atelier de Salvator. Il était pâle et hors d'haleine. – Salvator ! s'écria-t-il, mon ami, mon protecteur, je suis perdu si vous ne venez à mon secours. Pasquale Capuzzi est ici ; il a obtenu un ordre d'arrestation contre moi, comme ravisseur de sa nièce. – Mais, dit Salvator, que peut faire le signor Pasquale contre toi ? N'as-tu pas été uni par l'Église avec sa nièce ? – Ah ! répondit Antonio au désespoir, les bénédictions de l'Église elle-même ne me protégeront pas. Dieu sait quel chemin Pasquale a trouvé pour arriver au neveu du pape ! C'est lui qui l'a pris sous sa protection et qui lui a fait espérer que le Saint-Père casserait mon mariage avec Marianna. – Maintenant je comprends tout,

dit Salvator. C'est la haine que me porte le neveu du pape qui cause ton malheur. Apprends donc que cet orgueilleux et grossier personnage figurait parmi les animaux de mon tableau que la fortune comblait de ses dons. Par tous les saints ! je ne sais comment remédier à cela.

À ces mots, Salvator, qui n'avait pas cessé de travailler, déposa sa palette, son pinceau et son appui, s'arrêta devant son chevalet, les bras croisés, et fit quelques tours dans l'atelier, tandis que le pauvre Antonio baissait les yeux en silence.

Enfin, Salvator s'arrêta devant Antonio et s'écria en riant : – Écoute, ami, je ne puis rien faire contre un si puissant adversaire : mais il est quelqu'un qui te servira ; c'est le signor Formica. – Ah ! dit Antonio, ne riez pas d'un malheureux pour lequel il n'est plus d'espoir. – Veux-tu déjà désespérer de nouveau ? dit Salvator en riant. Je te le dis, Antonio : notre ami Formica t'aidera à Florence comme il t'a aidé à Rome. Va consoler Marianna, et attends paisiblement la fin de tout ceci. J'espère que vous ferez tous les deux ce que le signor Formica, qui se trouve justement ici, vous dira de faire.

Antonio le promit de bon cœur, et s'en alla moins désespéré qu'il n'était venu ; car il avait une confiance entière dans les ressources que trouvait l'esprit de son ami Salvator.

Le signor Pasquale Capuzzi ne fut pas peu surpris en recevant une invitation solennelle de l'*Academia de' Percossi*. – On sait donc apprécier mon mérite à Florence se dit-il, et l'on honore ici le talent mieux qu'on ne le fait à Rome !

Il se para donc de son mieux, et se rendit à l'académie. On le reçut avec de grands témoignages de respect. On en appela si souvent à son jugement, on parla tant des soins qu'il avait rendus aux arts, qu'il se sentit animé d'une verve toute nouvelle, et qu'il parla sur maintes choses avec plus de sens qu'on n'aurait pu s'y attendre. D'ailleurs, jamais Pasquale ne s'était vu traité avec autant de magnificence, jamais il n'avait bu des vins plus enivrants ; et il oublia bientôt tous ses chagrins et la fâcheuse affaire qui l'amenait à Florence. Les académiciens avaient coutume de faire jouer de petites pièces dans leurs réunions, et le poète dramatique Filippo Apollini demanda que la fête fût terminée par un divertissement de ce genre.

Quelques moments après, le fond de la salle s'ouvrit, et on aperçut un petit théâtre avec quelques sièges pour les spectateurs. – Par tous les saints ! s'écria Pasquale effrayé, c'est là le théâtre de Nicolo Musso !

Sans faire attention à ses cris, Evangelista Toricelli et Andrea Cavalcanti, tous deux hommes d'un extérieur grave et respectable, le conduisirent à un siège devant le théâtre, et prirent place auprès de lui.

À peine se fut-il assis qu'on vit paraître sur le théâtre Formica dans le costume de Pasquarello.

– Maudit Formica ! s'écria Pasquale en se levant et en le menaçant du poing. Un regard sévère de Toricelli et de Cavalcanti lui commanda le silence.

Pasquarello gémit, pleura, maudit son sort déplorable, et prétendit qu'il ne savait plus comment faire pour rire encore un peu. Il termina ses lamentations en disant que, de désespoir, il se couperait certainement la gorge, s'il pouvait voir du sang sans se trouver mal, ou qu'il se jetterait dans l'Arno, si, malheureusement pour lui, il ne savait nager.

Le docteur Graziano entra en scène et demanda à Pasquarello la cause de son chagrin.

Pasquarello lui demanda à son tour s'il ignorait ce qui s'était passé dans la maison de son maître le signor Pasquale Capuzzi di Sinigaglia, et s'il ne savait pas qu'un maudit coquin avait enlevé la belle Marianna, nièce de ce gentilhomme.

– Ah ! je le vois, murmura Capuzzi, vous voulez vous justifier auprès de moi, signor Formica ; mais nous verrons bien.

Le docteur Graziano fit connaître la part qu’il prenait à cet événement, et dit qu’il fallait que le ravisseur eût été bien rusé pour échapper aux recherches de Capuzzi.

– Oh ! oh ! répondit Pasquarello, ne pensez pas, docteur, que ce scélérat de Scacciati ait échappé aux perquisitions du signor Capuzzi, soutenu par ses puissants amis. Antonio a été arrêté, son mariage avec Marianna cassé, et Marianna est revenue bon gré mal gré avec nous. – Est-elle arrêtée ? ce maudit Antonio est-il pris ? Ô mon brave Formica ! s’écria Capuzzi. – Vous prenez trop de part à cette comédie, signor Pasquale, dit sérieusement Cavalcanti. Laissez donc parler les acteurs, sans les interrompre de cette sorte.

Pasquale, un peu honteux, se remit en silence sur sa chaise.

Le docteur Graziano demanda ce qui s’était passé. – Il s’est passé un mariage, dit Pasquarello. Marianna s’est repentie de ce qu’elle avait fait ; le signor Pasquale a, pendant ce temps, obtenu une dispense, et il a épousé sa nièce. – Tout est donc rentré dans l’ordre, dit le docteur, et je ne vois pas là de motif pour m’affliger.

Pasquarello se mit alors à gémir de plus belle, et finit par se laisser tomber comme accablé par sa douleur.

Le docteur courut çà et là avec inquiétude ; il se plaignait de n’avoir pas de sels, chercha dans toutes ses poches, et en tira enfin une châtaigne rôtie qu’il tint sous le nez de Pasquarello. Celui-ci se remit un peu, lui dit d’attribuer cet accident à la faiblesse de ses nerfs, et raconta que, aussitôt après son mariage avec Capuzzi, Marianna était tombée dans une mélancolie profonde, qu’elle avait sans cesse prononcé le nom d’Antonio et repoussé Capuzzi ; mais que celui-ci n’avait cessé de la tourmenter. Alors il se mit à raconter mille traits de folie que Pasquale avait faits, disait-il, et qu’on racontait en effet dans Rome. Capuzzi s’agitait sur son siège, et murmurait de temps en temps : – Maudit Formica ! tu mens ! Quel mauvais démon te suggère donc toutes ces méchancetés ? Sans Toricelli et Cavalcanti qui le regardaient avec leurs regards sévères, il eût infailliblement éclaté.

Pasquarello termina en disant que l’infortunée Marianna avait enfin succombé à sa douleur profonde et aux tourments que le vieillard lui faisait endurer, et qu’elle avait péri à la fleur de ses ans.

En ce moment on entendit les accents terribles d’un *De profundis* chanté par des voix rauques ; et des pénitents couverts de longues robes noires s’avancèrent, portant un cercueil ouvert dans lequel on voyait Marianna étendue, le visage découvert. Un autre signor Pasquale Capuzzi suivait le cortège en s’arrachant les cheveux.

À cette vue, Pasquale ne put retenir ses gémissements et s’écria : – Marianna ! ma pauvre Marianna ! ô malheureux que je suis !

Qu’on se représente ce cercueil ouvert, cette jeune fille immobile et sans vie, entourée des pénitents qui psalmodiaient l’office des morts ; auprès d’eux, le docteur Graziano et Pasquarello exprimant leur douleur par des postures bouffonnes, et les deux Capuzzi criant et fondant en larmes !

Tout à coup, le théâtre s’obscurcit, le tonnerre gronda, les éclairs brillèrent, et un fantôme menaçant, qui avait les traits de Pietro, le père de Marianna, mort à Sinigaglia, apparut sur la scène. – Mon frère Pasquale ! cria-t-il d’une voix lamentable, qu’as-tu fait de ma fille ? Va,

meurtrier de mon enfant ! c'est en enfer que t'attend ta récompense !

Capuzzi tomba sans mouvement, comme frappé par la foudre, et au même moment l'autre Capuzzi se renversa sur sa chaise. Le fond de la salle se referma, et le théâtre, Marianna, Capuzzi, le spectre de Pietro, tout disparut. Le signor Pasquale était si profondément évanoui qu'on eut peine à rappeler ses sens.

Enfin il se réveilla et poussa un profond soupir. Puis il étendit les mains devant lui comme pour éloigner quelqu'un, et s'écria : – Laisse-moi, Pietro ! laisse-moi ! À ces mots, il fondit en larmes et prononça plusieurs fois le nom de Marianna. – Remettez-vous, signor Pasquale, dit Cavalcanti. Votre nièce n'est morte que sur le théâtre. Elle vit, elle est ici pour implorer votre pardon et vous supplier d'oublier la faute que l'amour lui a fait commettre.

Au même instant, Marianna et Antonio vinrent se jeter aux genoux du vieillard qu'on avait étendu dans un fauteuil. Marianna en larmes le suppliait de lui pardonner, et Antonio joignait ses prières à celles de sa femme.

Les yeux de Pasquale étincelèrent de rage : – Ah ! maudit fourbe ! s'écria-t-il. Et toi, vipère que j'ai nourrie dans mon sein, fuis loin de moi. Veux-tu encore empoisonner ma vie ?

Le grave Toricelli s'approcha alors de Capuzzi, et lui représenta tous les maux que pourrait causer son obstination, tandis que Marianna s'écriait d'une voix touchante que son oncle lui donnerait la mort s'il la séparait de son Antonio.

On voyait que le vieillard soutenait avec lui-même une lutte pénible. Il soupira, il se cacha le visage de ses deux mains, et ses regards se tournaient tantôt vers Antonio, tantôt vers sa nièce : enfin la colère disparut peu à peu de ses traits ; il s'écria : – Eh bien ! je vous pardonne ! loin de moi l'idée de troubler votre bonheur. Je cède à vos sages exhortations, seigneur Toricelli ; vous avez raison : Formica m'a montré sur le théâtre tous les maux qu'entraînerait ma rigueur. Je suis guéri, bien guéri de ma folie. Mais où est le signor Formica, mon digne médecin ? que je le remercie mille fois de la guérison qu'il a opérée.

Pasquarello s'approcha. Antonio se jeta à son cou, et s'écria : – Ô signor Formica ! vous à qui je dois ma raison, rejetez ce masque difforme ; que je voie votre visage, et que Formica ne soit pas plus longtemps un être mystérieux pour moi !

Pasquarello ôta son capuchon et son masque, qui semblait une figure naturelle, tant il était artistement fait, et ce Formica, ce Pasquarello se changea en... Salvator Rosa ! – Salvator ! s'écrièrent à la fois avec surprise Marianna, Antonio et Capuzzi. – Oui, reprit celui-ci, c'est Salvator Rosa, que les Romains n'ont pas voulu reconnaître pour un peintre, pour un poète, et qui a recueilli pendant un an sur le théâtre de Musso, sans être connu d'eux, leur ravissement et leur enthousiasme ! C'est Salvator Formica qui t'a tiré de l'embarras, mon cher Antonio ! – Salvator, dit le vieux Capuzzi, Salvator Rosa, bien que je vous aie tenu pour mon plus fâcheux ennemi, j'ai toujours honoré votre talent, et maintenant je vous aime comme un digne ami, et je vous prie de vous intéresser à moi. – Parlez, mon digne signor Pasquale ; dites-moi le service que je puis vous rendre, et soyez assuré d'avance que je ferai tout ce que vous exigerez de moi.

Capuzzi prit la main de Salvator et lui dit doucement : – Signor Salvator, vous pouvez tout sur Antonio. Priez-le qu'il me permette de passer le reste de mes jours avec lui et ma chère Marianna à qui je veux un jour laisser mon bien. – Et qu'il ne se fâche si je baise quelquefois la main de sa chère enfant, et si, le dimanche, avant d'aller à la messe, je la prie de m'arranger ma moustache, car personne sur terre ne s'entend mieux qu'elle à cela !

Salvator eut peine à s'empêcher de rire ; mais avant qu'il pût répondre, Antonio et Marianna

prire le vieillard dans leurs bras, et lui jurèrent qu'ils seraient heureux de l'accueillir dans leur maison. Antonio ajouta qu'il permettait que Marianna arrangeât les moustaches du signor Pasquale, non pas seulement les dimanches, mais encore tous les jours.

La joie fut générale, et un splendide festin termina cette belle journée.

La leçon de violon

J'étais à Berlin, très jeune, j'avais seize ans, et je me livrais à l'étude de mon art, du fond de l'âme, avec tout l'enthousiasme que la nature m'a départi. Le maître de chapelle Haak, mon digne et très rigoureux maître, se montrait de plus en plus satisfait de moi. Il vantait la netteté de mon coup d'archet, la pureté de mes intonations ; et bientôt il m'admit à jouer du violon à l'orchestre de l'Opéra et dans les concerts de la chambre du roi. Là j'entendais souvent Haak s'entretenir avec Dupont, Ritter et d'autres grands maîtres, des soirées musicales que donnait le baron de B***, et qu'il arrangeait avec tant d'aptitude et de goût que le roi ne dédaignait pas de venir quelquefois y prendre part. Ils citaient sans cesse les magnifiques compositions de vieux maîtres presque oubliés qu'on n'entendait que chez le baron, – qui possédait la plus rare collection de morceaux de musique anciens et nouveaux ; – et s'étendaient avec complaisance sur l'hospitalité splendide qui régnait dans la maison du baron, sur la libéralité presque incroyable avec laquelle il traitait les artistes. Ils finissaient toujours par convenir d'un commun accord qu'on pouvait le nommer avec raison l'astre qui éclairait le monde musical du Nord.

Tous ces discours éveillaient ma curiosité ; elle s'augmentait encore bien davantage lorsqu'au milieu de leur entretien les maîtres se rapprochaient l'un de l'autre, et que, dans le bourdonnement mystérieux qui s'élevait entre eux, je distinguais le nom du baron, et que, par quelques mots qui m'arrivaient à la dérobée, je devinais qu'il était question d'études et de leçons musicales. Dans ces moments-là, je croyais surtout apercevoir un sourire caustique errer sur les lèvres de Dupont ; et mon maître était surtout l'objet de toutes les plaisanteries dont il se défendait faiblement jusqu'au moment où, appuyant son violon sur son genou pour le mettre d'accord, il s'écriait en souriant : – Après tout, c'est un charmant homme !

Je n'y tins plus. Au risque de me faire éconduire un peu rudement, je priai le maître de chapelle de me présenter au baron, et de m'emmener lorsqu'il allait à ses concerts. Haak me toisa avec de grands yeux. Je voyais déjà l'orage gronder dans ses regards ; mais tout à coup sa gravité fit place à un singulier sourire. – Bon ! dit-il. Peut-être as-tu raison. Il y a de bonnes choses à apprendre du baron. Je lui parlerai de toi, et je pense qu'il consentira à te recevoir ; car il aime assez à recevoir les jeunes artistes. Quelques jours après, je venais de jouer avec Haak quelques concertos très difficiles ; il me prit mon violon des mains, et me dit : – Allons, Carl ! c'est ce soir qu'il faut mettre ton habit des dimanches et des bas de soie. Viens me trouver : nous irons ensemble chez le baron. Il s'y trouvera peu de monde, et c'est une bonne occasion pour te présenter. Le cœur me battait de joie ; car j'espérais, sans trop savoir pourquoi, apprendre là quelque chose d'inouï, d'extraordinaire. Nous allâmes. Le baron, un homme de moyenne taille, passablement vieux, en habit à la française brodé de toutes couleurs, vint à nous dès que nous entrâmes dans le salon, et secoua cordialement la main de mon maître. Jamais je n'avais ressenti autant de respect véritable, éprouvé une impression plus favorable à la vue d'un homme de distinction. On lisait dans les traits du baron une pleine expression de bonhomie et de bonté, tandis que dans ses yeux brillait ce feu sombre qui trahit toujours l'artiste pénétré de son art. Toute ma timidité de jeune homme disparut en un instant. – Comment vous va, mon bon Haak ? avez-vous bien travaillé mon concerto ? dit le baron d'une belle voix sonore. – Eh bien ! nous verrons demain ! – Ah ! voilà sans doute le jeune homme, le brave petit virtuose dont vous m'avez parlé ?

Je baissai les yeux avec honte ; je sentais mes joues rougir et brûler. Haak prononça mon nom, fit l'éloge de mes dispositions, et parla de mes progrès rapides. – Ainsi, dit le baron en se

tournant vers moi, c'est le violon que tu as choisi pour ton instrument, mon garçon ? Mais as-tu bien pensé que le violon est le plus difficile de tous les instruments qui aient jamais été inventés ? Sais-tu que cet instrument cache, sous sa simplicité presque misérable, les plus voluptueux trésors de tons que la nature ait produits ; que ces cordes et ce bois sont un tout merveilleux qui ne se révèle qu'à un petit nombre d'hommes élus du ciel ? Sais-tu certainement, ton esprit te dit-il avec fermeté, que tu pénétreras au fond de ce mystère ? D'autres que toi, et en grand nombre, ont cru à leur vocation, et sont restés toute leur vie de pitoyables racleurs. Je ne voudrais pas te voir augmenter le nombre de ces malheureux, mon fils. – Bon ! tu vas me jouer quelque chose ; je te dirai où tu en es, et tu suivras mon conseil. Il t'arrivera peut-être ce qui est arrivé à Carl Stamitz, qui rêvait des miracles qu'il devait faire un jour sur son violon : je lui ouvris l'intelligence, et vite, vite il jeta son violon sous le poêle, prit la basse, et fit bien. Sur cet instrument-là il pouvait étendre à plaisir ses grands doigts pattus, et il joua passablement. Bon ! – Me voici prêt à t'entendre, mon garçon.

Je restai confondu de ce singulier discours. Les paroles du baron produisirent sur moi une impression profonde, et j'éprouvai un découragement affreux en songeant que j'avais entrepris une tâche pour laquelle je n'avais peut-être pas été créé. On se disposait à jouer les trois nouveaux quartetti de Haydn, qui étaient alors dans toute leur nouveauté. Mon maître tira son violon de sa boîte, mais à peine eut-il touché les cordes de l'instrument pour le mettre d'accord, que le baron se boucha les oreilles avec ses deux mains, et s'écria comme hors de lui : – Haak, Haak ! je vous en prie, pour l'amour de Dieu, comment pouvez-vous me gâter tout votre jeu avec ces misérables accords criards ! Or le maître de chapelle avait un des plus magnifiques et des plus merveilleux violons que j'eusse jamais vus et entendus, un véritable et authentique Antonio Stradivarius ; et rien ne l'irritait plus que de voir quelqu'un se refuser à rendre les honneurs convenables à son instrument favori. Aussi ne fus-je pas peu surpris en le voyant remettre tranquillement le violon dans la boîte. Il savait sans doute ce qui allait arriver car à peine eut-il retiré la clef de la boîte, que le baron, qui venait de sortir du salon, reparut apportant avec précaution dans ses bras, comme un nouveau-né, une longue boîte recouverte de velours rouge et ornée de galons d'or. – Je veux vous faire un honneur, mon cher Haak ! dit-il. Vous vous servirez aujourd'hui du plus beau et du plus ancien de mes violons. C'est un véritable Gramulo, et auprès de ce vieux maître, son élève Stradivarius n'est qu'un apprenti. Tartini ne voulait jamais jouer sur d'autres violons que sur des Gramulo. Recueillez-vous bien, afin que mon Gramulo consente à vous ouvrir tous ses trésors. Le baron ouvrit la boîte, et j'aperçus un instrument dont la forme annonçait une haute antiquité. Tout auprès gisait l'archet le plus singulier du monde, qui semblait, par sa courbure exagérée, plutôt destiné à lancer des flèches qu'à arracher les sons des cordes. Le baron tira l'instrument de son coffre avec les précautions les plus solennelles, et le présenta au maître de chapelle, qui le reçut avec non moins de cérémonie. – Pour l'archet, dit le baron en souriant et en frappant légèrement sur l'épaule de mon maître, pour l'archet, je ne vous le remets pas ; car vous ne vous entendez pas à le conduire ; aussi de votre vie ne parviendrez-vous à la perfection véritable !

Cet archet, dit le baron en l'élevant et le contemplant d'un œil brillant d'enthousiasme, cet archet ne pouvait servir qu'au grand et immortel Tartini ; et, après lui, il n'est sur toute l'étendue de la terre que deux de ses écoliers qui aient été assez heureux pour s'approprier le jeu riche, pénétrant et moelleux qu'on n'obtient qu'avec un tel archet. L'un est Nardini. C'est maintenant un vieillard de soixante-dix ans, qui n'a plus de puissance en musique qu'au fond de son âme. L'autre, vous le connaissez déjà, messieurs ; c'est moi. Je suis donc le seul, l'unique en qui survit l'art de jouer du violon ; et je n'épargne pas mon zèle et mes efforts pour propager cet art, dont

Tartini fut le créateur. – Mais ! – Commençons, messieurs ! Les quartetti de Haydn furent alors joués, comme on le pense, avec une perfection telle que l'exécution ne laissa rien à désirer. Le baron était là, assis, les yeux fermés et se dandinant sur son siège. Tout à coup, il se leva, s'approcha des exécutants, jeta les yeux sur la partition en fronçant les sourcils, puis fit un léger pas en arrière, se recula tout doucement jusqu'à son fauteuil, s'y replaça, laissa tomber sa tête sur ses mains, souffla, gémit et gronda sourdement. – Halte ! s'écria-t-il tout à coup à un passage en adagio, riche de chant et de mélodie ; arrêtez ! Par les dieux, c'est là du chant de Tartini tout pur ; mais vous ne l'avez pas bien compris. Encore une fois, je vous en prie !

Et les maîtres reprirent en souriant et à grands coups d'archet ce passage, et le baron gémit et pleura comme un enfant. Lorsque les quartetti furent achevés, le baron s'écria : – Un homme divin, cet Haydn ! Il sait aller à l'âme ; mais quant à écrire pour le violon, il ne s'en doute guère. Peut-être aussi n'y a-t-il jamais songé ; car il eût alors écrit dans la seule véritable manière, comme Tartini, et vous ne pourriez pas le jouer !

Ce fut mon tour de jouer quelques variations que Haak avait placées devant moi. Le baron se tint tout près de moi, le visage sur mes notes. On imagine la crainte dont je fus saisi en commençant, un si rude critique à mes côtés. Mais bientôt un vigoureux allégro m'entraîna tout entier. J'oubliai le baron, et je pus me mouvoir en liberté dans toute l'étendue du cercle de mes facultés, dont je disposai librement. Lorsque j'eus fini, le baron me frappa sur l'épaule et dit en souriant : – Tu peux t'en tenir au violon, mon fils ; mais tu n'entends encore rien au coup d'archet et aux démanchés, ce qui provient sans doute de ce que tu as manqué jusqu'à ce jour d'un bon maître. On alla se mettre à table ; elle était dressée dans la salle voisine ; la profusion qui y régnait allait jusqu'à la prodigalité. Les maîtres firent bravement honneur au repas. La conversation, qui devenait de plus en plus animée, roulait exclusivement sur la musique. Le baron étala des trésors de connaissances précieuses ; son jugement, vif et pénétrant, montrait non pas seulement un amateur distingué, mais un artiste achevé, un virtuose plein de pensée et de goût. Je fus surtout frappé des portraits des violonistes qu'il nous peignait tour à tour. J'en veux rassembler quelques souvenirs. – Copelli, dit le baron, ouvrit le premier la route. Ses compositions ne peuvent être jouées qu'à la manière de Tartini ; et il est facile de prouver qu'il a reconnu toute la grandeur du rôle de son instrument. Pugnani est un violon passable : il a du ton et beaucoup d'intelligence ; mais son trait est trop mou dans certains appoggiamenti. Que ne m'avait-on pas dit de Gemianini ! Lorsque je l'entendis pour la dernière fois, à Paris, il y a trente ans, il jouait comme un somnambule qui gesticule en rêvant ; et c'était aussi un rêve pénible que de l'entendre : ce n'était qu'un *tempo rubato* sans style et sans terme. Malédiction sur cet éternel *tempo rubato* ! il perd les meilleurs violons. Je lui jouai mes sonates ; il vit son erreur, et voulut prendre de mes leçons, ce que je lui accordai volontiers : mais l'enfant était déjà trop enfoncé dans sa méthode ; il avait trop vieilli là-dessus : il était dans sa soixante-onzième année. – Que Dieu pardonne à Giardini et ne lui fasse pas payer dans l'éternité ! mais c'est lui qui, le premier, a mangé le fruit de l'arbre de la science, et fait, de tous les violons qui l'ont suivi, de coupables pécheurs ; c'est le premier de tous les extravagants. Il ne songe qu'à sa main gauche et aux doigts sautilleurs, et il ne se doute pas le moins du monde que l'âme du chant gît dans la main droite, et que, de chacune de ses pulsations s'échappent les battements du cœur tels qu'ils retentissent dans notre sein. À chacun de ces extravagants je souhaiterais un Jomelli, debout à leur côté, qui les réveillât de leur cauchemar par un vigoureux soufflet, comme le brave Jomelli le fit en effet lorsque Giardini gâta en sa présence un morceau magnifique. – Quant à Lulli, c'est un fou plus complet encore ; le drôle est un véritable danseur de corde. Il ne saurait jouer un adagio, et tout son talent consiste dans les gambades ridicules qui lui valent l'admiration des

ignorants. Je le dis hautement : avec moi et avec Nardini s'éteindra l'art de jouer du violon. Le jeune Viotti est un excellent artiste, plein de bonnes dispositions. Il me doit tout ce qu'il sait ; car c'est un de mes élèves les plus assidus. Mais puis-je tout faire ? Point de persévérance, point de patience ! Il s'est échappé de mon école. J'espère mieux former Kreutzer : il a profité de mes leçons, et il les mettra en pratique à son retour à Paris. Mon concerto que vous étudiez avec moi maintenant, Haak, il ne le joue pas trop mal, en vérité ; mais il lui manque toujours un poignet pour se servir de mon archet. Pour Giarnowicki, je ne veux pas qu'il passe le seuil de ma porte ; c'est un fat et un ignorant qui se permet de mal parler de Tartini, le maître des maîtres, et qui se moque de mes leçons. Il y a aussi ce petit garçon, ce Rode, qui promet de s'instruire en m'écoutant, et qui pourra bien devenir un jour maître de son archet. – Il est de ton âge, mon garçon, dit le baron en se tournant vers moi, mais plus grave, d'une nature plus réfléchie. – Toi, tu me sembles un peu étourdi. Bon ! cela se passe. – Pour vous, mon cher Haak, je fonde maintenant de grandes espérances sur vous ! Depuis que je vous dirige, vous êtes devenu un tout autre homme. Continuez à persévérer dans votre zèle, et n'épargnez pas une heure. Vous savez que je ne badine pas là-dessus.

Je demeurai frappé de surprise de tout ce que j'avais entendu. J'eus la plus grande peine à attendre le moment d'interroger mon maître, et de lui demander s'il était vrai que le baron fût réellement le premier violon de l'époque, et si véritablement lui, mon maître, prenait de ses leçons ! Haak me répondit que, sans nul doute, il se faisait un devoir de prendre des leçons du baron, et que je ferais fort bien d'aller le trouver un matin, et de le supplier de vouloir bien m'honorer de ses conseils. À toutes mes questions sur le talent du baron, le maître de chapelle ne répondit rien et resta impénétrable, répétant seulement que je me trouverais fort bien de suivre son exemple. Au milieu de tous ces propos, le sourire singulier qui se montrait sans cesse sur les lèvres de Haak ne m'échappait pas. Et lorsque je m'en allai bien humblement présenter mes désirs au baron, lorsque je lui vins déclarer que l'amour le plus ardent, l'enthousiasme le plus vrai pour mon art m'animaient, son regard, d'abord fixe et surpris, prit insensiblement l'expression d'une douce bienveillance. – Mon garçon, mon garçon, lui dit-il, en t'adressant à moi, à moi, l'unique joueur de violon qui ait survécu aux grands maîtres, tu prouves que tu portes en toi un véritable cœur d'artiste. Je voudrais bien t'aider dans ta marche et te soutenir ; mais le temps, le temps, où prendre le temps ? – Ton maître Haak me donne beaucoup à faire, et puis j'ai maintenant ce jeune homme, ce Durand qui veut se faire entendre en public, et qui s'est bien aperçu que cela ne pouvait avoir lieu avant que d'avoir fait un cours sous ma direction. – Voyons ! – Attends, attends ! – Entre le déjeuner et le dîner, – ou bien pendant le déjeuner. – Oui, j'ai alors une heure qui me reste. Mon garçon, viens me trouver ponctuellement tous les jours, à midi : je violonnerai avec toi jusqu'à une heure ; ensuite vient Durand.

Vous pouvez imaginer que dès le lendemain, à l'heure dite, j'accourus chez le baron, le cœur gros d'espoir. Il ne me permit pas de tirer un seul son du violon que j'avais apporté, et me mit dans les mains un gothique instrument d'Antonio Amati. Jamais je ne m'étais servi d'un semblable instrument. Le ton céleste qui s'élevait des cordes me ravit. Je me perdis en passages hardis, je laissai le torrent harmonique s'élever en bouillonnant comme une vague furieuse, et retomber légèrement en cascade murmurante. Je crois que je me surpassai, que je jouai mieux dans ce premier moment, sous l'influence de cette situation si nouvelle, que dans tout le reste de ma vie. Le baron secoua la tête d'un air mécontent, et me dit enfin, lorsque j'eus terminé le morceau : – Mon garçon, il faut oublier tout cela. D'abord, tu tiens ton archet d'une façon misérable ! Il me montra la manière dont il fallait tenir son archet, selon Tartini. Je crus d'abord que je ne pourrais pas produire un son de cette manière ; mais, à mon grand étonnement, à peine

eus-je repris tous les passages que je venais d'exécuter, que je m'aperçus de l'extrême facilité et des avantages que me donnait cette méthode. – Allons ! dit le baron, nous allons commencer la leçon. File un son, mon garçon, et soutiens-le le plus longtemps que tu pourras. Ménage l'archet, ménage l'archet : l'archet est pour le violon ce qu'est l'haleine pour le chanteur.

Je fis ce qu'il me disait, et je ne pus m'empêcher de me réjouir en voyant que je réussissais à produire un ton vigoureux, que je menai du *pianissimo* au *fortissimo*, et que je fis lentement descendre, à longs traits d'archet, par une belle dégradation. – Vois-tu bien, mon fils, s'écria le baron, tu peux exécuter de beaux passages, faire des bonds à la mode, des traits sautillants et des démanchés ; mais tu ne saurais soutenir le ton comme il convient. Allons, je vais te montrer ce qu'on peut faire sortir d'un violon.

Il me prit l'instrument des mains, posa l'archet tout près du chevalet. – Non. Ici les termes me manquent, en vérité, pour exprimer ce qui en résulta ! L'archet tremblotant fouetta la corde, la fit siffler, geindre, gémir et miauler d'une façon à crispier les nerfs les moins délicats : on eût dit d'une vieille femme, le nez comprimé par des lunettes, et s'efforçant de retrouver l'air d'une vieille chanson. En même temps, ses regards se portaient au ciel avec une expression de ravissement divin, et lorsqu'il cessa enfin de promener le maudit archet sur les cordes, ses yeux brillèrent de plaisir, et il s'écria avec une émotion profonde : – Voilà un ton ! voilà ce qu'on appelle filer un son !

Jamais je ne m'étais trouvé dans une situation semblable. Le fou rire qui me prenait à la gorge s'évanouissait à la vue du vénérable vieillard dont les traits étaient illuminés par l'enthousiasme ; et puis toute cette scène me faisait l'effet d'une apparition diabolique, si bien que le cœur me battait violemment, et que j'étais hors d'état de proférer une parole. – N'est-ce pas, mon fils, dit le baron, que cela t'a pénétré jusqu'au fond de l'âme ? Tu n'aurais jamais pu soupçonner qu'il y eût une si grande puissance dans cette pauvre petite affaire que voilà, avec ses quatre maigres cordes. Allons ! approche, mon garçon, et bois un coup pour te remettre.

Il me versa un verre de vin de Madère, qu'il me fallut vider, en l'accompagnant d'un biscuit qu'il prit sur la table. Une heure sonna. – C'est assez pour aujourd'hui, dit le baron. Va, mon fils, et reviens bientôt. – Tiens, prends ceci.

Le baron me remit une papillote, dans laquelle je trouvai un beau ducat hollandais cordonné. Dans l'excès de ma surprise, je courus trouver mon maître, et je lui racontai tout ce qui s'était passé. Il se mit à rire aux éclats. – Tu vois maintenant comment les choses se passent avec notre baron et ses leçons, me dit-il. Il te traite en commençant, et ne te donne qu'un ducat par leçon. Quand tu auras fait des progrès, selon lui, il augmentera tes honoraires. Moi, je reçois maintenant un louis, et Durand a, je crois, deux ducats. Je ne pus m'empêcher de lui remontrer qu'il n'était pas bien de mystifier ainsi ce bon vieux gentilhomme, et de lui tirer ses ducats de la sorte. – Sache donc, lui dit le maître, que tout le bonheur du baron consiste à donner ses leçons ; que si moi et d'autres maîtres nous repoussions ses conseils, il nous décrierait dans le monde musical, où il passe pour un juge infaillible ; que d'ailleurs, exécution à part, c'est un homme qui entend parfaitement la théorie de l'art, et dont les réflexions sont extrêmement judicieuses. Visite-le donc assidûment, et, sans t'arrêter aux folies qu'il débite, tâche de profiter des éclairs de sens et de raison qu'il montre chaque fois qu'il parle de la philosophie de l'art : tu t'en trouveras bien.

Je suivis le conseil de mon maître. Plus d'une fois, j'eus peine à étouffer un éclat de rire qui me prenait lorsque le baron s'emparait de l'archet et le promenait d'une manière extravagante sur le dos du violon, en prétendant qu'il jouait le plus admirable solo de Tartini, et qu'il était le seul homme du monde en état d'exécuter pareille musique ; mais bientôt, lorsqu'il déposait

l'instrument et qu'il se livrait à des réflexions qui m'enrichissaient de connaissances profondes, je sentais au gonflement de mon sein, à l'enthousiasme qui m'animait pour l'art magnifique dont il décrivait si bien les merveilles, que mon cœur lui devait une reconnaissance profonde. Puis, lorsque je jouais dans ses concerts et que j'obtenais quelques applaudissements, le baron souriait avec orgueil et regardait autour de lui, en disant : – C'est à moi que ce jeune homme doit son talent ; à moi, l'élève du grand Tartini !

Et, à mon grand profit, je continuai de prendre ses leçons – et ses beaux ducats.

La cour d'Artus

Quiconque a vu la ville commerçante de Dantzig, connaît, sans nul doute, la belle salle où s'assemblent les marchands, et qu'on nomme *la cour d'Artus*. Vers midi, le négoce y fait affluer une multitude innombrable d'hommes de toutes les nations, et on y entend un bourdonnement perpétuel, comme au milieu d'une ruche d'abeilles industrieuses. Mais quand l'heure de la bourse est écoulée, quand on ne voit plus dans ces longues travées qui unissent deux rues, que quelques personnes passant rapidement, l'aspect de la cour d'Artus devient plus pittoresque, et c'est alors qu'il faut la visiter. Un clair-obscur magique se répand à travers les fenêtres assombries. Les sculptures bizarres et les peintures qui ornent la salle semblent s'animer et se mouvoir. Des cerfs avec leurs immenses ramures, des chiens haletants et furieux fixent sur vous leurs yeux brillants, et font baisser vos regards ; et la royale statue de marbre, qui s'élève au milieu de l'enceinte, paraît plus imposante par son isolement. Le grand tableau où sont représentés toutes les vertus et tous les vices, portant leurs noms écrits en latin, perd déjà sensiblement de sa moralité ; car les pâles vertus se distinguent à peine sous les couches grises de la vétusté, tandis que les belles figures des vices, relevées par leurs habits éclatants, semblent défier le temps, et séduisent encore les yeux, comme à leur premier jour. L'attention se porte aussi sur l'étroit bandeau, à fond doré, qui règne autour de la salle, et où l'on a représenté fort agréablement un cortège des magistrats de la ville, au temps de leur antique splendeur. Des honorables bourguemestres, au visage important et réfléchi, ouvrent la marche, montés sur de beaux chevaux richement caparaçonnés ; les timbaliers, les tambours, les fifres, les haliebardiens, s'avancent si hardiment et d'un pas si décidé, qu'on croit entendre les joyeuses fanfares de la musique militaire, et qu'on s'attend presque à voir toute cette troupe défiler par l'immense croisée voisine, et gagner la place du grand marché. Et s'il vous prend envie de dessiner ce magnifique bourguemestre et le page, d'une beauté merveilleuse, qui tient la bride de son coursier, mettez-vous à cette table, que la munificence publique a couverte en abondance de papier, de plumes et d'encre, et qui semble vous inviter à consigner vos souvenirs et vos impressions. – Avisez donc notre correspondant de Hambourg de l'état actuel des affaires, mon cher Traugott !

Ainsi parlait, en ce lieu, le négociant Élias Roos à un jeune homme avec lequel il était associé, et qui devait prochainement épouser sa fille Christine. Traugott trouva avec peine une petite place à la table que je viens d'indiquer, prit une feuille de papier, teignit d'encre l'extrémité d'une plume, et il s'apprêtait à commencer par un beau jet calligraphique, lorsqu'en songeant encore une fois à l'affaire qu'il allait expliquer, il leva les yeux vers la voûte. Le hasard voulut qu'il se trouvât justement placé en face de deux figures du cortège, qui avaient toujours produit sur lui une impression singulière. – Un homme grave, presque sombre, avec une large barbe frisée, couvert de riches vêtements, s'avancait sur un cheval noir, dont un bel adolescent tenait les rênes. Une longue chevelure blonde et un costume d'une rare élégance, donnaient à celui-ci un air un peu efféminé. La démarche, le visage de l'homme, excitaient toujours une sorte d'effroi dans l'âme de Traugott ; mais il trouvait dans les traits du page la source des émotions les plus riantes. Jamais il ne pouvait détacher ses regards de cette figure attrayante, et il arriva, cette fois, qu'au lieu d'écrire la lettre d'avis de M. Élias Roos, il resta occupé à contempler les deux personnages merveilleux, traçant, dans sa distraction, quelques traits avec sa plume. Il se trouvait déjà depuis longtemps dans cette situation, lorsque quelqu'un, placé derrière lui, frappa sur son épaule, et s'écria d'une voix sourde : « Bien, très bien ! voilà ce que j'aime ; cela peut devenir quelque chose. » Traugott se retourna, réveillé comme d'un rêve ; mais il sembla frappé de la

foudre. La surprise, l'effroi, lui ravirent la voix ; il voyait auprès de lui la figure sombre qu'il venait de contempler sur le lambris. C'était cet homme qui lui parlait ; il était accompagné du bel adolescent, dont le sourire avait une douceur inexprimable. Les ondulations de la foule mouvante eurent bientôt fait disparaître les deux personnages ; mais Traugott resta à la même place, et il s'y trouvait encore longtemps après que l'heure de la bourse fut passée. La salle était presque déserte, et M. Élias Roos, qui causait avec deux étrangers, l'aperçut et s'avança vers lui. – Que faites-vous donc là, si tard, mon cher ami ? lui dit-il. Avez-vous expédié la lettre d'avis ?

Perdu dans ses pensées, Traugott lui présenta la lettre. Au même instant, M. Élias Roos, frappant des mains avec désespoir, s'écria : Seigneur – Dieu ! quel enfantillage ! imprudent associé !... est-ce le diable qui vous possède ? Une lettre d'avis perdue, et la poste manquée ! M. Élias Roos était sur le point d'étouffer de colère, et les deux étrangers ne pouvaient s'empêcher de rire, à la vue de la lettre qui était en effet assez risible. Immédiatement après ces mots : « Nous référant à notre dernière du 20 courant, » Traugott avait esquissé à traits rapides les deux figures singulières, le vieillard et le jeune homme. Les deux étrangers cherchèrent à apaiser M. Élias Roos ; mais celui-ci se promenait de long en large, en répétant d'un ton lamentable : Dix mille marcs ! ce sont dix mille marcs de moins ! – Consolerez-vous, mon cher monsieur Roos, dit enfin le plus âgé des deux étrangers. La poste est partie, il est vrai ; mais dans une heure, j'expédierai un courrier à Hambourg ; je lui remettrai votre dépêche, et ainsi elle arrivera encore avant celle de vos concurrents.

M. Roos lui serra la main, et prenant la place de Traugott, il se hâta de faire la lettre d'avis, que celui-ci avait si étrangement rédigée. Pendant ce temps, le vieil étranger s'approcha de Traugott, qui gardait le silence d'un air confus. – Vous ne me semblez pas à votre place, lui dit-il. Un véritable négociant ne se fût pas amusé à tracer des figures, au lieu d'écrire des lettres d'avis. Traugott ne put s'empêcher de reconnaître que ce reproche était bien fondé. – Mon Dieu, dit-il, que d'excellentes lettres d'avis n'ai-je pas écrites ! C'est une folle idée qui m'a passé là ! – Je crois, répondit le jeune étranger, que de toutes vos lettres d'avis, aucune n'est aussi excellente que celle-ci, ni tracée avec autant d'habileté. – En disant ces mots, il avait pris la malencontreuse épître, l'avait soigneusement pliée et glissée dans sa poche. Traugott se persuada alors qu'il avait fait quelque chose de mieux qu'une simple lettre ; un orgueil inconnu s'empara de son âme, et lorsque Élias Roos lui dit, tout en pliant la lettre qu'il venait d'achever : Vos enfantillages auraient pu me coûter dix mille marcs, il répondit : – Mon cher associé, ne vous formalisez pas ainsi, ou nous nous séparerons pour toujours ! – Le vieil étranger eut grand-peine à rétablir la paix entre les deux associés. Il y parvint, toutefois, et se rendit avec eux et son jeune compagnon, à la maison de M. Élias, qui les avait invités à dîner avec lui. Mademoiselle Christine reçut avec une grâce extrême les hôtes de son père. Figurez-vous une jeune fille de moyenne taille et bien nourrie, de vingt-deux ans au plus. Son visage est arrondi ; ses yeux bleus, couleur du jour, et d'une sérénité un peu banale, semblent dire à tous : Je me marie bientôt ! Sa peau est d'une blancheur éblouissante, et ses cheveux ne sont pas absolument roussâtres : ses lèvres appellent le baiser, la bouche dont elles forment les rives est un peu longue, mais elle laisse voir deux rangées de dents de neige. Le calme habite incessamment les traits de mademoiselle Christine. Jamais la confection d'un gâteau n'a manqué sous ses mains, et quand elle daigne donner ses soins à une sauce, elle s'épaissit toujours au point convenable, tant mademoiselle Christine met d'intelligence et d'attention à tourner sa cuiller en cercles réguliers. Après le repas, M. Élias Roos proposa à ses amis une promenade sur le rempart. Traugott chercha vainement à s'en dispenser ; son associé le retint. – Un célèbre physicien prétendait que l'esprit créateur du monde, ce grand expérimentaliste, a placé sur le globe une immense machine électrique, d'où

s'échappent des traînées d'étincelles que nous ne pouvons éviter, et dont la commotion change subitement toutes les dispositions de notre âme. Traugott se trouvait sans doute *en rapport* avec la grande machine, au moment où il dessina à son insu, dans la grande salle, les figures qui apparurent tout à coup derrière lui, et involontairement il ne put s'empêcher de ramener la conversation sur ce sujet. Le vieil étranger trouvait les peintures de la cour d'Artus du plus mauvais goût ; le cortège militaire lui semblait surtout la plus ridicule des bambochades ; mais Traugott s'écria avec chaleur qu'un monde entier s'était déroulé à ses yeux, à la vue de ces peintures, et qu'elles avaient parlé si vivement à son imagination, qu'il avait reconnu en lui-même la faculté de créer comme le puissant maître de l'atelier duquel elles étaient sorties. M. Élias Roos regarda son associé d'un air étonné, et le vieil étranger dit d'un ton ironique : – Je ne comprends pas, jeune homme, que le négoce puisse vous plaire, et que votre vie ne soit pas consacrée aux arts, que vous semblez chérir. – Oh ! que j'envie votre talent ! dit le plus jeune des étrangers. Ah ! que ne puis-je dessiner comme vous ! Ce n'est pas que le génie me manque ; je copie fort bien des yeux, des nez et des oreilles ; j'ai même dessiné trois ou quatre têtes ; mais, mon Dieu ! les affaires, les affaires ! – Je pensais, dit Traugott, que dès qu'on se sent du génie, dès qu'on éprouve un véritable penchant pour les arts, il n'est plus d'autre affaire dans la vie. – Vous pensez qu'on doit se faire artiste ? répondit le jeune homme. Eh ! comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Voyez-vous, mon cher ami, j'ai plus médité sur ces matières que personne ; en amateur passionné des arts, j'ai pénétré plus profondément dans la nature des choses que je ne saurais l'exprimer ; aussi ne puis-je que vous indiquer mes idées. En parlant ainsi, les traits du jeune étranger avaient pris une expression de capacité et de méditation qui imposèrent le respect à son auditeur. – Vous m'accorderez, continua-t-il, que les arts répandent des fleurs sur notre vie. – La distraction, le délassement des affaires plus sérieuses, c'est là le but aimable auquel tendent tous les efforts de l'art, but d'autant plus complètement atteint, que les productions des arts sont plus accomplies. Ce but est même clairement indiqué dans la vie ; car celui-là seul, qui pense ainsi, jouit du bien-être qui échappe à tout jamais à ceux pour qui les beaux-arts sont la grande affaire ici-bas. Ne vous laissez donc pas détourner des affaires sérieuses, mon cher ami, et gardez-vous de vous engager dans une route où vous marcheriez sans force et sans appui.

Traugott resta stupéfait ; il ne savait que répondre. Tout ce que le jeune homme venait de lui débiter lui semblait incroyablement absurde. Il se borna à lui demander : Mais que nommez-vous donc les affaires sérieuses, les grandes affaires ici-bas ? – Mais, mon Dieu, vous conviendrez qu'il faut vivre dans la vie, et c'est ce que ne font presque jamais les artistes de profession.

Traugott conclut à peu près de ces paroles que vivre dans la vie, c'était n'avoir point de dettes, posséder beaucoup d'argent, bien boire, bien manger, se donner une jolie femme, des enfants bien sages, élégamment vêtus, bravement digérer, profondément dormir et surtout se garder des mauvais rêves. – Quelle misérable vie ! s'écria-t-il, lorsqu'il se retrouva seul dans sa chambre. Dans les belles matinées dorées de notre magnifique printemps, lorsqu'une molle brise d'ouest pénètre jusqu'au fond de nos rues sombres, et semble raconter, dans le doux langage de ses murmures, toutes les merveilles qu'elle a vues naître dans les prairies et dans les bois qu'elle a traversés, moi, je me glisse avec nonchalance entre les ais d'un comptoir enfumé. Là, sont assises de pâles figures devant d'informes pupitres noircis, et le bruit monotone des feuillets du registre, l'insolent cliquetis de l'argent qu'on amasse, interrompent seuls le silence que commande le travail. – Et quel travail ! Pourquoi tant de méditations, pourquoi tant d'écritures ! Afin que les coffres se remplissent, afin que le crédit recueille et dévore la substance de millions de malheureux. Un artiste quitte joyeusement les cités ; il va respirer, la tête haute, les

émanations parfumées du printemps, il va se perdre au milieu des splendides tableaux que colorent les joyeux rayons du soleil de mai. Du fond des buissons obscurs s'avancent des apparitions gracieuses, que crée son esprit, et qui lui appartiennent à jamais, car en lui réside la mystérieuse magie des formes, du coloris et de la lumière. – Qui m'empêche de m'arracher à cette vie odieuse ? n'ai-je pas reconnu aujourd'hui ma mission, et ne puis-je à mon tour devenir un artiste ?

Traugott se mit à examiner tous les dessins qu'il avait faits. Quelques-uns lui semblèrent tracés avec habileté. Il s'arrêta surtout devant une esquisse faite depuis de longues années, où il avait copié jadis le vieux bourguemestre et le beau page ; il se souvint fort bien de l'attrait que ces figures avaient eu pour lui, et se rappela comme, dans son enfance, il s'était souvent glissé sous les voûtes de la cour d'Artus, pour aller les contempler. En examinant ce dessin, Traugott se sentit saisi de désirs vagues et douloureux ; il ne put se résoudre à descendre dans le comptoir ; il sortit de la ville et monta sur le Carlsberg qui l'avoisine. De là, ses regards se portèrent sur la mer écumante et sur les nuages amoncelés qui formaient mille figures bizarres au-dessus de Héla : c'était comme un miroir magique où il s'efforçait de lire sa destinée future. Ce n'est qu'après de longs efforts que s'éveillent en notre sein les révélations du monde idéal. L'âme de l'artiste flotte sans cesse dans une mer de doutes et d'incertitudes. Il voit l'infini, et il sent l'impuissance d'y atteindre. Mais bientôt il recouvre un courage divin ; il combat, il lutte, et le désespoir même lui donne la force de poursuivre le rêve chéri qu'il voit toujours plus près de lui, et qui le fuit sans cesse. Traugott ne tarda pas à éprouver cette douleur sans espoir. Le lendemain, en jetant un coup d'œil sur ses dessins qui étaient restés sur la table, ils lui semblèrent mesquins et misérables, et il se condamna lui-même à retourner au comptoir. Il revint aussitôt reprendre son travail, sans se laisser vaincre par le dégoût profond qui le forçait quelquefois à quitter la plume pour aller respirer un air pur. – Plusieurs semaines s'étaient écoulées, et l'époque du mariage de Traugott avec Christine approchait rapidement. Ce moment devait mettre fin à toutes ses espérances et à tous ses rêves, et il sentait son cœur oppressé, en voyant sa fiancée activement occupée des préparatifs de son mariage, comme s'il n'eût été question pour elle que d'une affaire domestique ordinaire. Traugott se rendait chaque jour à la cour d'Artus ; une fois, il entendit tout près de lui une voix qui le fit tressaillir. « Ce papier, disait-on, a-t-il en effet une si mince valeur ? » – Traugott se retourna vivement et aperçut le vieillard merveilleux, qui était occupé à traiter avec un courtier, de la vente d'un papier dont le cours venait d'éprouver une forte baisse. Le bel adolescent se tenait auprès de lui, et jetait sur Traugott un regard tendre et douloureux. Celui-ci s'approcha vivement du vieillard. – Ce papier, lui dit-il, est en effet à bas prix ; mais le cours s'améliorera, selon toute apparence, dans peu de jours. Si vous voulez suivre mon conseil, vous en retarderez la vente. – Eh ! monsieur ; répondit le vieillard, non sans humeur, que vous importent mes affaires ? Savez-vous si ce papier ne m'est pas utile en ce moment, et si je n'ai pas besoin d'argent comptant ? Traugott, mécontent de la brusquerie de cette réponse, se disposait à s'éloigner lorsqu'un regard suppliant qu'il surprit dans les yeux humides du jeune homme l'arrêta. – Mes intentions étaient bonnes, monsieur, dit-il, et j'avais dessein de prévenir la perte que vous allez faire. Vendez-moi ce papier sous la condition que je vous paierai dans peu de jours la différence entre son prix actuel et le cours auquel il ne peut manquer de s'élever. – Vous êtes un homme singulier, dit le vieillard. Qu'il soit fait selon votre volonté, bien que j'ignore le motif qui vous porte à vouloir m'enrichir. – À ces mots, il jeta un regard étincelant sur le jeune homme qui l'accompagnait, et celui-ci abaissa son bel œil bleu, en rougissant. Ils suivirent tous deux Traugott jusqu'au comptoir de M. Élias Roos, où l'argent fut compté au vieillard, qui le reçut d'un air sombre. Pendant ce temps, le jeune homme disait à voix basse à Traugott : N'est-

ce pas vous qui dessiniez quelques figures dans la salle de la cour d'Artus, il y a plusieurs semaines ?

Traugott en convint, et ne put s'empêcher de rougir en songeant au rôle ridicule qu'il avait joué le jour de la lettre d'avis. – Oh ! alors, ajouta le jeune homme, votre conduite ne saurait m'étonner. – Le vieillard regarda avec colère son compagnon, et celui-ci garda le silence. Traugott ne pouvait surmonter un certain embarras en présence de ces deux étrangers, et il les laissa s'éloigner, sans avoir le courage de leur faire une seule question. L'apparition de ces deux figures avait en effet quelque chose de si singulier, que le personnel du comptoir en fut frappé. Le vieux teneur de livre avait placé sa plume derrière son oreille, et il regardait attentivement le vieillard qui s'éloignait. – Dieu nous garde de mal, dit-il dès qu'il eut disparu ; mais celui-ci ressemble, avec sa barbe frisée et son manteau noir, à un vieux tableau de l'année 1400, qu'on voit dans l'église de Saint-Johannis. – Pour M. Élias, la longue figure et l'épaisse barbe de l'étranger, lui donnèrent lieu de croire que c'était un juif polonais. Il ignorait les conditions du marché que son gendre futur venait de conclure, et il se moqua singulièrement de l'impéritie de ce lourd Sarmate, qui vendait une valeur dont le cours devait s'améliorer avant peu, de dix pour cent tout au moins, ce qui arriva en effet. Mon fils m'a fait souvenir que vous êtes un artiste, dit le vieillard en revoyant Traugott à la cour d'Artus, et, à ce titre, j'accepte de vous ce que j'eusse certainement refusé.

Ils se trouvaient en ce moment près des quatre colonnes de granit qui soutiennent le dôme de l'édifice, non loin des deux figures que Traugott avait dessinées dans la lettre d'avis ; et le jeune négociant parla sans embarras de la ressemblance qui existait entre ces deux visages et ceux du vieillard et de son jeune compagnon. Le vieillard sourit d'un air singulier, posa sa main sur l'épaule de Traugott, et lui dit à voix basse : Vous ne savez donc pas que je suis le peintre allemand Godofredus Berklinger, et que j'ai peint ces deux figures qui semblent vous plaire, il y a bien des années, lorsque j'étudiais mon art ? Dans ce bourguemestre, j'ai voulu me représenter moi-même, et le page qui tient le cheval est mon fils, comme vous l'avez reconnu vous-même. Traugott resta stupéfait ; il ne put douter que le vieillard, qui se donnait pour un maître mort depuis quelques cents ans, ne fût atteint d'une monomanie particulière. – C'était, continua le vieillard en relevant la tête et en regardant avec orgueil autour de lui, c'était un siècle splendide, éclatant, un temps florissant pour les arts, que celui où je décorai cette salle de toutes ces figures bariolées, en l'honneur du sage roi Artus et de sa table ronde ! Je crois même que c'est le roi Artus en personne, qui vint une fois ici tandis que je travaillais, et qui m'honora du titre de maître, qui ne m'avait pas encore été donné. – Mon père, dit le jeune homme en l'interrompant, est un artiste comme il en est peu, monsieur ; et vous n'aurez pas à vous repentir s'il vous permettait de voir ses ouvrages. Le vieillard s'était éloigné de quelques pas pour mieux juger de l'effet des peintures ; il revint, et Traugott le pria de vouloir bien lui montrer ses tableaux. Le vieillard le regarda longtemps d'un œil scrutateur, et lui dit enfin d'un ton sévère : Il y a quelque hardiesse à vous de vouloir pénétrer dans le sanctuaire avant que d'avoir commencé votre apprentissage ; mais je vous l'accorde. Si votre regard est encore trop timide pour bien contempler, vous devinerez peut-être ce que vous ne pouvez concevoir. Venez demain dès le matin.

Il lui indiqua sa demeure. Le lendemain, Traugott se débarrassa en toute hâte des affaires qui devaient l'occuper, et se dirigea vers la rue que le vieillard lui avait désignée. Le jeune homme, vêtu à l'ancienne mode allemande, vint lui ouvrir la porte, et le conduisit dans une vaste chambre, où il trouva le vieillard assis sur un petit escabeau, devant une immense toile grise, vide et nue, tendue sur un châssis. – Vous arrivez dans un moment favorable, monsieur, lui dit-il,

car je viens de mettre la dernière main à ce grand tableau ; il m'occupe déjà depuis un an, et il ne m'a pas coûté peu de peine. C'est le pendant d'un grand tableau semblable, représentant le paradis perdu, que j'ai terminé l'an passé et que vous pourrez voir aussi dans mon atelier. Celui-ci est, comme vous le voyez, le paradis retrouvé, et je serais fâché pour vous, si vous ne démêliez pas cette allégorie. Les tableaux allégoriques n'appartiennent en général qu'aux esprits faibles et aux imaginations usées ; mon tableau, à moi, n'est pas une fantaisie, c'est un *fait*, il ne désigne pas, il *est*. Vous trouverez que tous ces riches groupes d'hommes, d'animaux, de fruits, de fleurs et de rochers se lient au tout harmonieux, dont l'accord céleste et parfait constitue la lumière éternelle. Le vieillard se mit alors à détailler les différents groupes, il fit remarquer à Traugott la mystérieuse distribution de la lumière et de l'ombre, l'éclat des fleurs et des métaux, les émanations merveilleuses qui s'élevaient du calice des roses et des lis épanouis, et se répandaient autour des rangs à perte de vue de jeunes filles, d'adolescents et d'hommes mûrs, tous dans l'éclat de la force, de la grâce et de la beauté. Les paroles du vieillard devenaient toujours plus énergiques et plus inintelligibles. – Laisse briller ta couronne d'or, s'écria-t-il enfin ; rejette le voile d'Isis dont tu couvres ta tête. – Mais pourquoi détourner tes regards ? pourquoi t'avancer vers moi d'un air menaçant ? veux-tu donc lutter avec ton maître ? Approche donc ! approche ! attaque celui qui t'a créé, car je suis...

Ici, la parole du vieillard s'éteignit, et ses forces l'abandonnèrent. Traugott le reçut dans ses bras, et le porta, à l'aide de son fils, dans un fauteuil où il s'assoupit profondément. – Vous savez maintenant, mon cher monsieur, ce qu'il en est de mon bon vieux père, dit le jeune homme d'une voix douce et basse ; une rigoureuse destinée a répandu l'amertume sur sa vie, et déjà, depuis bien des années, il est mort pour l'art auquel il avait consacré uniquement ses veilles. Il reste, durant des jours entiers, les yeux fixés sur ce fond intact ; il appelle cela peindre, et vous avez vu dans quel état d'exaltation le jette la description du tableau qu'il croit avoir tracé. Une malheureuse pensée qui le poursuit en outre et qui me prépare une vie sombre et chagrine, m'entraîne avec lui dans la voie fatale qu'il parcourt... Mais je veux tâcher de vous distraire de cette triste scène. Suivez-moi dans la chambre voisine ; nous y trouverons quelques tableaux du bon temps de mon père.

Quel fut l'étonnement de Traugott, en voyant une longue rangée de tableaux qui semblaient avoir été peints par les maîtres les plus célèbres de l'école flamande ! Plusieurs scènes de la vie active, comme une société revenant de la chasse, des musiciens ambulants, une promenade à cheval, étincelaient de verve et de coloris, et les têtes surtout étaient animées d'une expression toute vitale. Traugott revenait vers la première salle, lorsqu'il s'arrêta tout à coup près d'un tableau, devant lequel il resta comme attaché par un charme. Il représentait une jeune fille dans l'ancien costume germanique. Ses traits étaient parfaitement semblables à ceux du fils du peintre ; seulement les joues de la jeune fille étaient plus vermeilles, et sa stature paraissait plus haute. Un ravissement indicible fixait Traugott à cette place, et il ne pouvait se lasser de contempler cette charmante figure, touchée à la manière de Van Dick. – Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Traugott en soupirant, c'est elle que je porte depuis si longtemps dans mon cœur ! Où pourrai-je jamais la trouver ? À ces mots, les yeux du jeune Berklinger se remplirent de larmes. – Venez, dit-il en s'efforçant de contenir sa douleur. Ce portrait représente ma pauvre sœur Félicité. Elle nous a été ravie pour toujours. Vous ne la verrez jamais.

Traugott se laissa conduire machinalement dans l'antichambre. Le vieillard était encore endormi ; mais il se réveilla tout à coup, et en apercevant Traugott, il s'écria d'un air irrité : – Que voulez-vous ici, monsieur ? Le jeune homme s'approcha alors, et le fit souvenir qu'il venait de montrer à Traugott son nouveau tableau. Votre nouveau tableau, maître Berklinger, dit

Traugott, est bien merveilleux, et je n'en ai jamais vu de semblable. Mais il faut beaucoup d'étude et de travail avant que d'arriver à peindre ainsi !

Le vieillard se calma. Il embrassa Traugott et lui promit d'être son maître. – Traugott se rendit donc chaque jour chez le vieux peintre, et il ne tarda pas à faire de grands progrès. Pour les affaires, il les négligea si complètement, que M. Élias Roos vit avec plaisir que Traugott remis son mariage à un temps plus reculé, sous le prétexte d'une maladie de langueur. – S'il n'avait pas cent cinquante mille écus dans ma maison de commerce, dit le vieux négociant à un de ses amis, je sais bien ce que j'aurais à faire.

La vie que menait Traugott eût été un beau jour sans nuages, sans l'amour qu'il nourrissait pour la belle Félicité, dont l'image ne pouvait s'effacer de son cœur. Le portrait avait disparu. Le vieux peintre l'avait enlevé, et Traugott n'osait pas le questionner sur ce sujet. Au reste, le vieux Berklinger lui témoignait chaque jour plus de confiance, et il avait consenti à accepter quelques honoraires pour les leçons qu'il lui donnait. Traugott avait appris de la bouche du jeune Berklinger que le papier vendu par son père était leur dernière ressource et le reste de leur fortune, mais il ne put en savoir davantage, car le vieux peintre les observait sans cesse et renvoyait rudement son fils, chaque fois qu'il le voyait converser avec le jeune négociant. L'hiver était passé, un nouveau printemps faisait déjà reflleurir les bois et les prés. Traugott avait été retenu un jour entier dans son comptoir, et il ne put se rendre à la maison de Berklinger que fort tard dans la soirée. En pénétrant dans le vestibule, qui était désert, il entendit le son d'un luth dans la chambre voisine. Il écouta. – Un chant entrecoupé voltigeait entre les accords comme de légers soupirs. Il poussa la porte. Une femme, vêtue exactement dans l'ancien costume, comme celle du portrait, s'offrit à lui, le dos tourné. Au bruit que fit Traugott en entrant, elle posa le luth sur la table, et se leva. C'était elle ! – Félicité ! s'écria Traugott dans son ravissement ; et il allait tomber aux pieds de cette image céleste, lorsqu'une main vigoureuse s'abattit sur lui et l'entraîna. – Misérable sans pareil ! s'écriait le vieux Berklinger en le repoussant, c'était donc là le motif de ton amour pour les arts ! Tu voulais m'assassiner ! Un couteau levé brillait dans sa main. Traugott prit la fuite, éperdu d'effroi et de bonheur.

Traugott attendit le jour avec impatience, résolu de connaître, à quelque prix que ce fût, le mystère que recelait la maison de Berklinger. Il y courut. Toutes les portes étaient ouvertes. Le peintre et son fils avaient quitté dans la nuit leur demeure, et on ignorait le lieu où ils s'étaient retirés. Une voiture attelée de deux chevaux avait emporté les caisses, les tableaux et le petit nombre de meubles qui composaient le misérable avoir de Berklinger. Toutes les recherches de Traugott furent inutiles. Il revint dans un profond désespoir. Son avenir était détruit ; il se condamna lui-même à reprendre les travaux fastidieux qu'il avait abandonnés. – Depuis quelque temps, Traugott travaillait de nouveau dans son comptoir, et le jour de son mariage avec Christine avait été invariablement fixé. La veille de ce jour, Traugott se rendit, comme de coutume, à la cour d'Artus, il contemplait encore une fois les deux figures du bourguemestre et son page, qui lui rappelaient tant de souvenirs, lorsque ses regards tombèrent sur le courtier à qui le vieux peintre avait voulu vendre son papier. Il s'approcha de lui, et lui demanda s'il connaissait ce vieillard à la longue barbe. – Qui ne connaît ce vieux fou ? répondit le courtier. C'est le peintre Gottfried Berklinger. – Savez-vous où il a fixé sa demeure ? – Sans doute ; il vit maintenant bien tranquille à Sorrente avec sa fille. – Avec sa fille Félicité ? s'écria Traugott d'une voix si éclatante, que tous les négociants tournèrent la tête pour le regarder. – Eh ! sans doute, dit le courtier. C'est le jeune homme qui l'accompagne toujours. Tout Dantzig savait que c'était une fille, bien que le vieux fou s'imaginât que tout le monde l'ignorait. On dit qu'il lui avait été prédit que le premier amour de sa fille coûterait la vie à son père, et il a trouvé ce

moyen pour éloigner d'elle les galants. – À Sorrente, s'écrie Traugott hors de lui. Et il s'échappa à travers la foule. Le lendemain, il avait déjà quitté Dantzig, et deux chevaux rapides l'entraînaient vers l'Italie. Traugott se sentit ranimé en touchant cette terre des arts. Les artistes allemands établis à Rome l'admirent dans le cercle de leurs travaux, et il séjourna plus longtemps au milieu d'eux que ne semblait le permettre l'ardent désir qui l'avait amené en Italie ; mais ce désir, adouci par la réflexion, se changea en un rêve perpétuel qui se répandit sur sa vie tout entière. L'image de Félicité se présentait sans cesse sous ses pinces, et ses traits ravissants, répétés dans les compositions de Traugott, devinrent bientôt célèbres dans Rome, et surtout parmi les peintres, qui accablèrent de questions leur jeune confrère. Un jour enfin, un d'eux, nommé Matuszewski, vint trouver Traugott, et lui confia qu'il avait aperçu dans Rome la jeune fille qu'on retrouvait dans tous ses tableaux. On peut se figurer le ravissement de Traugott. Les recherches qu'il fit avec son ami furent heureuses, et ils eurent bientôt découvert la retraite de la jeune fille dont le père était en effet un pauvre peintre, alors occupé à décorer de fresques l'église de *Trinita del Monte*. Traugott courut lui-même à l'église, s'assurer de l'identité du peintre, et il crut reconnaître le vieux Berklinger, juché sur un immense échafaud. De là, les deux amis se rendirent à la demeure de la jeune fille, qu'ils aperçurent de loin sur un balcon. – C'est elle ! s'écria Traugott en se précipitant dans la chambre. La jeune fille recula avec effroi. Elle avait tous les traits de Félicité, mais ce n'était pas elle. Traugott resta confondu, et Matuszewski expliqua toute la méprise à la jeune fille. Celle-ci se tenait dans une attitude charmante, les yeux baissés et les joues couvertes de rougeur, et Traugott, qui avait voulu aussitôt s'éloigner, s'arrêta et la contempla avec intérêt. Dorine le regardait en souriant. Son père revint de son travail, et Traugott vit que l'effet de la hauteur de l'échafaud sur lequel s'était trouvé le peintre, l'avait singulièrement abusé. Au lieu du vigoureux Berklinger, il voyait devant lui un petit homme pâle, maigre et timide, courbé par la misère. Le petit vieillard fit preuve de connaissances pratiques dans la conversation qu'ils eurent ensemble, et Traugott se plut à la prolonger. Dorine laissa voir, avec une simplicité enfantine, le penchant qu'elle éprouvait pour le jeune peintre, et bientôt on vit Traugott passer des journées entières dans l'atelier du pauvre artiste italien. Nous n'essaierons pas de peindre la lutte que se livra Traugott, dont le cœur était à la fois doublement rempli par la même image ; enfin il s'arracha de Rome, et partit pour Sorrente.

Un an s'écoula en recherches sans nombre. Un jour il reçut à Naples des lettres de sa patrie. M. Élias Roos lui annonçait que le temps de leur association étant expiré, sa présence était indispensable pour régler leurs affaires respectives. Traugott prit le chemin direct, et se rendit à Dantzig. – Il se trouva dans la cour d'Artus, près de la colonne de granit, vis-à-vis du bourguemestre et de son page, qui semblaient le regarder en souriant, et lui reprocher avec tendresse sa longue absence. – Je ne me trompe pas ! je vous vois bien portant et guéri de votre mélancolie ? C'était le courtier bien connu de Traugott, qui lui parlait de la sorte. – Je ne l'ai pas trouvée ! dit Traugott en soupirant. – Qui donc n'avez-vous pas trouvée ? demanda le courtier. – Le peintre Godofredus Berklinger, et sa fille Félicité. Je les ai cherchés dans toute l'Italie, à Naples et à Sorrente ; personne ne les connaît !

Le courtier le regarda d'un air étonné. – Où avez-vous cherché le peintre et sa fille ? en Italie ? à Naples ? à Sorrente ? – Eh ! sans doute, répondit Traugott avec aigreur. – Eh ! mon Dieu, monsieur Traugott, qu'avez-vous fait là ? s'écria le courtier en frappant ses deux mains l'une contre l'autre : ne savez-vous pas que M. Aloysius Brandstetter, notre digne sénateur et doyen des échevins, a donné à sa petite maison de plaisance, située dans le bois de sapins, au pied du Carlsberg, le nom de Sorrente ? C'est lui qui a recueilli Berklinger, dont il estime fort les tableaux. Il y a demeuré plusieurs années avec sa fille, et vous n'aviez qu'à aller vous planter de

vos pieds sur le Carlsberg, pour voir mademoiselle Félicité se promener dans le jardin avec son joli costume gothique. Ce n'était pas la peine d'aller en Italie ! Quant au vieux peintre, c'est une triste histoire. – Oh ! parlez, parlez, s'écria Traugott d'une voix étouffée. – Le jeune Brandstetter revint d'Angleterre, continua le courtier. Il vit mademoiselle Félicité, et en devint épris. Il la surprit dans le jardin, tomba à ses genoux, et lui jura de l'épouser et de la délivrer de l'esclavage dans lequel la retenait son père. Le vieux peintre s'était avancé près d'eux sans qu'ils le vissent, et au moment où Félicité dit qu'elle consentait à tout, il poussa un grand cri et tomba mort. Une veine s'était rompue, et il était déjà tout noir quand on le releva. Mademoiselle Félicité prit alors le jeune Brandstetter en aversion, et elle épousa le conseiller Mathésius. Elle demeure à Marienwerder, et vous pouvez lui rendre visite ; ce n'est pas aussi loin que Sorrente. Traugott ne l'entendait déjà plus ; il riait et pleurait à la fois ; dans son délire, il gagna la porte d'Oliva, et se rendit, comme jadis, sur le Carlsberg. On ignore combien de temps il y demeura, mais on ne le revit jamais à Dantzig.

On assure qu'un peintre allemand, nommé Traugott, se rendit célèbre en Italie, et on montre encore au palais Pitti un tableau de lui, qui le représente entre deux femmes parfaitement semblables ; la plus jeune des deux lui sourit tendrement.

Gluck

La fin de l'été a souvent de beaux jours à Berlin. Le soleil perce joyeusement les nuages, et l'air humide, qui se balance sur les rues de la cité, s'évapore légèrement à ses rayons. On voit alors de longues files de promeneurs, un mélange chamarré d'élégants, de bons bourgeois avec leurs femmes et leurs enfants en habits de fête, d'ecclésiastiques, de juifs, de filles de joie, de professeurs, d'officiers et de danseurs, passer sous les allées de tilleuls, et se diriger vers le jardin botanique. Bientôt toutes les tables sont assiégées chez Klaus et chez Weber ; le café de chicorée fume en pyramides tournoyantes, les jeunes gens allument leurs cigares, on parle, on dispute sur la guerre ou la paix, sur la chaussure de madame Bethmann, sur le dernier traité de commerce et la dépréciation des monnaies, jusqu'à ce que toutes les discussions se perdent dans les premiers accords d'une ariette de Fanchon, avec laquelle une harpe discorde, deux violons fêlés et une clarinette asthmatique viennent tourmenter leurs auditeurs et se tourmenter eux-mêmes. Tout proche de la balustrade qui sépare de la rue la rotonde de Weber, sont plusieurs petites tables environnées de chaises de jardin ; là, on respire un air pur, on observe les allants et les venants, et on est éloigné du bourdonnement cacophonique de ce maudit orchestre : c'est là que je viens m'asseoir, m'abandonnant aux légers écarts de mon imagination, qui m'amène sans cesse des figures amies avec lesquelles je cause à l'aventure, des arts, des sciences et de tout ce qui fait la joie de l'homme. La masse des promeneurs passe devant moi, toujours plus épaisse, toujours plus mêlée, mais rien ne me trouble, rien ne m'enlève à mes amis fantastiques. Une aigre valse échappée des maudits instruments me rappelle quelquefois du pays des ombres ; je n'entends que la voie criarde des violons et de la clarinette qui brait ; elle monte et elle descend le long d'éternelles octaves qui me déchirent l'oreille, et alors la douleur aiguë que je ressens m'arrache une exclamation involontaire. – Oh ! les infernales octaves ! m'écriai-je un jour.

J'entendis murmurer auprès de moi : Fâcheux destin ! encore un chasseur d'octaves ! Je me levai et je m'aperçus qu'un homme avait pris place à la même table que moi. Il me regardait fixement, et je ne pus à mon tour détacher mes regards des siens. Jamais je n'avais vu une tête et une figure qui eussent fait sur moi une impression aussi subite et aussi profonde. Un nez doucement aquilin regagnait un front large et ouvert, où des saillies fort apparentes s'élevaient au-dessus de deux sourcils épais et à demi-argentés. Ils ombrageaient deux yeux étincelants, presque sauvages à force de feu, des yeux d'adolescents jetés sur un visage de cinquante ans. Un menton gracieusement arrondi contrastait avec une bouche sévèrement fermée, et un sourire involontaire, que produisait le jeu des muscles, semblait protester contre la mélancolie répandue sur ce vaste front. Quelques boucles grises pendaient seulement derrière sa tête chauve, et une large houppelande enveloppait sa haute et maigre stature. Dès que mes regards tombèrent sur cet homme, il baissa les yeux, et reprit sa tâche, que mon exclamation avait sans doute interrompue : elle consistait à secouer complaisamment, de plusieurs petits cornets dans une grande tabatière, du tabac qu'il arrosait de temps en temps de quelques gouttes de vin. La musique ayant cessé, je ne pus me défendre de lui adresser la parole. – Il est heureux que la musique se taise, lui dis-je, elle n'était pas supportable.

Il me jeta un regard à la dérobée, et versa son dernier cornet. – Il vaudrait mieux qu'on ne jouât pas du tout, que de jouer aussi mal, repris-je. N'êtes-vous pas de mon avis ? – Je ne suis d'aucun avis, dit-il. Vous êtes musicien et connaisseur de profession ?... – Vous vous trompez. Je ne suis ni l'un ni l'autre. J'ai appris autrefois à jouer un peu du piano et de la contrebasse, comme une chose qui tient à une bonne éducation, et mon maître me disait que rien ne faisait

plus mauvais effet qu'une voix de haute-contre procédant par octaves vers la basse. Voilà mon autorité, je vous la donne pour ce qu'elle vaut. – Vraiment, répondit-il. Quittant alors son siège, il se dirigea lentement et d'un air pensif vers les musiciens, en levant à plusieurs reprises les yeux au ciel et se frappant le front avec la paume de sa main, comme quelqu'un qui voudrait éveiller en lui un souvenir. Je le vis de loin parler aux exécutants, qu'il traita avec une dignité hautaine. Il revint, et à peine eut-il repris sa place, qu'on se mit à jouer l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide*. Il écouta l'*andante* les yeux à demi-fermés, et les bras croisés sur la table. Par un léger mouvement de son pied gauche, il marquait les intonations ; il releva la tête, jeta un regard derrière lui, étendit sur la table sa main gauche, dont les doigts ouverts semblaient plaquer un accord sur un piano, et éleva la droite en l'air : c'était un maître d'orchestre qui donnait le signal d'une autre mesure. – Sa main droite retomba, et l'*allegro* commença. Une rougeur brûlante couvrit ses joues pâles, ses sourcils se rejoignirent entre les plis de son front, et une fureur divine dissipa le sourire forcé qui voltigeait autour de ses lèvres. Il se recula, ses sourcils se relevèrent, les muscles de ses joues se contractèrent de nouveau, ses yeux brillèrent, une expression de douleur couvrit ses traits ; son haleine s'échappa péniblement de sa poitrine, des gouttes de sueur vinrent mouiller son front, et son doigt levé annonça le *tutti* et le morceau d'ensemble. Sa main droite ne cessa pas de battre la mesure ; mais de la gauche il tira son mouchoir et s'essuya le visage. C'est ainsi qu'il anima le squelette d'ouverture que nous offraient deux violons, et qu'il lui donna de la chair et des couleurs. J'entendais les sons tendres et plaintifs de la flûte, dans ses tons ascendants, lorsque la tempête des violons et des basses a cessé, et que le tonnerre des timbales garde le silence ; j'entendais les accents brefs et rapides des violoncelles, du hautbois, qui exprime la douleur, jusqu'à ce que le *tutti*, revenant tout à coup, eût, comme un géant, écrasé toutes les plaintes et les douces lamentations, sous ses pas cadencés et retentissants.

L'ouverture était achevée : l'homme laissa tomber ses deux bras et resta les yeux fermés, comme quelqu'un dont une application extrême a épuisé les forces. La bouteille qui se trouvait devant lui était vide. Je remplis son verre avec du vin de Bourgogne que je m'étais fait apporter. Je l'invitai à boire ; il but sans cérémonie, et vidant son verre d'un trait, il s'écria : Je suis content de l'exécution ! L'orchestre s'est bravement comporté. – Et cependant, repris-je, on ne nous a donné qu'une pâle esquisse d'un chef-d'œuvre composé des couleurs les plus éclatantes. – Si je juge bien, vous n'êtes pas de Berlin ? – En effet, je ne suis ici que momentanément. – Mais il fait froid, si nous allions dans la salle ? – L'idée est bonne. – Je ne vous connais pas, mais vous ne me connaissez pas non plus. Nous ne nous demanderons pas nos noms ; des noms sont souvent une chose embarrassante. Je bois avec vous du vin de Bourgogne qui ne me coûte rien, nous sommes bien ensemble ; tout est au mieux.

Il me dit ces paroles avec bonhomie. Nous étions entrés dans la salle ; en s'asseyant, sa houppelande s'ouvrit, et je remarquai avec surprise qu'il portait sous ce vêtement une veste brodée, une culotte de velours et une petite épée d'argent. Il boutonna sa houppelande avec soin. – Pourquoi, lui dis-je, pourquoi m'avez-vous demandé si je suis de Berlin ? – Parce que, dans ce cas, j'aurais été forcé de vous quitter. – Cela est fort énigmatique. – Nullement, si je vous dis que... Eh bien ! oui, je suis un compositeur. – Je ne vous comprends pas encore. – Alors pardonnez-moi ma question, car je vois que vous n'entendez rien ni à Berlin ni aux Berlinoises.

Il se leva et fit rapidement le tour de la chambre ; puis il s'approcha de la fenêtre, et fredonna le chœur des prêtresses d'*Iphigénie en Tauride*, en s'accompagnant du bruit de ses doigts sur les vitres. Je remarquai avec étonnement qu'il y introduisait de nouvelles phrases musicales, dont l'énergie m'agita. Il revint prendre sa place. J'étais singulièrement frappé des manières de ce personnage et de son talent musical. Je gardai involontairement le silence. – N'avez-vous jamais

composé ? me dit-il. – Je me suis essayé dans cet art ; mais j’ai trouvé que ce que j’écrivais dans mes moments d’enthousiasme me paraissait ensuite pâle et ennuyeux. Alors j’ai renoncé à ce travail. – Vous avez eu tort, car c’est déjà bon signe que de n’être pas content de ses essais. On apprend la musique quand on est petit garçon, parce que papa et maman le veulent ainsi, et dès lors on racle et on clapotte à plaisir ; mais tout doucement l’âme devient sensible à la mélodie. Peut-être le thème à demi-oublié d’un air qu’on chantait autrefois, est-il la première idée qu’on ait en propre, et cet embryon, péniblement nourri par d’autres idées également étrangères, devient un colosse ! – Ah ! comment serait-il possible d’indiquer seulement les mille manières dont on arrive à composer ? C’est une large route, où la foule se presse, en s’agitant et en criant : Nous sommes élus ! nous sommes au but ! – On arrive par une porte d’ivoire dans le royaume des rêveries. Il est peu d’hommes qui aient vu cette porte une seule fois ; il en est moins encore qui l’aient franchie ! – Là tout est merveilleux ; de folles images flottent çà et là ; il en est de sublimes ; mais on ne les trouve qu’au-delà des portes d’ivoire. Il est encore plus difficile de sortir de cet empire. On y vogue, on y tourne, on y tourbillonne. Beaucoup de ces voyageurs oublient leur rêve dans le pays des rêves ; ils deviennent eux-mêmes des ombres au milieu de tous ces brouillards. Quelques-uns s’éveillent et sentent ; ils s’élèvent, et gravissent ces cimes mobiles : enfin ils arrivent à la vérité ! Le moment est venu ; ils touchent à ce qui est éternel, à ce qui est indicible ! – Voyez ce soleil ; c’est le diapason d’où les accords, semblables à des astres, vous plongent et vous enveloppent dans des flots de lumière. Des langues de feu vous environnent, et vous garrottent comme un nouveau-né, jusqu’à ce que Psyché vous dégage et vous entraîne au séjour de l’harmonie.

À ces derniers mots, il se dressa sur ses pieds, et leva les yeux vers le ciel ; puis il se remit à sa place, et vida son verre, que j’avais rempli. Nous étions seuls, un silence profond régnait autour de nous, et je me serais gardé de le rompre, de crainte de troubler les méditations de cet homme extraordinaire. Enfin il reprit la parole, mais avec plus de calme. – Quand je pénétrai dans ce vaste champ, j’étais poursuivi par mille anxiétés, par mille douleurs. Il était nuit, et des masques grimaçants venaient m’effrayer et s’accroupir autour de moi ; des spectres m’entraînaient jusqu’au fond des mers, et du même trait, me ramenaient dans les plaines lumineuses du ciel. Tout redevenait ténèbres, et des éclairs perçaient la nuit, et ces éclairs étaient des tons d’une pureté admirable, qui me berçaient doucement. – Je me réveillai, et je vis un œil vaste et limpide, qui plongeait son regard dans un orgue ; et chaque fois que son éclatant rayon visuel colorait une des touches, il en sortait des accords magnifiques, tels que je n’en avais jamais ouïs. Des flots de mélodie débordaient de toutes parts, et moi, je nageais délicieusement dans ce frais torrent qui menaçait de m’engloutir. L’œil se dirigea vers moi, et me soutint à la surface des ondes écumantes. Les ténèbres revinrent. Alors deux géants, couverts d’armures brillantes, m’apparurent : c’étaient la *basse fondamentale* et la *quinte*. Ils m’entraînèrent de nouveau dans l’abîme ; mais l’œil me souriait : Je sais, dit-il, que ton cœur est animé de désirs ; la douce *tierce* va venir pour toi se placer entre ces deux colosses ; tu entendras sa voix légère, et tu me reverras avec le cortège de mes mélodies.

Il se tut. – Et vous revîtes cet œil divin ? – Oui, je le revis. Je me retrouvai dans le pays des songes. J’étais dans un vallon ravissant ; et les fleurs y chantaient ensemble. Un tournesol gardait seul le silence, et inclinait tristement vers la terre son calice fermé. Un attrait irrésistible m’entraînait vers lui. – Il releva sa tête. – Le calice se rouvrit, et, du milieu de ses feuilles, je vis apparaître l’œil dont les regards étaient tournés vers moi. Alors s’échappèrent de mon front des sons harmonieux qui se répandaient au milieu des fleurs et semblaient les raviver ; elles les aspiraient en frémissant, comme une pluie bienfaisante qui vient après une longue sécheresse.

Des vapeurs odorantes s'élevèrent du milieu des fleurs, et me plongèrent dans l'ivresse ; les feuilles du calice s'élevèrent au-dessus de ma tête, et je perdis mes sens.

À ces derniers mots, il se leva et s'échappa d'un pas rapide. J'attendis vainement son retour : je résolus de regagner seul la ville. J'approchais déjà de la porte de Brandebourg, lorsque, dans l'ombre, je vis marcher devant moi une longue figure que je reconnus pour mon original. Je lui adressai la parole. – Pourquoi m'avez-vous si brusquement quitté ? – Il commençait à faire trop chaud, et l'Euphon commençait à résonner. – Je ne vous comprends pas. – Tant mieux. – Tant pis, car je voudrais bien vous comprendre. – N'entendez-vous rien ? – Rien. – C'est passé. – Marchons. Je n'aime pas beaucoup la compagnie ; mais vous ne composez pas, et vous n'êtes pas de Berlin. – Je ne puis deviner la cause de votre rancune pour les Berlinoises. Dans cette ville, où on estime tant la musique et où on la cultive si généralement, un homme tel que vous devrait se trouver très heureux. – Vous êtes dans l'erreur. Pour mon tourment, je suis condamné à errer, comme un ange déchu, dans une contrée déserte. – Une contrée déserte, ici, à Berlin ? – Oui, c'est un désert que ce lieu, car aucun esprit ne s'approche de moi. Je suis seul. – Mais les artistes !... les compositeurs ! – Loin de moi ces gens-là ! ils griffonnent, raffinent, arrangent tout, jusqu'à ce que tout soit mignon et compassé ; ils mettent tout en branle pour trouver une misérable pensée, et au bout de tous ces bavardages sur l'art et le génie des arts, ils ne peuvent arriver à produire ; ou bien, s'ils se sentent assez de cœur pour mettre une ou deux idées en lumière, la froideur glaciale de leur œuvre témoigne leur éloignement du soleil. – C'est un travail de Lapon. – Votre jugement me semble trop rigoureux. Les belles représentations du théâtre doivent au moins vous satisfaire. – J'avais pris sur moi d'aller encore une fois au théâtre, pour entendre l'opéra de mon jeune ami. – Comment se nomme-t-il donc ? – Ah ! le monde entier est dans cet opéra ! les esprits de l'enfer se montrent tout au milieu de la foule brillante des gens du monde ; tout y a une voix et un accent tout-puissant. – Diable !... je parle de *Don Juan*. Mais je ne pus assister jusqu'à la fin de l'ouverture, qui fut tripotée prestissimo, sans tact et sans âme. Et je m'étais préparé à l'entendre par le jeûne et par la prière ! – Si je dois convenir qu'ici les chefs-d'œuvre de Mozart sont trop souvent négligés d'une manière coupable, du moins ceux de Gluck sont-ils représentés avec une pompe digne de leur mérite. – Vous pensez ? – J'ai voulu une fois entendre *Iphigénie en Tauride*. – En entrant au théâtre, je m'aperçus qu'on joue l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide*. Hem ! me dis-je, c'est une erreur. On donne cette *Iphigénie*-là. Mais je tombe de mon haut, en entendant arriver l'andante par lequel commence *Iphigénie en Tauride*, et puis l'ouragan. Tout l'effet, toute l'exposition calculée du drame se trouve perdue. Une mer calme. – Une tempête. – Les Grecs jetés sur le rivage ; tout l'opéra est là ! Quoi ? le compositeur a-t-il écrit son ouverture sur un tambour, pour qu'on la souffle comme on veut et où on veut, comme un morceau de trompettes ? – Je conviens de la faute. Cependant on fait tout pour relever les ouvrages de Gluck ! – Oh ! oui, dit-il d'un ton bref, et en souriant amèrement. Tout à coup il repartit, et rien ne put l'arrêter. En un instant, il eut disparu. Durant plusieurs jours, je le cherchai vainement dans le jardin botanique.

Quelques mois s'étaient écoulés. Je m'étais attardé, par une froide soirée pluvieuse, dans un quartier éloigné, et je regagnais en toute hâte ma demeure, située dans la rue Frédéric. Mon chemin me conduisait devant le théâtre ; la musique bruyante des timbales et des trompettes que j'entendis en passant, me fit souvenir qu'on donnait l'*Armide* de Gluck, et j'étais sur le point d'entrer, lorsqu'un singulier monologue qui vint à moi au-dessous de la fenêtre d'où l'on distinguait presque tous les tons de l'orchestre, fixa mon attention. – Voici que vient le roi. – Ils jouent la marche. – Roulez, roulez, timbales ! – Bien ! vigoureusement ! Oui, oui, il faut recommencer ce trait onze fois ; autrement, la marche ne serait plus une marche. – Ah ! ah !

Maestoso. – Graduez cela lentement, mes enfants. – Voyez, voilà un violon qui traîne la semelle ! – Allons, reprenez pour la douzième fois, et frappez toujours à la dominante ! – Maintenant, il fait son compliment. – Armide le remercie gracieusement. – Encore une fois. – Là, il manque encore deux soldats ! Maintenant, entrons vigoureusement dans le récitatif. – Quel mauvais génie m’a attaché ici ? – L’enchantement est rompu, lui dis-je. Venez.

Je pris par le bras mon original du jardin botanique, car ce n’était nul autre, et je l’entraînai avec moi. Il parut surpris et me suivit en silence. Mais nous nous trouvions déjà dans la rue Frédéric, lorsqu’il s’arrêta tout à coup. – Je vous connais, dit-il. Vous étiez au jardin botanique. Nous parlâmes beaucoup. Je bus du vin qui m’échauffa. – Ensuite l’Euphon résonna durant deux jours. J’ai beaucoup souffert, mais c’est passé. – Je me réjouis que le hasard m’ait ramené auprès de vous. Faisons plus ample connaissance. Je ne demeure pas loin d’ici, si... – Je ne puis aller chez personne. – Eh bien, vous ne m’échapperez pas, je vous suivrai. – Alors, vous aurez quelques centaines de pas à courir avec moi. Ne vouliez-vous pas aller au théâtre ? – Je voulais entendre *Armide*, mais maintenant... – Vous entendrez *Armide* ! venez.

Nous remontâmes silencieusement la Fredericstrasse ; il prit vivement une petite rue latérale, et à peine pus-je le suivre, tant il courut rapidement, jusqu’à ce qu’il fût enfin arrivé devant une maison de chétive apparence. Il frappait depuis longtemps, lorsque la porte s’ouvrit enfin. En tâtonnant dans l’ombre nous atteignîmes à un escalier et parvînmes jusque dans une chambre de l’étage supérieur ; mon guide la referma avec soin. J’entendis ouvrir encore une porte ; bientôt il reparut avec une lumière à la main, qui me permit de distinguer ce lieu, dont le singulier arrangement ne me surprit pas peu. Des chaises antiques, richement garnies, une horloge dans une grande boîte dorée, et un large miroir entouré d’arabesques de formes massives, donnaient à l’ensemble de l’ameublement l’aspect affligeant d’une splendeur ternie. Au milieu de la chambre se trouvait un petit piano sur lequel on voyait une grande écritoire de porcelaine, et non loin de là quelques feuilles de papier réglé. Un second regard jeté sur ce petit établissement de compositeur, me convainquit qu’on n’en avait pas fait usage depuis longtemps, car le papier avait entièrement jauni, et une épaisse toile d’araignée s’étendait sur toute la surface de l’écritoire. L’homme s’approcha d’une armoire placée dans l’angle de la chambre, et tira un rideau qui la masquait. Je vis alors une suite de grands livres bien reliés, avec des inscriptions en lettres d’or, telles que : *Orfeo*, *Armida*, *Alceste*, *Iphigenia* ; bref, je vis réunis à la fois tous les chefs-d’œuvre de Gluck. – Vous possédez toute l’œuvre de Gluck ? m’écriai-je. Il ne répondit rien, mais un sourire convulsif contracta sa bouche ; et le jeu des muscles de ses joues tombantes, mis tout à coup en mouvement, changea son visage en un masque chargé de plis. Les regards fixés sur moi, il saisit un des livres, – c’était *Armide* ; et s’avança d’un pas solennel vers le piano. Je l’ouvris vite, et j’en déployai le pupitre ; il sembla voir cette attention avec plaisir. Il ouvrit le livre, et quel fut mon étonnement ! je vis du papier réglé, et pas une note ne s’y trouvait écrite. Il me dit : Je vais jouer l’ouverture ; tournez les feuillets, et à temps ! – Je le promis, et il joua magnifiquement et en maître, à grands accords fortement plaqués, et presque conformément à la partition, le majestueux *Tempo di Marcia*, par lequel commence l’ouverture : mais l’allégro ne fut que parsemé des principales pensées de Gluck. Il y introduisit tant de phrases originales, que mon étonnement s’accrut de plus en plus. Ses modulations étaient surtout frappantes, et il savait rattacher à tant de variations brillantes le motif principal, qu’il semblait sans cesse rajeunir et paraître sous une forme nouvelle. Son visage était incandescent ; tantôt ses sourcils se rejoignaient, et une fureur longtemps contenue semblait sur le point d’éclater ; tantôt ses yeux, remplis de larmes, exprimaient une douleur profonde. Quelquefois, tandis que ses deux mains travaillaient d’ingénieuses variations, il chantait le thème avec une agréable voix de ténor ; puis,

il savait imiter d'une façon toute particulière, avec sa voix, le bruit sourd du roulement des timbales. Je tournais assidûment les feuillets en suivant ses regards. L'ouverture s'acheva, et il tomba dans son fauteuil, épuisé et les yeux fermés. Bientôt il se releva, et tournant avec vivacité plusieurs pages blanches de son livre, il dit d'une voix étouffée : Tout ceci, monsieur, je l'ai écrit en revenant du pays des rêves. Mais j'ai découvert à des profanes ce qui est sacré, et une main de glace s'est glissée dans ce cœur brûlant. Il ne s'est pas brisé ; seulement j'ai été condamné à errer parmi les profanes, comme un esprit banni, sans forme, pour que personne ne me connaisse, jusqu'à ce que l'œil m'élève jusqu'à lui, sur son regard. – Ah ! chantons maintenant les scènes d'*Armide*. Et il se mit à chanter la dernière scène d'*Armide* avec une expression qui pénétra jusqu'au fond de mon âme. Mais il s'éloigna sensiblement de la version originale : sa musique était la scène de Gluck, dans un plus haut degré de puissance. Tout ce que la haine, l'amour, le désespoir, la rage, peuvent produire d'expressions fortes et animées, il le rendit dans toutes ses gradations. Sa voix semblait celle d'un jeune homme, et des cordes les plus basses elle s'élevait aux notes les plus éclatantes. Toutes mes fibres vibraient sous ses accords ; j'étais hors de moi. Lorsqu'il eut terminé la scène, je me jetai dans ses bras, et je m'écriai d'une voix émue : Quel est donc votre pouvoir ? Qui êtes-vous ? Il se leva et me toisa d'un regard sévère et pénétrant, et au moment où je me disposais à répéter ma question, il avait disparu avec la lumière, me laissant dans l'obscurité la plus complète. J'étais seul déjà depuis un quart d'heure, je désespérais de le revoir, et je cherchais, en m'orientant sur la position du piano, à gagner la porte, lorsqu'il reparut tout à coup avec la lumière : il portait un riche habit à la française, chargé de broderies, une belle veste de satin, et une épée pendait à son côté. Je restai stupéfait ; il s'avança solennellement vers moi, me prit doucement la main, et me dit en souriant d'un air singulier : JE SUIS LE CHEVALIER GLUCK !

Don Juan

Un bruit assourdissant, le cri répété : « Le théâtre commence ! » me tirèrent du doux sommeil dans lequel j'étais tombé. Les basses murmuraient de concert, – un coup de timbales, – un accord de trompettes, un *ut* échappé lentement d'un hautbois, – les violons qui s'accordent : je me frotte les yeux. Le diable se serait-il joué de moi dans mon enivrement ? Non, je me trouve dans la chambre de l'hôtel où je suis descendu hier, à demi-rompu. Précisément au-dessus de mon nez, pend le cordon rouge de la sonnette. Je le tire avec violence. Un garçon paraît. – Mais, au nom du ciel, que signifie cette musique confuse, si près de moi ? va-t-on donner un concert dans la maison ? – Votre Excellence (j'avais bu du vin de Champagne à la table d'hôte), Votre Excellence, ne sait peut-être pas que cet hôtel touche au théâtre ? Cette porte tapissée conduit à un petit corridor, d'où l'on entre dans la loge n° 23 : c'est la loge des étrangers. – Comment ? la loge des étrangers ? – Oui, une petite loge qui ne contient que deux personnes, trois au plus ; elle est réservée aux gens de distinction, tout proche du théâtre, grillée et tapissée de vert. S'il plaisait à Votre Excellence... on donne aujourd'hui *Don Juan*, du célèbre Mozart. Le prix de la place est d'un écu et de huit gros ; nous le mettrons sur le compte.

Il prononça ces derniers mots en ouvrant déjà la porte de la loge, tant, au seul nom de Don Juan, je m'étais empressé de me précipiter dans le corridor par la porte tapissée. La salle était vaste, décorée avec goût et éclairée d'une façon brillante ; les loges et le parterre étaient chargés de monde. Les premiers accords de l'ouverture me convainquirent que l'orchestre était excellent ; et si les chanteurs le secondaient quelque peu, je devais m'attendre à toutes les jouissances que me promettait le chef-d'œuvre. – Dans l'andante, l'effroi du terrible et souterrain *regno all pianto* s'empara de moi ; l'horreur pénétra dans mon âme. La joyeuse fanfare, placée à la septième mesure de l'allégro, résonna comme les cris de plaisir d'un criminel ; je crus voir des démons menaçants sortir de la nuit profonde, puis des figures animées par la gaieté danser avec ivresse sur la mince surface d'un abîme sans fond. Le conflit de la nature humaine, avec les puissances inconnues qui la circonviennent pour la détruire, s'offrit clairement à mon esprit : enfin, la tempête s'apaisa, et le rideau fut levé. Gelé et malcontent sous son manteau, Léoporello s'avance vers le pavillon, par la nuit noire, et commence : *Notte e giorno faticar*. – Ainsi de l'italien, me dis-je : *Ah ! che piacere !* Je vais donc entendre tous les airs, tous les récitatifs tels que le grand maître les a reçus dans son esprit, et tels qu'il nous les a transmis ! – Don Juan se précipite sur la scène, et derrière lui dona Anna, retenant le coupable par son manteau. Quel aspect ! Elle eût pu être plus légère, plus élancée, plus majestueuse dans sa démarche ; mais, quelle tête ! des yeux d'où s'échappent, comme d'un point électrique, l'amour, la haine, la colère, le désespoir ; des cheveux dont les anneaux flottants volent sur le cou d'un cygne ; ce blanc négligé, qui recouvre et trahit à la fois des charmes qu'on ne vit jamais sans danger. Encore soulevé par l'émotion, son sein s'abaisse et s'élève violemment. Et quelle voix ! écoutez-la chanter : *Non sperar se non m'uccidi*. – À travers le tumulte des instruments s'échappent, comme par éclairs, les accents infernaux ; en vain Don Juan cherche à se débarrasser. Le veut-il donc ? pourquoi ne repousse-t-il pas d'une main puissante cette faible femme ? pourquoi ne prend-il pas la fuite ? Le crime qu'il vient de commettre a-t-il brisé ses forces, ou le combat que se livrent en lui l'amour et la haine, lui ravit-il son courage ? Le vieux père a payé de sa vie la folie qu'il a commise de combattre dans la nuit ce terrible adversaire. Don Juan et Léoporello s'avancent ensemble sur le devant de la scène. Don Juan se débarrasse de son manteau, et reste en costume de satin rouge richement brodé ; une noble et vigoureuse stature ! Son visage est mâle, ses yeux perçants, ses lèvres mollement arrondies ; le singulier jeu des muscles de son

front lui donne une expression diabolique, qui excite une légère terreur sans affaiblir la beauté de ses traits ; on dirait qu'il peut exercer la magie de la fascination ; il semble que les femmes, dès qu'elles ont subi son regard, ne puissent plus s'en détacher, et soient contraintes d'accomplir elles-mêmes leur perdition. – Long et fluët, couvert d'une veste rayée de rouge et de blanc, d'un petit manteau gris, d'un chapeau blanc à plumes rouges, Léoporello arpente le plancher ; les traits de son visage offrent un singulier mélange de bonhomie, de finesse, d'ironie et de jovialité : on voit que le vieux coquin mérite d'être le serviteur et le complice de Don Juan. Ils ont heureusement escaladé le mur, ils ont pris la fuite. – Des flambeaux. Dona Anna et Don Ottavio paraissent : un petit homme paré, maniéré, léché, de vingt et un ans au plus. Comme fiancé d'Anna, il demeure sans doute dans la maison, pour qu'on ait pu l'appeler si promptement : il a entendu le bruit tout d'abord, et il aurait pu accourir, et peut-être sauver le père ; mais il fallait auparavant qu'il se parât, et le beau jeune homme craint peut-être la froideur de la nuit. – « *Ma qual mai s'offre, o Dei, spettacolo funesto agli occhi miei !* » Il y a plus que du désespoir sur cet effroyable attentat, dans les accents de ce duo et de ce récitatif. La maigre Dona Elvira, portant encore les traces d'une grande beauté, mais d'une beauté flétrie, vient se plaindre du traître Don Juan, et le compatissant Léoporello remarquait fort ingénieusement qu'elle parlait comme un livre, *parla come un libre stampato*, lorsque je crus entendre quelqu'un derrière moi. On pouvait facilement avoir ouvert la porte de la loge, et s'être placé dans le fond. Cela me chagrina singulièrement. Je m'étais trouvé si heureux d'être seul dans cette loge, de pouvoir entendre, sans être troublé, le divin chef-d'œuvre si bien représenté ; de me laisser saisir par toutes les impressions qu'il porte, et de m'abandonner à moi-même ! Un seul mot, un mot absurde, m'eût douloureusement arraché à mon enthousiasme ! Je résolus de ne faire aucune attention à mon voisin, et tout adonné à la représentation, d'éviter chaque mot, chaque regard. La tête appuyée sur ma main, tournant le dos à mon compagnon, je dirigeai mes yeux vers la scène. Tout y répondait à l'excellence du début. La petite Zerlina, vive et amoureuse, consolait par des traits charmants le pauvre sot de Mazetto. Don Juan épanchait son mépris pour ses semblables, dont il ne faisait que des instruments de plaisir, dans l'air brusque et coupé *Fin ch'han dalvino*. Le jeu de ses muscles exprimait admirablement sa pensée. Les masques parurent. Leur trio était une prière qui montait en accords purs vers le ciel. Le fond du théâtre s'ouvrit. La joie éclata : le choc des verres retentit ; les paysans et tous les masques que la fête de Don Juan avait attirés, dansaient et formaient des groupes animés. – Les trois masques conjurés pour la vengeance s'avancèrent. Tout devint solennel ; puis on se remit à danser jusqu'au moment où Zerlina est sauvée, et où Don Juan s'avance courageusement, l'épée haute, au-devant de son ennemi. Il fait sauter l'épée des mains de son rival, et se fraie un chemin à travers la multitude qu'il met en désordre.

Déjà depuis longtemps, je croyais entendre derrière moi une haleine fraîche et voluptueuse, et comme le frôlement d'une robe de soie : je soupçonnais la présence d'un être féminin ; mais, entièrement plongé dans le monde poétique que m'ouvrait l'harmonie, je ne me laissai pas distraire de mes rêves. Quand le rideau se fut abaissé, je me retournai. – Non, il n'est pas de paroles pour exprimer mon étonnement : Dona Anna, entièrement habillée comme je l'avais vue sur le théâtre, se trouvait là et dirigeait sur moi son regard plein d'âme et d'expression ! Je restai sans voix, la contemplant d'un œil effaré ; sa bouche (à ce qu'il me sembla du moins) forma un sourire ironique et léger, dans lequel je crus voir se réfléchir ma figure stupide. Je sentis la nécessité de lui parler, et cependant la surprise, je dirai presque l'effroi, appesantissaient ma langue et la rendaient immobile. Enfin, ces mots s'échappèrent involontairement : Comment se fait-il, madame, que je vous voie ici ? – Elle me répondit dans le plus pur toscan, que si je ne

comprenais pas l'italien, elle se verrait privée du plaisir de causer avec moi, car elle n'entendait et ne parlait que cette langue. Ses mots étaient pleins de douceur et résonnaient comme du chant. En parlant, l'expression de ses yeux, d'un bleu foncé, prenait plus de force, et chaque regard qui s'en échappait faisait battre toutes mes artères. C'était Dona Anna, sans nul doute. Il ne me vint pas à la pensée de discuter la possibilité de sa double présence dans la salle et sur la scène. Avec quel plaisir je rapporterais ici l'entretien qui eut lieu entre la signora et moi ; mais en traduisant, chaque mot me semble trop raide et trop pâle, chaque phrase trop alourdie, pour rendre la grâce et la légèreté de l'idiome toscan.

Tandis qu'elle parlait de Don Juan et de son rôle, il me semblait que tous les trésors secrets de ce chef-d'œuvre s'ouvraient à moi, et que je pénétrais pour la première fois dans un monde étranger. Elle me dit que la musique était sa vie entière, et que souvent elle croyait comprendre, en chantant, mainte chose qui gisait ignoré en son cœur. – Oui, je comprends tout alors, dit-elle, l'œil étincelant et la voix animée ; mais tout reste froid et mort autour de moi ; et lorsqu'au lieu de me sentir, de me deviner, on m'applaudit pour une roulade difficile ou pour une *fioritura* agréable, il me semble qu'une main de fer vienne comprimer mon cœur ! – Mais vous, vous me comprenez, car je sais que l'empire de l'imagination et du merveilleux, où se trouvent les sensations célestes, vous est ouvert aussi ! – Quoi ! femme divine !... tu... vous connaissez ?... Elle sourit et prononça mon nom.

La clochette du théâtre retentit : une pâleur rapide décolora le visage dépouillé de fard de dona Anna, elle porta sa main à son cœur comme si elle eût éprouvé une douleur subite, et disant d'une voix éteinte : « Pauvre Anna, voici tes moments les plus terribles ! » Elle disparut de la loge. Le premier acte m'avait ravi, mais après ce merveilleux incident, la musique opéra sur moi un effet bien autrement puissant. C'était comme l'accomplissement longtemps attendu de mes plus doux rêves, comme la réalisation de mes pressentiments les plus secrets. Dans la scène de dona Anna, je me sentis soulevé par une voluptueuse atmosphère qui me balançait légèrement ; mes yeux se fermaient malgré moi, et j'éprouvais comme la sensation d'un baiser sur mes lèvres, mais ce baiser avait toute la ténuité et la durée du son le plus harmonieux. – Le final : « *Gia la mensa è preparata !* » s'exécuta avec la gaieté la plus désordonnée. Don Juan était assis et caquetait entre les deux jeunes filles, faisant sauter les bouchons les uns après les autres, et donnant libre issue aux esprits impétueux qui frémissaient de leur joug. C'était dans une chambre peu profonde, terminée par une haute fenêtre gothique, à travers laquelle on apercevait la nuit. Déjà, tandis qu'Elvire rappelait à l'infidèle tous ses serments, on voyait les éclairs traverser le ciel, et on entendait l'approche sourde de l'orage. Enfin on frappa violemment. Elvire ! les jeunes filles s'enfuirent, et, au milieu des accords effroyables des esprits infernaux, s'avança le colosse de pierre, auprès duquel don Juan semblait un pygmée. Le sol tremblait sous les pas tonnants du géant. – Don Juan prononce à travers la tempête, le tonnerre et les affreux hurlements des démons, son terrible *no !* et l'heure de l'anéantissement est arrivée. La statue disparaît, une épaisse vapeur remplit la salle, elle se dissipe et laisse voir des figures effroyables ; don Juan se démène au milieu des tourments de l'enfer, et on ne l'aperçoit plus que de temps en temps parmi les démons. Une explosion effrayante a lieu tout à coup. – Don Juan, les démons ont disparu, on ignore comment. Léoporello est étendu sans mouvement dans le coin de la salle. – Que de bien fait l'apparition des autres personnages qui cherchent, inutilement, don Juan ! Il semble qu'on vienne d'échapper à la puissance des divinités infernales. Dona Anna parut alors ; qu'elle était changée ! une pâleur mortelle couvrait son visage, son œil était éteint, sa voix tremblante et inégale ; mais dans le petit duo avec le doux fiancé qui veut faire la noce aussitôt que le ciel l'a affranchi du dangereux métier de vengeur, elle ne fut que plus ravissante. Le

chœur avait consommé l'œuvre par une franche exécution, et je courus, dans la disposition la plus exaltée où je me fusse jamais trouvé, me renfermer dans ma chambre. On ne tarda pas à m'appeler pour souper à table d'hôte, et je m'y rendis machinalement. La société était nombreuse, et la représentation de don Juan fut le sujet de la conversation. On vanta généralement les Italiens et le prestige de leur jeu ; mais de petites observations sarcastiques, jetées çà et là, me prouvèrent qu'aucun des assistants ne soupçonnait même l'intention profonde de l'opéra des opéras. – Don Ottavio avait beaucoup plu. Dona Anna s'était montrée trop passionnée. On devait, disait quelqu'un, se modérer sur la scène pour éviter de frapper trop vivement. Ce quelqu'un-là prit une prise de tabac, et approuva grandement son voisin qui assura que l'Italienne était au reste une très belle femme, mais trop peu soigneuse de sa toilette ; car dans sa grande scène, sa coiffure s'était dérangée et avait nui à l'air de son visage. Un autre se mit à fredonner l'air : *fin ch'han dal vino*, et une dame remarqua que don Juan était trop sombre, et qu'il ne savait pas se donner un air évaporé. – Au reste, on vanta beaucoup l'explosion de la fin.

Las de tout ce bavardage, je m'enfuis dans ma chambre.

De la loge n° 23.

Je me sentais à l'étroit, j'étouffais dans cette triste chambre d'auberge. Vers minuit, je crus entendre du bruit près de la porte tapissée. – Qui m'empêche de visiter encore une fois le lieu de cette singulière aventure ? Peut-être la reverrai-je encore ! Il m'est facile d'y porter cette petite table, deux bougies, ce pupitre. J'y cours. Le garçon vient m'apporter le punch que j'ai demandé ; il trouve ma chambre vide, la petite porte ouverte ; il me suit dans ma loge, et me lance un regard équivoque. À un signe que je lui fais, il pose le bol sur la table et s'éloigne, tout en se retournant encore vers moi, une question sur les lèvres. J'appuie mes deux coudes sur le bord de la loge, et je contemple la salle déserte, dont l'architecture magiquement éclairée par mes deux lumières se projette bizarrement en reflets merveilleux. Le vent, qui pénètre à travers les portes entrouvertes, agite le rideau. – S'il se levait ! Si Dona Anna venait encore m'apparaître ! – Dona Anna ! m'écriai-je involontairement. Mon cri se perdit dans l'espace vide, mais il réveilla les esprits des instruments de l'orchestre. – Il en sortit un accent faible et singulier, comme s'ils eussent murmuré ce nom chéri. Je ne pus me défendre d'une terreur secrète, mais qui n'était pas dépourvue de charme.

Maintenant, je suis plus maître de mes sensations, et je me sens en état, mon cher Théodore, de t'indiquer ce que j'ai cru saisir dans l'admirable composition de ce divin maître. – Le poète seul comprend le poète ; les âmes qui ont reçu la consécration dans le temple devinent seules ce qui reste ignoré des profanes. – Si l'on considère le poème de don Juan sans y chercher une pensée plus profonde, si l'on ne s'attache qu'à la fable qui en fait le sujet, on doit à peine comprendre que Mozart ait pensé et composé sur ce motif une semblable musique. Un bon vivant qui aime outre mesure le vin et les filles, qui invite follement à sa table la statue de pierre d'un vieil homme qu'il a tué en défendant sa propre vie ? – En vérité, il n'y a pas là beaucoup de poésie, et il faut en convenir, un tel homme ne vaut guère la peine que prennent les puissances infernales de monter sur la terre pour venir se l'approprier ; il ne mérite pas qu'une statue prenne une âme et descende tout exprès de son cheval de marbre dans le dessein de l'avertir de la colère du ciel ; enfin, que la foudre gronde et qu'elle éclate en sa faveur. – Tu peux me croire, Théodore : la nature pourvut don Juan, comme le plus cher de ses enfants, de tout ce qui élève

l'homme au-dessus de la foule commune, condamnée à souffrir et à travailler ; elle lui prodigua tous les dons qui rapprochent l'humanité de l'essence divine ; elle le destina à briller, à vaincre, à dominer. Elle anima d'une organisation magnifique ce corps vigoureux et accompli ; elle fit tomber dans cette poitrine une étincelle de ce feu qui réchauffe d'idées célestes ; il eut une âme profonde, une intelligence vive et rapide. – Mais c'est une suite effroyable de notre origine que l'ennemi de notre race ait conservé la puissance de consumer l'homme par l'homme lui-même, en lui donnant le désir de l'infini, la soif de ce qu'il ne peut atteindre. Ce conflit du Dieu et du démon, c'est la lutte de la vie morale et de la vie matérielle. – Les désirs qu'enfantait la puissante organisation de don Juan l'enivrèrent, et une ardeur incessamment entretenue fit bouillonner son sang, et le porta sans cesse vers les plaisirs sensuels, avec l'espoir d'y trouver une satisfaction qu'il chercha en vain. Il n'est rien sur la terre qui élève plus l'homme dans sa plus intime pensée que l'amour ; c'est l'amour dont l'influence immense et mystérieuse éclaire notre cœur et y porte à la fois le bonheur et la confusion. Peut-on s'étonner que don Juan ait espéré d'apaiser par l'amour les désirs qui déchirent son sein, et que là le démon ait tendu son piège ? C'est lui qui inspira à don Juan la pensée que par l'amour, par la jouissance des femmes, on peut déjà accomplir sur la terre les promesses célestes que nous portons écrites au fond de notre âme, désir infini qui nous apparente, dès notre premier jour, avec le ciel. Volant sans relâche de beauté en beauté, jouissant de leurs charmes jusqu'à satiété, jusqu'à l'ivresse la plus accablante ; se croyant sans cesse trompé dans son choix, espérant atteindre l'idéal qu'il poursuivait, don Juan se trouva enfin écrasé par les plaisirs de la vie réelle ; et méprisant surtout les hommes, il dut surtout s'irriter contre ces fantômes de volupté qu'il avait si longtemps regardés comme le bien suprême, et qui l'avaient si amèrement trompé. Chaque femme dont il abusait, n'était plus pour lui une joie des sens, mais une insulte audacieuse à la nature humaine et à son créateur. Un profond mépris pour la manière vulgaire d'envisager la vie, au-dessus de laquelle il se sentait élevé ; la gaieté ironique et intarissable qu'il éprouvait à la vue du bonheur, selon les idées bourgeoises ; le dédain que lui inspiraient le calme et la paix de ceux en qui le besoin de remplir les hautes destinées de notre nature divine ne s'est pas fait sentir, le portaient à se faire un jeu cruel de ces créatures douces, humbles et plaintives, à les faire servir de but à son humeur blasée. Chaque fois qu'il enlevait une fiancée chérie, qu'il troublait le repos d'une famille unie, c'était un triomphe remporté sur la nature et sur son Dieu. L'enlèvement d'Anna, avec les circonstances qui l'accompagnent, est la plus haute victoire de ce genre à laquelle il puisse prétendre. Dona Anna est placée en opposition à don Juan, par les hautes perfections qu'elle a également reçues. Comme à don Juan, la beauté du corps et de l'âme lui a été départie ; mais elle a conservé la pureté idéale, et l'enfer ne peut la perdre que sur la terre. Dès que ce mal est accompli, la vengeance doit arriver.

Dona Anna était faite pour être l'idéal de don Juan, pour l'arracher à ce désespoir qui lui inspire des ardeurs si funestes ; mais il l'a vue trop tard, et il ne peut accomplir que la pensée diabolique de la perdre. Elle n'est pas sauvée : elle succombe ! car lorsque don Juan apparaît au début de l'action, l'attentat est consommé. Le feu de l'enfer, qui brûle en son âme, a rendu toute résistance inutile. Lui seul, lui, don Juan, pouvait exciter en elle ce voluptueux égarement qui l'a mise dans ses bras. Après sa chute, toutes les suites funestes de sa faute s'accomplissent à la fois. La mort de son père, tué par la main de don Juan, son mariage avec le froid, l'ordinaire, l'efféminé don Ottavio, qu'elle croyait aimer autrefois ; l'amour même qui la dévore, qui a brûlé son sein dès le moment où elle s'est livrée : tout lui fait sentir que la perte de don Juan peut seule lui rendre le repos, mais que ce repos sera la mort pour elle ! Aussi elle excite sans cesse son fiancé glacial à la vengeance ; elle poursuit elle-même le traître, et elle ne recouvre un peu de

calme qu'après l'avoir vu en proie aux vengeances éternelles. Seulement elle ne veut pas céder à ce fiancé si avide de noces : *lascia, o caro, un anno ancora, allo sfogo del cor mio !* Mais elle ne survivra pas à cette année ! Don Ottavio ne verra jamais dans ses bras celle qui a été marquée de l'empreinte brûlante de la passion de don Juan ! Avec quelle vivacité je ressentis toutes ces impressions pendant les accords du premier récitatif et le récit de l'attaque nocturne ! – La scène même de dona Anna dans le second acte : *Crudele*, qui, considérée superficiellement, semble n'avoir trait qu'à don Ottavio, a des accords secrets qui expriment tous les troubles de son âme ; car que penser de ces mots, jetés peut-être sans dessein par le poète :

Forse un giorno il cielo ancora sentirà

Pieta di me !

Deux heures sonnent ! – Une commotion électrique me saisit. Je sens les douces vapeurs des parfums italiens qui me firent pressentir hier la présence de ma voisine : un sentiment indéfinissable, que je ne pourrais exprimer que par le chant, s'empare de moi. Le vent s'engouffre avec plus de bruit dans la salle, les cordes du piano de l'orchestre frémissent. – Ciel ! Il me semble entendre, comme dans le lointain, porté sur les sons ailés d'un orchestre vaporeux, la voix d'Anna, qui chante : *Non mi dir bell' idol mio !* – Ouvre-toi, royaume éloigné et inconnu, patrie des âmes ! paradis plein de charmes, où une douleur céleste et indicible remplit mieux qu'une joie infinie toutes les espérances semées sur la terre ! laisse-moi pénétrer dans le cercle de tes ravissantes apparitions ; puissent les rêves qui tantôt m'inspirent l'effroi, et tantôt se changent en messagers de bonheur, tandis que le sommeil retient mon corps sous des liens de plomb, délivrer mon esprit et le conduire aux plaines éthérées !

Conversation à la table d'hôte

UN HOMME RAISONNABLE, FRAPPANT SUR LE COUVERCLE DE SA TABATIÈRE.

Il est bien fatal que nous ne puissions entendre de sitôt un opéra bien exécuté ! Mais cela vient de cette maudite exagération.

UN HOMME BASANÉ

Oui, oui ! je l'ai dit assez souvent ! le rôle de dona Anna lui fait toujours mal ! – Hier, elle était comme possédée. On dit que pendant tout l'entracte, elle est restée évanouie, et après la scène du second acte, elle a eu des attaques de nerfs.

UN INSIGNIFIANT

Oh ! contez-moi donc cela ?...

L'HOMME BASANÉ

Eh ! sans doute, des attaques de nerfs, et de si terribles, qu'on n'a pas pu l'emporter du théâtre.

MOI

Au nom du ciel ! ces attaques sont-elles dangereuses ? Reverrons-nous bientôt la signora ?

L'HOMME RAISONNABLE, *PRENANT UNE PRISE DE TABAC.*

Difficilement, car la signora est morte cette nuit, au coup de deux heures.

L'Homme au Sable

I

Nathanaël à Lothaire.

Sans doute, vous êtes tous remplis d'inquiétude, car il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit. Ma mère se fâche, Clara pense que je vis dans un tourbillon de joies, et que j'ai oublié entièrement la douce image d'ange si profondément gravée dans mon cœur et dans mon âme. Mais il n'en est pas ainsi ; chaque jour, à chaque heure du jour, je songe à vous tous, et la charmante figure de ma Clara passe et repasse sans cesse dans mes rêves ; ses yeux transparents me jettent de doux regards, et sa bouche me sourit comme jadis lorsque j'arrivai auprès de vous. Hélas ! comment eussé-je pu vous écrire dans la violente disposition d'esprit qui a jusqu'à présent troublé toutes mes pensées ? Quelque chose d'épouvantable a pénétré dans ma vie ! Les sombres pressentiments d'un avenir cruel et menaçant s'étendent sur moi, comme des nuages noirs, impénétrables aux joyeux rayons du soleil. Faut-il donc que je te dise ce qui m'arriva ? Il le faut, je le vois bien ; mais rien qu'en y songeant, j'entends autour de moi comme des ricanements moqueurs. Ah ! mon bien-aimé Lothaire ! comment te ferai-je comprendre un peu seulement que ce qui m'arriva, il y a peu de jours, est de nature à troubler ma vie d'une façon terrible. Si tu étais ici, tu pourrais voir par tes yeux ; mais maintenant tu me tiens certainement pour un visionnaire absurde. Bref, l'horrible vision que j'ai eue, et dont je cherche vainement à éviter l'influence mortelle, consiste simplement, en ce qu'il y a peu de jours, à savoir le 30 octobre à midi, un marchand de baromètres entra dans ma chambre, et m'offrit ses instruments. Je n'achetai rien, et je le menaçai de le précipiter du haut de l'escalier, mais il s'éloigna aussitôt.

Tu soupçonnes que des circonstances toutes particulières, et qui ont fortement marqué dans ma vie, donnent de l'importance à ce petit événement. Cela est en effet. Je rassemble toutes mes forces pour te raconter avec calme et patience quelques aventures de mon enfance, qui éclaireront toutes ces choses à ton esprit. Au moment de commencer, je te vois rire, et j'entends Clara qui dit : – Ce sont de véritables enfantillages ! – Riez, je vous en prie, riez-vous de moi du fond de votre cœur ! – Je vous en supplie ! – Mais, Dieu du ciel !... mes cheveux se hérissent, et il me semble que je vous conjure de vous moquer de moi, dans le délire du désespoir, comme Franz Moor conjurait Daniel⁽³⁾. Allons, maintenant, au fait. Hors les heures des repas, moi, mes frères et mes sœurs, nous voyions peu notre père. Il était fort occupé du service de sa charge. Après le souper, que l'on servait à sept heures, conformément aux anciennes mœurs, nous nous rendions tous, notre mère avec nous, dans la chambre de travail de mon père, et nous prenions place autour d'une table ronde. Mon père fumait du tabac et buvait de temps en temps un grand verre de bière. Souvent il nous racontait des histoires merveilleuses, et ses récits l'échauffaient tellement qu'il laissait éteindre sa longue pipe ; j'avais l'office de la rallumer, et j'éprouvais une grande joie à le faire. Souvent aussi, il nous mettait des livres d'images dans les mains, et restait silencieux et immobile dans son fauteuil, chassant devant lui d'épais nuages de fumée qui nous enveloppaient tous comme dans des brouillards. Dans ces soirées-là, ma mère était fort triste, et à peine entendait-elle sonner neuf heures, qu'elle s'écriait : « Allons, enfants, au lit... l'Homme au Sable va venir. Je l'entends déjà. » En effet, chaque fois, on entendait des pas pesants retentir sur les marches ; ce devait être l'Homme au Sable. Une fois entre autres, ce bruit me causa plus d'effroi que d'ordinaire, je dis à ma mère qui nous emmenait : Ah ! maman, qui donc est ce

méchant Homme au Sable qui nous chasse toujours ? – Comment est-il ? – Il n’y a point d’Homme au Sable, me répondit ma mère. Quand je dis : l’Homme au Sable vient ; cela signifie seulement que vous avez besoin de dormir, et que vos paupières se ferment involontairement, comme si l’on vous avait jeté du sable dans les yeux.

La réponse de ma mère ne me satisfait pas, et, dans mon imagination enfantine, je devinai que ma mère ne me niait l’existence de l’Homme au Sable que pour ne pas nous effrayer. Mais je l’entendais toujours monter les marches. Plein de curiosité, impatient de m’assurer de l’existence de cet homme, je demandai enfin à la vieille servante qui avait soin de ma plus jeune sœur, quel était ce personnage. – Eh ! mon petit Nathanaël, me répondit-elle, ne sais-tu pas cela ? C’est un méchant homme qui vient trouver les enfants lorsqu’ils ne veulent pas aller au lit, et qui leur jette une poignée de sable dans les yeux, à leur faire pleurer du sang. Ensuite, il les plonge dans un sac et les porte dans la pleine lune pour amuser ses petits enfants qui ont des becs tordus comme les chauves-souris, et qui leur piquent les yeux, à les faire mourir. Dès lors l’image de l’Homme au Sable se grava dans mon esprit d’une façon horrible ; et le soir, dès que les marches retentissaient du bruit de ses pas, je tremblais d’anxiété et d’effroi ; ma mère ne pouvait alors m’arracher que ces paroles étouffées par mes larmes : l’Homme au Sable ! l’Homme au Sable ! Je me sauvais aussitôt dans une chambre, et cette terrible apparition me tourmentait durant toute la nuit. – J’étais déjà assez avancé en âge pour savoir que l’anecdote de la vieille servante n’était pas fort exacte, cependant l’Homme au Sable restait pour moi un spectre menaçant. J’étais à peine maître de moi, lorsque je l’entendais monter pour se rendre dans le cabinet de mon père. Quelquefois son absence durait longtemps ; puis ses visites devenaient plus fréquentes, cela dura deux années. Je ne pouvais m’habituer à cette apparition étrange, et la sombre figure de cet homme inconnu ne pâlisait pas dans ma pensée. Ses rapports avec mon père occupaient de plus en plus mon esprit, et l’envie de le voir augmentait en moi avec les ans. L’Homme au Sable m’avait introduit dans le champ du merveilleux où l’esprit des enfants se glisse si facilement. Rien ne me plaisait plus que les histoires épouvantables des génies, des démons et des sorcières ; mais pour moi, dans toutes ces aventures, au milieu des apparitions les plus effrayantes et les plus bizarres, dominait toujours l’image de l’Homme au Sable que je dessinais à l’aide de la craie et du charbon, sur les tables, sur les armoires, sur les murs, partout enfin, et toujours sous les formes les plus repoussantes. Lorsque j’eus atteint l’âge de dix ans, ma mère m’assigna une petite chambre pour moi seul. Elle était peu éloignée de la chambre de mon père. Chaque fois, qu’au moment de neuf heures, l’inconnu se faisait entendre, il fallait encore nous retirer. De ma chambrette, je l’entendais entrer dans le cabinet de mon père, et, bientôt après, il me semblait qu’une vapeur odorante et singulière se répandît dans la maison. La curiosité m’excitait de plus en plus à connaître cet Homme au Sable. J’ouvris ma porte, et je me glissai de ma chambre dans les corridors ; mais je ne pouvais rien entendre ; car l’étranger avait déjà refermé la porte. Enfin, poussé par un désir irrésistible, je résolus de me cacher dans la chambre même de mon père pour attendre l’Homme au Sable.

À la taciturnité de mon père, à la tristesse de ma mère, je reconnus un soir que l’Homme au Sable devait venir. Je prétextai une fatigue extrême, et, quittant la chambre avant neuf heures, j’allai me cacher dans une petite niche pratiquée derrière la porte. La porte craqua sur ses gonds, et des pas lents, tardifs et menaçants retentirent depuis le vestibule jusqu’aux marches. Ma mère et tous les enfants se levèrent et passèrent devant moi. J’ouvris doucement, bien doucement, la porte de la chambre de mon père. Il était assis comme d’ordinaire, en silence et le dos tourné vers l’entrée. Il ne m’aperçut pas, je me glissai légèrement derrière lui, et j’allai me cacher sous le rideau qui voilait une armoire où se trouvaient appendus ses habits. Les pas approchaient de plus

en plus, l'Homme toussait, soufflait et murmurait singulièrement. Le cœur me battait d'attente et d'effroi. – Tout près de la porte, un pas sonore, un coup violent sur le bouton, les gonds tournent avec bruit. – J'avance malgré moi la tête avec précaution, l'Homme au Sable est au milieu de la chambre, devant mon père ; la lueur des flambeaux éclaire son visage ! – L'Homme au Sable, le terrible Homme au Sable, est le vieil avocat Coppélius qui vient quelquefois prendre place à notre table ! Mais la plus horrible figure ne m'eût pas causé plus d'épouvante que celle de ce Coppélius. Représente-toi un homme aux larges épaules, surmontées d'une grosse tête informe, un visage terne, des sourcils gris et touffus sous lesquels étincellent deux yeux verts arrondis comme ceux des chats, et un nez gigantesque qui s'abaisse brusquement sur ses lèvres épaisses. Sa bouche contournée se contourne encore davantage pour former un sourire ; deux taches livides s'étendent sur ses joues, et des accents à la fois sourds et siffleurs s'échappent d'entre ses dents irrégulières. Coppélius se montrait toujours avec un habit couleur de cendre, coupé à la vieille mode, une veste et des culottes semblables, des bas noirs et des souliers à boucles de strass, complétaient cet ajustement. Sa petite perruque qui couvrait à peine son cou, se terminait en deux boucles à boudin que supportaient ses grandes oreilles d'un rouge vif, et allait se perdre dans une large bourse noire qui, s'agitant çà et là sur son dos, laissait apercevoir la boucle d'argent qui retenait sa cravate. Toute cette figure composait un ensemble affreux et repoussant ; mais ce qui nous choquait tout particulièrement en lui, nous autres enfants, c'étaient ses grosses mains velues et osseuses ; et dès qu'il les portait sur quelque objet, nous avions garde d'y toucher. Il avait remarqué ce dégoût, et il se faisait un plaisir de toucher les gâteaux ou les fruits que notre bonne mère plaçait sur nos assiettes. Il jouissait alors singulièrement en voyant nos yeux se remplir de larmes, et il se délectait de la privation que nous imposait notre dégoût pour sa personne. Il en agissait ainsi aux jours de fêtes, lorsque notre père nous versait un verre de bon vin. Il étendait la main, saisissait le verre qu'il portait à ses lèvres livides, et riait aux éclats de notre désespoir et de nos injures. Il avait coutume de nous nommer les petits animaux ; en sa présence il ne nous était pas permis de prononcer une parole, et nous maudissions de toute notre âme ce personnage hideux et ennemi, qui empoisonnait jusqu'à la moindre de nos joies. Ma mère semblait haïr aussi cordialement que nous le repoussant Coppélius ; car dès qu'il paraissait, sa douce gaieté et ses manières pleines d'abandon, s'effaçaient pour faire place à une sombre gravité. Notre père se comportait envers lui comme si Coppélius eût été un être d'un ordre supérieur, dont on doit souffrir les écarts, et qu'il faut se garder d'irriter : on ne manquait jamais de lui offrir ses mets favoris, et de déboucher en son honneur quelques flacons de réserve.

En voyant ce Coppélius, il se révéla à moi que nul autre que lui ne pouvait être l'Homme au Sable ; mais l'Homme au Sable n'était plus à ma pensée cet ogre du conte de la nourrice, qui enlève les enfants pour les porter dans la lune à sa progéniture à bec de hibou. Non ! – C'était plutôt une odieuse et fantasque créature, qui partout où elle paraissait, portait le chagrin, le tourment et le besoin, et qui causait un mal réel, un mal durable. J'étais comme ensorcelé, ma tête restait tendue entre les rideaux, au risque d'être découvert et cruellement puni. Mon père reçut solennellement Coppélius. – Allons à l'ouvrage ! s'écria celui-ci d'une voix sourde, en se débarrassant de son habit. Mon père, d'un air sombre, quitta sa robe de chambre, et ils se vêtirent tous deux de longues robes noires. Je n'avais pas remarqué le lieu d'où ils les avaient tirées. Mon père ouvrit la porte d'une armoire, et je vis qu'elle cachait une niche profonde où se trouvait un fourneau. Coppélius s'approcha, et du foyer s'éleva une flamme bleue. Une foule d'ustensiles bizarres apparut à cette clarté. Mais mon Dieu ! quelle étrange métamorphose s'était opérée dans les traits de mon vieux père ! – Une douleur violente et mal contenue semblait avoir changé l'expression honnête et loyale de sa physionomie qui avait pris une contraction satanique. Il

ressemblait à Coppelius ! Celui-ci brandissait des pinces incandescentes, et attisait les charbons ardents du foyer. Je croyais apercevoir tout autour de lui des figures humaines, mais sans yeux. Des cavités noires, profondes et souillées en tenaient la place. – Des yeux ! des yeux ! s'écriait Coppelius, d'une voix sourde et menaçante.

Je tressaillis, et je tombai sur le parquet, violemment terrassé par une horreur puissante. Coppelius me saisit alors. – Un petit animal ! un petit animal ! dit-il en grinçant affreusement les dents. À ces mots, il me jeta sur le fourneau dont la flamme brûlait déjà mes cheveux. – Maintenant, s'écria-t-il, nous avons des yeux, – des yeux, – une belle paire d'yeux d'enfant ! Et il prit de ses mains dans le foyer une poignée de charbons en feu qu'il se disposait à me jeter au visage, lorsque mon père lui cria, les mains jointes : – Maître ! maître ! laisse les yeux à mon Nathanaël.

Coppelius se mit à rire d'une façon bruyante. – Que l'enfant garde donc ses yeux, et qu'il fasse son pensum dans le monde ; mais, puisque le voilà, il faut que nous observions bien attentivement le mécanisme des pieds et des mains.

Ses doigts s'appesantirent alors si lourdement sur moi, que toutes les jointures de mes membres en craquèrent, et il me fit tourner les mains, puis les pieds, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. – Cela ne joue pas bien partout ! cela était bien comme cela était ! Le vieux de là-haut a parfaitement compris cela !

Ainsi murmurait Coppelius en me retournant ; mais bientôt tout devint sombre et confus autour de moi ; une douleur nerveuse agita tout mon être ; je ne sentis plus rien. Une vapeur douce et chaude se répandit sur mon visage ; je me réveillai comme du sommeil de la mort ; ma mère était penchée sur moi. – L'Homme au Sable est-il encore là ? demandai-je en balbutiant. – Non, mon cher enfant, il est bien loin ; il est parti depuis longtemps, il ne te fera pas de mal !

Ainsi parla ma mère, et elle me baisa, et elle serra contre son cœur l'enfant chéri qui lui était rendu.

Pourquoi te fatiguerais-je plus longtemps de ces récits, mon cher Lothaire ? Je fus découvert et cruellement maltraité par ce Coppelius. L'anxiété et l'effroi m'avaient causé une fièvre ardente dont je fus malade durant quelques semaines. « L'Homme au Sable est encore là. » Ce fut la première parole de ma délivrance, et le signe de mon salut. Il me reste à te raconter le plus horrible instant de mon enfance ; puis tu seras convaincu qu'il n'en faut pas accuser mes yeux si tout me semble décoloré dans la vie ; car un nuage sombre s'est étendu au-devant de moi sur tous les objets, et ma mort seule peut-être pourra le dissiper.

Coppelius ne se montra plus, le bruit courut qu'il avait quitté la ville. Un an s'était écoulé, et selon la vieille et invariable coutume, nous étions assis un soir à la table ronde. Notre père était fort gai, et nous racontait une foule d'histoires divertissantes, qui lui étaient arrivées dans les voyages qu'il avait faits pendant sa jeunesse. À l'instant où l'horloge sonna neuf heures, nous entendîmes retentir les gonds de la porte de la maison, et des pas d'une lourdeur extrême, résonner depuis le vestibule jusqu'aux marches. – C'est Coppelius ! dit ma mère en pâissant. – Oui ! c'est Coppelius, répéta mon père d'une voix entrecoupée.

Les larmes s'échappèrent des yeux de ma mère. – Mon ami, mon ami ! s'écria-t-elle, faut-il que cela soit ? – Pour la dernière fois, répondit celui-ci. Il vient pour la dernière fois ; je te le jure. Va, va-t'en avec les enfants ! bonne nuit !

J'étais comme pétrifié, la respiration me manquait. Me voyant immobile, ma mère me prit par le bras. – Viens, Nathanaël ! me dit-elle. Je me laissai entraîner dans ma chambre. – Sois bien

calme et dors. Dors ! me dit ma mère en me quittant. Mais, agité par une terreur invincible, je ne pus fermer les paupières. L'horrible, l'odieux Coppélius était devant moi, les yeux étincelants ; il me souriait d'un air hypocrite, et je cherchais vainement à éloigner son image. Il était à peu près minuit lorsqu'un coup violent se fit entendre. C'était comme la détonation d'une arme à feu. Toute la maison fut ébranlée, et la porte se referma avec fracas. – C'est Coppélius ! m'écriai-je hors de moi, et je m'élançai de mon lit. Des gémissements vinrent à mon oreille ; je courus à la chambre de mon père. La porte était ouverte, une vapeur étouffante se faisait sentir, et une servante s'écriait : – Ah ! mon maître, mon maître !

Devant le fourneau allumé, sur le parquet, était étendu mon père, mort, le visage déchiré. Mes sœurs, agenouillées autour de lui, poussaient d'affreuses clameurs. Ma mère était tombée sans mouvement auprès de son mari ! – Coppélius ! monstre infâme ! tu as assassiné mon père ! m'écriai-je, et je perdis l'usage de mes sens. Deux jours après, lorsqu'on plaça le corps de mon père dans un cercueil, ses traits étaient redevenus calmes et sereins, comme ils l'étaient durant sa vie. Cette vue adoucit ma douleur, je pensai que son alliance avec l'inférieur Coppélius ne l'avait pas conduit à la damnation éternelle. L'explosion avait réveillé les voisins. Cet événement fit sensation, et l'autorité qui en eut connaissance somma Coppélius de paraître devant elle. Mais il avait disparu de la ville, sans laisser de traces.

Quand je te dirai, mon digne ami, que ce marchand de baromètres n'était autre que ce misérable Coppélius, tu comprendras l'excès d'horreur que me fit éprouver cette apparition ennemie. Il portait un autre costume ; mais les traits de Coppélius sont trop profondément empreints dans mon âme pour que je puisse les méconnaître. D'ailleurs, Coppélius n'a pas même changé de nom. Il se donne ici pour un mécanicien piémontais, et se fait nommer Giuseppe Coppola.

Je suis résolu à venger la mort de mon père, quoi qu'il en arrive. Ne parle point à ma mère de cette cruelle rencontre. – Salue la charmante Clara ; je lui écrirai dans une disposition d'esprit plus tranquille.

II

Clara à Nathanaël.

Il est vrai que tu ne m'as pas écrit depuis longtemps, mais cependant je crois que tu me portes dans ton âme et dans tes pensées ; car tu songeais assurément à moi avec beaucoup de vivacité, lorsque, voulant envoyer ta dernière lettre à mon frère Lothaire, tu la souscrivis de mon nom. Je l'ouvris avec joie, et je ne m'aperçus de mon erreur qu'à ces mots : *Ah ! mon bien-aimé Lothaire !* – Alors, sans doute, j'aurais dû n'en pas lire davantage, et remettre la lettre à mon frère. – Tu m'as quelquefois reproché en riant que j'avais un esprit si paisible et si calme que si la maison s'écroulait, j'aurais encore la constance de remettre en place un rideau dérangé, avant que de m'enfuir ; cependant je pouvais à peine respirer, et tout semblait tourbillonner devant mes yeux. – Ah ! mon bien-aimé Nathanaël ! je tremblais et je brûlais d'apprendre par quelles infortunes ta vie avait été traversée ! Séparation éternelle, oubli, éloignement de toi, toutes ces pensées me frappaient comme autant de coups de poignard. – Je lus et je relus ! Ta peinture du repoussant Coppélius est affreuse. J'appris pour la première fois de quelle façon cruelle était

mort ton excellent père. Mon frère, que je remis en possession de ce qui lui appartenait, essaya de me calmer, mais il ne put réussir. Ce Giuseppe Coppola était sans cesse sur mes pas, et je suis presque confuse d'avouer qu'il a troublé, par d'effroyables songes, mon sommeil toujours si profond et si tranquille. Mais bientôt, dès le lendemain déjà, tout s'était présenté à ma pensée sous une autre face. Ne sois donc point fâché contre moi, mon tendrement aimé Nathanaël, si Lothaire te dit qu'en dépit de tes funestes pressentiments au sujet de Coppelius, ma sérénité n'a pas été le moins altérée. Je te dirai sincèrement ma pensée. Toutes ces choses effrayantes que tu nous rapportes me semblent avoir pris naissance en toi-même : le monde extérieur et réel n'y a que peu de part. Le vieux Coppelius était sans doute peu attrayant ; mais, comme il haïssait les enfants, cela vous causa, à vous autres enfants, une véritable horreur pour lui. Le terrible Homme au Sable de la nourrice se rattacha tout naturellement, dans ton intelligence enfantine, au vieux Coppelius, qui, sans que tu puisses t'en rendre compte, est resté pour toi un fantôme de tes premiers ans. Ses entrevues nocturnes avec ton père n'avaient sans doute d'autre but que de faire des expériences alchimiques, ce qui affligeait ta mère, car il en coûtait vraisemblablement beaucoup d'argent ; et ces travaux, en remplissant son époux d'un espoir trompeur, devaient le détourner des soins de sa famille. Ton père a sans doute causé sa mort par sa propre imprudence, et Coppelius ne saurait en être accusé. Croirais-tu que j'ai demandé à notre vieux voisin l'apothicaire si, dans les essais chimiques, ces explosions instantanées pouvaient donner la mort ? Il m'a répondu affirmativement, en me décrivant longuement à sa manière comment la chose pouvait se faire, et en me citant un grand nombre de mots bizarres, dont je n'ai pu retenir un seul dans ma mémoire. – Maintenant tu vas te fâcher contre ta Clara. Tu diras : Il ne pénètre dans cette âme glacée nul de ces rayons mystérieux qui embrassent souvent l'homme de leurs ailes invisibles ; elle n'aperçoit que la surface bariolée du globe, et elle se réjouit comme un fol enfant à la vue des fruits dont l'écorce dorée cache un venin mortel.

Mon bien-aimé Nathanaël, ne penses-tu pas que le sentiment d'une puissance ennemie qui agit d'une manière funeste sur notre être, ne puisse pénétrer dans les âmes riantes et sereines ? – Pardonne, si moi, simple jeune fille, j'entreprends d'exprimer ce que j'éprouve à l'idée d'une semblable lutte. Peut-être ne trouverai-je pas les paroles propres à peindre mes sentiments, et riras-tu, non de mes pensées, mais de la gaucherie que je mettrai à les rendre. S'il est en effet une puissance occulte qui plonge ainsi traîtreusement en notre sein ses griffes ennemies, pour nous saisir et nous entraîner dans une route dangereuse que nous n'eussions pas suivie, s'il est une telle puissance, il faut qu'elle se plie à nos goûts et à nos convenances, car ce n'est qu'ainsi qu'elle obtiendra de nous quelque créance, et qu'elle gagnera dans notre cœur la place dont elle a besoin pour accomplir son ouvrage. Que nous ayons assez de fermeté, assez de courage pour reconnaître la route où doivent nous conduire notre vocation et nos penchants, pour la suivre d'un pas tranquille, notre ennemi intérieur périra dans les vains efforts qu'il fera pour nous faire illusion. Lothaire ajoute que la puissance ténébreuse, à laquelle nous nous donnons, crée souvent en nous des images si attrayantes, que nous produisons nous-mêmes le principe dévorant qui nous consume. C'est le fantôme de notre propre *nous*, dont l'influence agit sur notre âme, et nous plonge dans l'enfer ou nous ravit au ciel. – Je ne comprends pas bien les dernières paroles de Lothaire, et je pressens seulement ce qu'il pense ; et cependant il me semble que tout cela est rigoureusement vrai. Je t'en supplie, efface entièrement de ta pensée l'avocat Coppelius et le marchand de baromètres Giuseppe Coppola. Sois convaincu que ces figures étrangères n'ont aucune influence sur toi ; ta croyance en leur pouvoir peut seule les rendre puissantes. Si chaque ligne de ta lettre ne témoignait de l'exaltation profonde de ton esprit, si l'état de ton âme ne m'affligeait jusqu'au fond du cœur, en vérité, je pourrais plaisanter sur ton Homme au Sable et

ton avocat chimiste. Sois libre, esprit faible ! sois libre ! – Je me suis promis de jouer auprès de toi le rôle d’ange gardien, et de bannir le hideux Coppola par un fou rire, s’il devait jamais revenir troubler tes rêves. Je ne redoute pas le moins du monde, lui et ses vilaines mains, et je ne souffrirai pas qu’il me gâte mes friandises, ni qu’il me jette du sable aux yeux.

À toujours, mon bien-aimé Nathanaël.

III

Nathanaël à Lothaire.

Je suis très fâché que Clara, par une erreur que ma négligence avait causée, il est vrai, ait brisé le cachet de la lettre que j'écrivais. Elle m'a adressé une épître remplie d'une philosophie profonde, par laquelle elle me démontre explicitement que Coppelius et Coppola n'existent que dans mon cerveau, et qu'ils sont des fantômes de mon *moi* qui s'évanouiront en poudre dès que je les reconnaitrai pour tels. On ne se douterait jamais que l'esprit qui scintille de ses yeux clairs et touchants, comme une aimable émanation du printemps, soit aussi intelligent et qu'il puisse raisonner d'une façon aussi méthodique ! Elle s'appuie de ton autorité. Vous avez parlé de moi ensemble ! on lui fait sans doute un cours de logique pour qu'elle voie sainement les choses et qu'elle fasse des distinctions subtiles. – Renonce à cela ! je t'en prie. Au reste, il est certain que le mécanicien Giuseppe Coppola n'est pas l'avocat Coppelius. J'assiste à un cours chez un professeur de physique nouvellement arrivé dans cette ville, qui est d'origine italienne et qui porte le nom du célèbre naturaliste Spalanzani. Il connaît Coppola depuis de longues années, et d'ailleurs, il est facile de reconnaître à l'accent du mécanicien qu'il est véritablement Piémontais. Coppelius était un Allemand, bien qu'il n'en eût pas le caractère. Cependant, je ne suis pas entièrement tranquillisé. Tenez-moi toujours, vous deux, pour un sombre rêveur, mais je ne puis me débarrasser de l'impression que Coppola et son affreux visage ont produite sur moi. Je suis heureux qu'il ait quitté la ville, comme l'a dit Spalanzani. Ce professeur est un singulier personnage, un homme rond, aux pommettes saillantes, le nez pointu et les yeux perçants. Mais tu le connaîtras mieux que je ne pourrais te le peindre, en regardant le portrait de Cagliostro, gravé par Chodowiecki ; tel est Spalanzani. Dernièrement, en montant à son appartement, je m'aperçus qu'un rideau, qui est ordinairement tiré sur une porte de verre, était un peu écarté. J'ignore moi-même comme je vins à regarder à travers la glace. Une femme de la plus riche taille, magnifiquement vêtue, était assise dans la chambre, devant une petite table sur laquelle ses deux mains jointes étaient appuyées. Elle était vis-à-vis de la porte, et je pouvais contempler ainsi sa figure ravissante. Elle sembla ne pas m'apercevoir, et en général ses yeux paraissaient fixes, je dirai même qu'ils manquaient des rayons visuels ; c'était comme si elle eût dormi les yeux ouverts. Je me trouvai mal à l'aise, et je me hâtai de me glisser dans l'amphithéâtre qui est voisin de là. Plus tard j'appris que la personne que j'avais vue, était la fille de Spalanzani, nommée Olimpia, qu'il renfermait avec tant de rigueur que personne ne pouvait approcher d'elle. – Cette mesure cache quelque mystère, et Olimpia a sans doute une imperfection grave. Mais, pourquoi t'écrire ces choses ? j'aurais pu te les raconter de vive voix. Sache que, dans quinze jours, je serai près de vous autres. Il faut que je revoie mon ange, ma Clara ; alors s'effacera l'impression qui s'est emparée de moi (je l'avoue) depuis sa triste lettre si raisonnable. C'est pourquoi je ne lui écris pas aujourd'hui. Adieu.

IV

On ne saurait imaginer rien de plus bizarre et de plus merveilleux que ce qui arriva à mon

pauvre ami, le jeune étudiant Nathanaël, et que j’entreprends aujourd’hui de raconter. Qui n’a, un jour, senti sa poitrine se remplir de pensées étranges ? qui n’a éprouvé un bouillonnement intérieur qui faisait affluer son sang avec violence dans ses veines, et colorait ses joues d’un sombre incarnat ? Vos regards semblent alors chercher des images fantasques dans l’espace, et vos paroles s’exhalent en sons entrecoupés. En vain vos amis vous entourent et vous interrogent sur la cause de votre délire. On veut peindre avec leurs brillantes couleurs, leurs ombres et leurs vives lumières, les figures vaporeuses que l’on aperçoit, et l’on s’efforce inutilement de trouver des paroles pour rendre sa pensée. On voudrait reproduire au premier mot, tout ce que ces apparitions offrent de merveilles, de magnificences, de sombres horreurs, de gaietés inouïes, afin de frapper ses auditeurs comme par un coup électrique ; mais chaque lettre vous semble glaciale, décolorée, sans vie. On cherche et l’on cherche encore, on balbutie et l’on murmure, et les questions timides de vos amis viennent frapper, comme le souffle des vents de la nuit, votre imagination brûlante qu’elles ne tardent pas à tarir et à éteindre. Mais, si, en peintre habile et hardi, on a jeté en traits rapides une esquisse de ces images intérieures, il est facile d’en ranimer peu à peu le coloris fugitif, et de transporter ses auditeurs au milieu de ce monde que notre âme a créé. Pour moi, personne, je dois l’avouer, ne m’a jamais interrogé sur l’histoire du jeune Nathanaël ; mais on sait que je suis un de ces auteurs qui, dès qu’ils se trouvent dans l’état que je viens de décrire, se figurent que ceux qui les entourent et même le monde entier, brûlent du désir de connaître ce qu’ils ont en l’âme. La singularité de l’aventure m’avait frappé, c’est pourquoi je me tourmentais pour en commencer le récit d’une manière séduisante et originale. « Il était une fois ! » beau commencement pour assoupir dès le début. « Dans la petite ville de S***, vivait... » ou bien d’entrer aussitôt *medias in res*, comme : « Qu’il aille au diable ! s’écriait, la fureur et l’effroi peints dans ses yeux égarés, l’étudiant Nathanaël, lorsque le marchand de baromètres, Giuseppe Coppola... » J’avais en effet commencé d’écrire de la sorte, lorsque je crus voir quelque chose de bouffon dans les yeux égarés de l’étudiant Nathanaël ; et vraiment l’histoire n’est nullement facétieuse. Il ne me vint sous ma plume aucune phrase qui reflétât le moins du monde l’éclat du coloris de mon image intérieure. Je résolus alors de ne pas commencer du tout. On voudra donc bien prendre les trois lettres que mon ami Lothaire a eu la bonté de me communiquer, pour l’esquisse de mon tableau que je m’efforcerai, durant le cours de mon récit, d’animer de mon mieux. Peut-être réussirai-je, comme les bons peintres de portrait, à marquer maint personnage d’une touche expressive, de manière à le faire trouver ressemblant sans qu’on ait vu l’original, à éveiller le souvenir d’un objet encore inconnu ; peut-être aussi parviendrai-je à persuader à mon lecteur que rien n’est plus fantastique et plus fou que la vie réelle, et que le poète se borne à en recueillir un reflet confus, comme dans un miroir mal poli. Et afin que l’on sache dès le commencement ce qu’il est nécessaire de savoir, je dois ajouter, comme éclaircissement à ces lettres, que, bientôt après la mort du père de Nathanaël, Clara et Lothaire, enfants d’un parent éloigné, mort aussi depuis peu, furent recueillis par la mère de Nathanaël, dans sa famille. Clara et Nathanaël se sentirent un vif penchant l’un pour l’autre, contre lequel personne sur la terre n’eut rien à opposer. Ils étaient donc fiancés l’un à l’autre, lorsque Nathanaël quitta sa ville natale pour aller terminer ses études à Goettingue. Il se trouve là dans sa dernière lettre, et il suit des cours chez le célèbre professeur de physique Spalanzani. Maintenant, je pourrais continuer bravement mon récit, mais l’image de Clara se présente si vivement à mon esprit que je ne saurais en détourner les yeux. Ainsi m’arrivait-il toujours lorsqu’elle me regardait avec un doux sourire. – Clara ne pouvait point passer pour belle ; c’est ce que prétendaient tous ceux qui s’entendent d’office à juger de la beauté. Cependant les architectes louaient la pureté des lignes de sa taille, les peintres trouvaient son dos, ses épaules et son sein

formés d'une façon peut-être trop chaste ; mais tous, ils étaient épris de sa ravissante chevelure, qui rappelait celle de la Madeleine de Corregio, et ne tarissaient point sur la richesse de son teint, digne de Battoni. L'un d'eux, en véritable fantasque, comparait ses yeux à un lac de Ruisdael, où se mirent l'azur du ciel, l'émail des fleurs et les feux animés du jour. Les poètes et les virtuoses allaient plus loin. Que me parlez-vous de lac, de miroir ! disaient-ils. Pouvons-nous contempler cette jeune fille sans que son regard fasse jaillir de notre âme des chants et des harmonies célestes ! Clara avait l'imagination vive et animée d'un enfant joyeux et innocent, un cœur de femme tendre et délicat, une intelligence pénétrante et lucide. Les esprits légers et présomptueux ne réussissaient point auprès d'elle ; car, tout en conservant sa nature silencieuse et modeste, le regard pétillant de la jeune fille et son sourire ironique semblaient leur dire : Pauvres ombres que vous êtes, espérez-vous passer à mes yeux pour des figures nobles, pleines de vie et de sève ? – Aussi accusait-on Clara d'être froide, prosaïque et insensible ; mais d'autres, qui voyaient mieux la vie, aimaient inexprimablement cette charmante fille. Toutefois, nul ne l'aimait plus que Nathanaël, qui cultivait les sciences et les arts avec goût et énergie. Clara chérissait Nathanaël de toutes les forces de son âme ; leur séparation lui causa ses premiers chagrins. Avec quelle joie elle se jeta dans ses bras lorsqu'il revint à la maison paternelle, comme il l'avait annoncé dans sa lettre à Lothaire. Ce que Nathanaël avait espéré arriva. Dès qu'il vit sa fiancée, il oublia et l'avocat Coppelius, et la lettre métaphysique de Clara, qui l'avait choqué ; tous ses soucis se trouvèrent effacés. Mais, cependant, Nathanaël avait dit vrai en écrivant à son ami Lothaire : la figure du repoussant Coppola avait exercé une funeste influence sur son âme. Dès les premiers jours de son arrivée, on s'aperçut que Nathanaël avait entièrement changé d'allure. Il s'abandonnait à de sombres rêveries, et se conduisait d'une façon singulière. La vie pour lui n'était plus que rêves et pressentiments ; il parlait toujours de la destinée des hommes qui, se croyant libres, sont ballottés par les puissances invisibles et leur servent de jouet, sans pouvoir leur échapper. Il alla même plus loin, il prétendit que c'était folie que de croire à des progrès dans les arts et dans les sciences, fondés sur nos forces morales, car l'exaltation, sans laquelle on est incapable de produire, ne vient pas de notre âme, mais d'un principe extérieur, dont nous ne sommes pas les maîtres. Clara éprouvait un éloignement profond pour ces idées mystiques, mais elle s'efforçait vainement de les réfuter. Seulement, lorsque Nathanaël démontrait que Coppelius était le mauvais principe qui s'était attaché à lui depuis le moment où il s'était caché derrière un rideau pour l'observer, et que ce démon ennemi troublerait leurs heureuses amours d'une manière cruelle, Clara devenait tout à coup sérieuse, et disait : Oui, Nathanaël, Coppelius est un principe ennemi qui troublera notre bonheur, si tu ne le bannis de ta pensée : sa puissance est dans ta crédulité.

Nathanaël, irrité de voir Clara rejeter l'existence du démon, et l'attribuer à la seule faiblesse d'âme, voulut procéder à ses preuves par toutes les doctrines mystiques de la Daemonologie ; mais Clara rompit la discussion avec humeur en l'interrompant par une phrase indifférente, au grand chagrin de Nathanaël. Celui-ci pensa alors que les âmes froides renfermaient ces mystères à leur propre insu, et que Clara appartenait à cette nature secondaire ; aussi se promit-il de ne rien négliger pour l'initier à ces secrets. Le lendemain matin, tandis que Clara préparait le déjeuner, il vint se placer près d'elle et se mit à lui lire divers passages de ses livres mystiques. – Mais, mon cher Nathanaël, dit Clara après quelques instants d'attention, que dirais-tu si je te regardais comme le mauvais principe qui influe sur mon café ? Car, si je passais mon temps à t'écouter lire et à te regarder dans les yeux, comme tu l'exiges, mon café bouillonnerait déjà sur les cendres, et vous n'auriez tous rien à déjeuner.

Nathanaël referma le livre avec violence, et parcourut la chambre d'un air irrité. Jadis, il

excellait à composer des histoires agréables et animées qu'il écrivait avec art, et Clara trouvait un plaisir excessif à les entendre ; mais depuis, ses compositions étaient devenues sombres, vagues, inintelligibles, et il était facile de voir au silence de Clara qu'elle les trouvait peu agréables. Rien n'était plus mortel pour Clara, que l'ennui ; dans ses regards et dans ses discours, se trahissaient aussitôt un sommeil et un engourdissement insurmontables ; et les compositions de Nathanaël étaient devenues véritablement fort ennuyeuses. Son humeur contre la disposition froide et positive de sa fiancée s'accroissait chaque jour, et Clara ne pouvait cacher le mécontentement que lui faisait éprouver le sombre et fastidieux mysticisme de son ami ; c'est ainsi qu'insensiblement leurs âmes s'éloignaient de plus en plus l'une de l'autre. Enfin, Nathanaël nourrissant toujours la pensée que Coppélius devait troubler sa vie, en vint à le prendre pour le sujet d'une de ses poésies. Il se représenta avec Clara, liés d'un amour tendre et fidèle ; mais au milieu de leur bonheur, une main noire s'étendait de temps en temps sur eux, et leur ravissait quelque-une de leurs joies. Enfin, au moment où ils se trouvaient devant l'autel où ils devaient être unis, l'horrible Coppélius apparaissait et touchait les yeux charmants de Clara qui s'élançaient aussitôt dans le sein de Nathanaël, où ils pénétraient avec l'ardeur de deux charbons ardents. Coppélius s'emparait de lui et le jetait dans un cercle de feu qui tournait avec la rapidité de la tempête, et l'entraînait au milieu de sourds et bruyants murmures. C'était un déchaînement, comme lorsque l'ouragan fouette avec colère les vagues écumantes qui grandissent et s'abaissent dans leur lutte furieuse, ainsi que des noirs géants à têtes blanchies. Du fond de ces gémissements, de ces cris, de ces bruissements sauvages, s'élevait la voix de Clara : « Ne peux-tu donc pas me regarder ? » disait-elle. « Coppélius t'a abusé, ce n'étaient pas mes yeux qui brûlaient dans ton sein, c'étaient les gouttes bouillantes de ton propre sang pris au cœur. J'ai mes yeux, regarde-moi ! » Tout à coup le cercle de feu cessa de tourner, les mugissements s'apaisèrent, Nathanaël vit sa fiancée ; mais c'était la mort décharnée qui le regardait d'un air amical avec les yeux de Clara.

En composant ce morceau, Nathanaël resta fort calme et réfléchi ; il lima et améliora chaque vers, et comme il s'était soumis à la gêne des formes métriques, il n'eut pas de relâche jusqu'à ce que le tout fût bien pur et harmonieux. Mais lorsqu'il eut enfin achevé sa tâche, et qu'il relut ses stances, une horreur muette s'empara de lui, et il s'écria avec effroi : Quelle voix épouvantable se fait entendre ! – Ensuite il reconnut qu'il avait réussi à composer des vers remarquables, et il lui sembla que l'esprit glacial de Clara devait s'enflammer à leur lecture, quoiqu'il ne se rendît pas bien compte de la nécessité d'enflammer l'esprit de Clara, et du désir qu'il avait de remplir son âme d'images horribles et de pressentiments funestes à leur amour. – Nathanaël et Clara se trouvaient dans le petit jardin de la maison. Clara était très gaie, parce que, depuis trois jours que Nathanaël était occupé de ses vers, il ne l'avait pas tourmentée de ses prévisions et de ses rêves. De son côté, Nathanaël parlait avec plus de vivacité et semblait plus joyeux que de coutume. Clara lui dit : Enfin, je t'ai retrouvé tout entier ; tu vois bien que nous avons tout à fait banni le hideux Coppélius ? – Nathanaël se souvint alors qu'il avait ses vers dans sa poche. Il tira aussitôt le cahier où ils se trouvaient, et se mit à les lire. Clara, s'attendant à quelque chose d'ennuyeux, comme de coutume, et se résignant, se mit à tricoter paisiblement. Mais les nuages noirs s'amoncelant de plus en plus devant elle, elle laissa tomber son ouvrage et regarda fixement Nathanaël. Celui-ci continua sans s'arrêter, ses joues se colorèrent, des larmes coulèrent de ses yeux ; enfin, en achevant, sa voix s'éteignit, et il tomba dans un abattement profond. – Il prit la main de Clara, et prononça plusieurs fois son nom en soupirant. Clara le pressa doucement contre son sein, et lui dit d'une voix grave : Nathanaël, mon bien-aimé Nathanaël ! jette au feu cette folle et absurde histoire !

Nathanaël se leva aussitôt, et s'écria en repoussant Clara : – Loin de moi, stupide automate ! et il s'échappa. Clara répandit un torrent de larmes. – Ah ! s'écria-t-elle, il ne m'a jamais aimée, car il ne me comprend pas. Et elle se mit à gémir. – Lothaire entra dans le bosquet. Clara fut obligée de lui conter ce qui venait de se passer. Il aimait sa sœur de toute son âme, chacune de ses paroles excita sa fureur, et le mécontentement qu'il nourrissait contre Nathanaël et ses rêveries fit place à une indignation profonde. Il courut le trouver, et lui reprocha si durement l'insolence de sa conduite envers Clara, que le fougueux Nathanaël ne put se contenir plus longtemps. Les mots de fat, d'insensé et de fantasque furent échangés contre ceux d'âme matérielle et vulgaire. Le combat devint dès lors inévitable. Ils résolurent de se rendre le lendemain matin derrière le jardin, et de s'attaquer, selon les usages académiques, avec de courtes rapières. Ils se séparèrent d'un air sombre. Clara avait entendu une partie de ce débat ; elle prévint ce qui devait se passer. – Arrivés sur le lieu du combat, Lothaire et Nathanaël venaient de se dépouiller silencieusement de leurs habits, et ils s'étaient placés vis-à-vis l'un de l'autre, les yeux étincelants d'une ardeur meurtrière, lorsque Clara ouvrit précipitamment la porte du jardin, et se jeta entre eux. – Vous me tuerez avant que de vous battre, forcenés que vous êtes ! Tuez-moi ! oh ! tuez-moi ! Voudriez-vous que je survécusse à la mort de mon frère ou à celle de mon amour ! Lothaire laissa tomber son arme, et baissa les yeux en silence ; mais Nathanaël sentit renaître en lui tous les feux de l'amour ; il revit Clara telle qu'il la voyait autrefois ; son épée s'échappa de sa main, et il se jeta aux pieds de Clara. – Pourras-tu jamais me pardonner, ô ma Clara, ma chérie, mon unique amour ! Mon frère Lothaire, oublieras-tu mes torts ?

Lothaire s'élança dans ses bras ; ils s'embrassèrent tous les trois en pleurant, et se jurèrent de rester éternellement unis par l'amour et par l'amitié. Pour Nathanaël, il lui semblait qu'il fût déchargé d'un poids immense qui l'accablait, et qu'il eût trouvé assistance contre les influences funestes qui avaient terni son existence. Après trois jours de bonheur, passés avec ses amis, il repartit pour Goettingen, où il devait séjourner un an, puis revenir pour toujours dans sa ville natale. On cacha à la mère de Nathanaël tout ce qui avait trait à Coppélius ; car on savait qu'elle ne pouvait songer sans effroi à cet homme à qui elle attribuait la mort de son mari.

V

Quel fut l'étonnement de Nathanaël, lorsque voulant entrer dans sa demeure, il vit que la maison tout entière avait brûlé, et qu'il n'en restait qu'un monceau de décombres, autour desquels s'élevaient les quatre murailles nues et noircies. Bien que le feu eût éclaté dans le laboratoire du chimiste, situé au plus bas étage, les amis de Nathanaël étaient parvenus à pénétrer courageusement dans sa chambre, et à sauver ses livres, ses manuscrits et ses instruments. Le tout avait été transporté dans une autre maison, où ils avaient loué une chambre dans laquelle Nathanaël s'installa. Il ne remarqua pas d'abord qu'il demeurerait vis-à-vis du professeur Spalanzani, et il ne s'attacha pas beaucoup à contempler Olimpia, dont il pouvait distinctement apercevoir la figure, bien que ses traits restassent couverts d'un nuage causé par l'éloignement. Mais enfin il fut frappé de voir Olimpia rester durant des heures entières dans la même position, telle qu'il l'avait entrevue un jour à travers la porte de glace ; inoccupée, les mains posées sur une petite table et les yeux invariablement dirigés vers lui. Nathanaël s'avouait qu'il n'avait jamais vu une si belle taille ; mais l'image de Clara était dans son cœur, et il resta indifférent à la vue d'Olimpia ; seulement, de temps en temps, il jetait un regard furtif, par-dessus son

compendium, vers la belle statue. C'était là tout. Un jour, il était occupé à écrire à Clara, lorsqu'on frappa doucement à sa porte. À son invitation, on l'ouvrit, et la figure repoussante de Coppola se montra dans la chambre. Nathanaël se sentit remué jusqu'au fond de l'âme ; mais songeant à ce que Spalanzani lui avait dit au sujet de son compatriote Coppola, et à ce qu'il avait promis à sa bien-aimée touchant l'Homme au Sable Coppelius, il eut honte de sa faiblesse enfantine, et il fit un effort sur lui-même pour parler avec douceur à cet étranger. Je n'achète point de baromètres, mon cher ami, lui dit-il. Allez, et laissez-moi seul.

Mais Coppola s'avança jusqu'au milieu de la chambre et lui dit d'une voix rauque, en contractant sa vaste bouche pour lui faire former un horrible sourire : – Vous ne voulez point de baromètres ? mais z'ai aussi à vendre des yeux, des zolis yeux ! – Des yeux, dis-tu ? s'écria Nathanaël hors de lui, comment peux-tu avoir des yeux ?

Mais en un instant, Coppola se fut débarrassé de ses tubes, et fouillant dans une poche immense, il en tira des lunettes qu'il déposa sur la table. – Ce sont des lunettes, des lunettes pour mettre sur le nez ! Des yeux ! des bons yeux, signor ! En parlant ainsi, il ne cessait de retirer des lunettes de sa poche, en si grand nombre, que la table où elles se trouvaient, frappée par un rayon du soleil, étincela tout à coup d'une mer de feux prismatiques. Des milliers d'yeux semblaient darder des regards flamboyants sur Nathanaël ; mais il ne pouvait détourner les siens de la table ; Coppola ne cessait d'y amonceler des lunettes, et ces regards devenant de plus en plus innombrables, étincelaient toujours davantage et formaient comme un faisceau de rayons sanglants qui venaient se perdre sur la poitrine de Nathanaël. Frappé d'un effroi sans nom, il s'élança sur Coppola, et arrêta son bras au moment où il plongeait encore une fois sa main dans sa poche pour en tirer de nouvelles lunettes, bien que toute la table en fût encombrées. – Arrête, arrête, homme terrible ! lui cria-t-il.

Coppola se débarrassa doucement de lui, en ricanant et en disant : – Allons, allons, ce n'est pas pour vous, signor ! Mais voici les lorgnettes, des zolies lorgnettes ! Et en un clin d'œil, il eut fait disparaître toutes les lunettes, et tiré d'une autre poche une multitude de lorgnettes de toutes les dimensions. Dès que les lunettes eurent disparu, Nathanaël redevint calme, et songeant à Clara, il se persuada que toutes ces apparitions naissaient de son cerveau. Coppola ne fut plus à ses yeux un magicien et un spectre effrayant, mais un honnête opticien dont les instruments n'offraient rien de surnaturel ; et pour tout réparer, il résolut de lui acheter quelque chose. Il prit donc une jolie lorgnette de poche, artistement travaillée, et pour en faire l'essai, il s'approcha de la fenêtre. Jamais il n'avait trouvé un instrument dont les verres fussent aussi exacts et aussi bien combinés pour rapprocher les objets sans nuire à la perspective, et pour les reproduire dans toute leur exactitude. Il tourna involontairement la lorgnette vers l'appartement de Spalanzani. Olimpia était assise comme de coutume, devant la petite table, les mains jointes. Nathanaël s'aperçut alors pour la première fois de la beauté des traits d'Olimpia. Les yeux seuls lui semblaient singulièrement fixes et comme morts : mais plus il regardait à travers la lunette, plus il semblait que les yeux d'Olimpia s'animassent de rayons humides. C'était comme si le point visuel se fût allumé subitement, et ses regards devenaient à chaque instant plus vivaces et plus brillants. Nathanaël, perdu dans la contemplation de la céleste Olimpia, était enchaîné près de la fenêtre, comme par un charme. Le bruit qui se fit entendre près de lui, le réveilla de son rêve. C'était Coppola qui le tirait par l'habit. – *Tre Zechini*, trois ducats, disait-il.

Nathanaël avait complètement oublié l'opticien ; il lui paya promptement le prix qu'il lui demandait. – N'est-ce pas, une belle lorgnette, une belle lorgnette ? dit Coppola en laissant échapper un gros rire. – Oui, oui ! répondit Nathanaël avec humeur. Adieu, mon cher ami. Allez,

allez. Et Coppola quitta la chambre, non sans lancer un singulier regard à Nathanaël, qui l'entendit rire aux éclats, en descendant. – Sans doute il se moque de moi, parce que j'ai payé trop cher cette lorgnette ! se dit-il.

En ce moment, un soupir plaintif se fit entendre derrière lui. Nathanaël put à peine respirer, tant fut grand son effroi. Il écouta quelques instants. – Clara a bien raison de me traiter de visionnaire, dit-il enfin. Mais n'est-il pas singulier que l'idée d'avoir payé trop cher cette lorgnette à Coppola m'ait causé un sentiment d'épouvante ! Il se remit alors à sa table pour terminer sa lettre à Clara, mais un regard jeté vers la fenêtre, lui apprit qu'Olimpia était encore là ; et au même instant, poussé par une force irrésistible, il saisit la lorgnette de Coppola et ne se détacha des regards séducteurs de sa belle voisine qu'au moment où son camarade Sigismond vint l'appeler pour se rendre au cours du professeur Spalanzani. Le rideau de la porte de glace était soigneusement abaissé, il ne put voir Olimpia. Les deux jours suivants, elle se déroba également à ses regards, bien qu'il ne quittât pas un instant la fenêtre, la paupière collée contre le verre de sa lorgnette. Le troisième jour même, les rideaux des croisées s'abaissèrent. Plein de désespoir, brûlant d'ardeur et de désir, il courut hors de la ville. Partout l'image d'Olimpia flottait devant lui dans les airs ; elle s'élevait au-dessus de chaque touffe d'arbre, de chaque buisson, et elle le regardait avec des yeux étincelants, du fond des ondes claires de chaque ruisseau. Celle de Clara était entièrement effacée de son âme ; il ne songeait à rien qu'à Olimpia, et il s'écriait en gémissant : – Astre brillant de mon amour, ne t'es-tu donc levé que pour disparaître aussitôt, et me laisser dans une nuit profonde !

VI

En rentrant dans sa demeure, Nathanaël s'aperçut qu'un grand mouvement avait lieu dans la maison du professeur. Les portes étaient ouvertes, on apportait une grande quantité de meubles ; les fenêtres des premiers étages étaient levées, des servantes affairées allaient et venaient, armées de longs balais ; et des menuisiers, des tapissiers faisaient retentir la maison de coups de marteau. Nathanaël s'arrêta dans la rue, frappé de surprise. Sigismond s'approcha de lui, et lui dit en riant : – Hé bien, que dis-tu de notre vieux Spalanzani ? Nathanaël lui répondit qu'il ne pouvait absolument rien dire du professeur, attendu qu'il ne savait rien sur lui, mais qu'il ne pouvait assez s'étonner du bruit et du tumulte qui régnaient dans cette maison toujours si monotone et si tranquille. Sigismond lui apprit alors que Spalanzani devait donner le lendemain une grande fête, concert et bal, et que la moitié de l'université avait été invitée. On répandait le bruit que Spalanzani laisserait paraître, pour la première fois, sa fille Olimpia qu'il avait cachée jusqu'alors, avec une sollicitude extrême à tous les yeux. Nathanaël trouva chez lui une lettre d'invitation, et se rendit, le cœur agité, chez le professeur, à l'heure fixée, lorsque les voitures commençaient à affluer, et que les salons resplendissaient déjà de lumières. La réunion était nombreuse et brillante. Olimpia parut dans un costume d'une richesse extrême et d'un goût parfait. On ne pouvait se défendre d'admirer ses formes et ses traits. Ses épaules, légèrement arrondies, la finesse de sa taille qui ressemblait à un corsage d'une guêpe, avaient une grâce extrême, mais on remarquait quelque chose de mesuré et de raide dans sa démarche qui excita quelques critiques. On attribua cette gêne à l'embarras que lui causait le monde si nouveau pour elle. Le concert commença. Olimpia joua du piano avec une habileté sans égale, et elle dit un air de bravoure, d'une voix si claire et si argentine, qu'elle ressemblait au son d'une cloche de

cristal. Nathanaël était plongé dans un ravissement profond ; il se trouvait placé aux derniers rangs des auditeurs ; et l'éclat des bougies l'empêchait de bien reconnaître les traits d'Olimpia. Sans être vu, il tira la lorgnette de Coppola, et se mit à contempler la belle cantatrice. Dieu ! quel fut son délire ! il vit alors que les regards pleins de désirs de la charmante Olimpia cherchaient les siens, et que les expressions d'amour de son chant, semblaient s'adresser à lui. Les roulades brillantes retentissaient aux oreilles de Nathanaël comme le frémissement céleste de l'amour heureux, et lorsque enfin le morceau se termina par un long trillo qui retentit dans la salle en éclats harmonieux, il ne put s'empêcher de s'écrier dans son extase : Olimpia ! Olimpia ! Tous les yeux se tournèrent vers Nathanaël ; les étudiants, qui se trouvèrent près de lui, se mirent à rire. L'organiste de la cathédrale prit un air sombre et lui fit signe de se contenir. Le concert était terminé, le bal commença. – Danser avec elle ! Avec elle ! – Ce fut là le but de tous les désirs de Nathanaël, de tous ses efforts ; mais comment s'élever à ce degré de courage ; l'inviter, elle, la reine de la fête ? Cependant il ne sut lui-même comment la chose s'était faite ; mais la danse avait déjà commencé lorsqu'il se trouva tout près d'Olimpia, qui n'avait pas encore été invitée, et après avoir balbutié quelques mots, sa main se plaça dans la sienne. La main d'Olimpia était glacée, et dès cet attouchement, il se sentit lui-même pénétré d'un froid mortel. Il regarda Olimpia ; l'amour et le désir parlaient dans ses yeux, et alors il sentit aussitôt les artères de cette main froide battre avec violence, et un sang brûlant circuler dans ces veines glaciales. Nathanaël frémit, son cœur se gonfla d'amour ; de son bras, il ceignit la taille de la belle Olimpia et traversa, avec elle, la foule des valseurs. Jusqu'alors il se croyait danseur consommé et fort attentif à l'orchestre ; mais à la régularité toute rythmique avec laquelle dansait Olimpia, et qui le mettait souvent hors de toute mesure, il reconnut bientôt combien son oreille avait jusqu'alors défailli. Toutefois, il ne voulut plus danser avec aucune autre femme, et il eût volontiers égorgé quiconque se fût approché d'Olimpia pour l'inviter. Mais cela n'arriva que deux fois, et, à la grande surprise de Nathanaël, il put danser avec elle durant toute la fête.

Si Nathanaël eût été en état de voir quelque chose outre Olimpia, il n'eût pas évité des querelles funestes ; car des murmures moqueurs, des rires mal étouffés s'échappaient de tous les groupes de jeunes gens dont les regards curieux s'attachaient à la belle Olimpia, sans qu'on pût en connaître le motif. Échauffé par la danse, par le punch, Nathanaël avait déposé sa timidité naturelle ; il avait pris place auprès d'Olimpia, et, sa main dans la sienne, il lui parlait de son amour en termes exaltés que personne ne pouvait comprendre, ni Olimpia, ni lui-même. Cependant elle le regardait invariablement dans les yeux, et soupirant avec ardeur, elle faisait sans cesse entendre ces exclamations : Ah ! ah ! ah ! – Ô femme céleste, créature divine, disait Nathanaël, rayon de l'amour qu'on nous promet dans l'autre vie ! Âme claire et profonde dans laquelle se mire tout mon être ! Mais Olimpia se bornait à soupirer de nouveau et à répondre : Ah ! ah !

Le professeur Spalanzani passa plusieurs fois devant les deux amants et se mit à sourire avec satisfaction, mais d'une façon singulière, en les voyant ensemble. Cependant du milieu d'un autre hémisphère où l'amour l'avait transporté, il sembla bientôt à Nathanaël que les appartements du professeur devenaient moins brillants ; il regarda autour de lui, et ne fut pas peu effrayé, en voyant que les deux dernières bougies qui étaient restées allumées, menaçaient de s'éteindre. Depuis longtemps la musique et la danse avaient cessé. – Se séparer, se séparer ! s'écria-t-il avec douleur et dans un profond désespoir. Il se leva alors pour baiser la main d'Olimpia, mais elle s'inclina vers lui et des lèvres glacées reposèrent sur ses lèvres brûlantes ! – La légende de la Morte Fiancée lui vint subitement à l'esprit, il se sentit saisi d'effroi, comme lorsqu'il avait touché la froide main d'Olimpia ; mais celle-ci le retenait pressé contre son cœur,

et dans leurs baisers, ses lèvres semblaient s'échauffer du feu de la vie. Le professeur Spalanzani traversa lentement la salle déserte ; ses pas retentissaient sur le parquet, et sa figure, entourée d'ombres vacillantes, lui donnait l'apparence d'un spectre. – M'aimes-tu ? – M'aimes-tu, Olimpia ? – Rien que ce mot ! – M'aimes-tu ? Ainsi murmurait Nathanaël. Mais Olimpia soupira seulement, et prononça en se levant : Ah ! ah ! – Mon ange, dit Nathanaël, ta vue est pour moi un phare qui éclaire mon âme pour toujours ! – Ah ! ah ! répliqua Olimpia en s'éloignant. Nathanaël la suivit ; ils se trouvèrent devant le professeur. – Vous vous êtes entretenu bien vivement avec ma fille, dit le professeur en souriant. Allons, allons, mon cher monsieur Nathanaël, si vous trouvez du goût à converser avec cette jeune fille timide, vos visites me seront fort agréables.

Nathanaël prit congé, et s'éloigna emportant le ciel dans son cœur.

VII

Le lendemain, la fête de Spalanzani fut l'objet de toutes les conversations. Bien que le professeur eût fait tous ses efforts pour se montrer d'une façon splendide, on trouva toutefois mille choses à critiquer, et l'on s'attacha surtout à déprécier la raide et muette Olimpia, que l'on accusa de stupidité complète ; on s'expliqua par ce défaut le motif qui avait porté Spalanzani à la tenir cachée jusqu'alors. Nathanaël n'entendit pas ces propos sans colère ; mais il garda le silence, car il pensait que ces misérables ne méritaient pas qu'on leur démontrât que leur propre stupidité les empêchait de connaître la beauté de l'âme d'Olimpia. – Fais-moi un plaisir, frère, lui dit un jour Sigismond, dis-moi comment il se fait qu'un homme sensé comme toi, se soit épris de cette automate, de cette figure de cire ?

Nathanaël allait éclater, mais il se remit promptement, et il répondit : – Dis-moi, Sigismond, comment il se fait que les charmes célestes d'Olimpia aient échappé à tes yeux clairvoyants ; à ton âme ouverte à toutes les impressions du beau ! Mais je rends grâce au sort de ne t'avoir point pour rival, car il faudrait alors que l'un de nous tombât sanglant aux pieds de l'autre !

Sigismond vit bien où en était son ami ; il détourna adroitement le propos, et ajouta, après avoir dit qu'en amour on ne pouvait juger d'aucun objet : – Il est cependant singulier qu'un grand nombre de nous aient porté le même jugement sur Olimpia. Elle nous a semblé... – ne te fâche point, frère, – elle nous a semblé à tous sans vie et sans âme. Sa taille est régulière, ainsi que son visage, il est vrai, et elle pourrait passer pour belle, si ses yeux lui servaient à quelque chose. Sa marche est bizarrement cadencée, et chacun de ses mouvements lui semble imprimé par des rouages qu'on fait successivement agir. Son jeu, son chant, ont cette mesure régulière et désagréable, qui rappelle le jeu de la machine ; il en est de même de sa danse. Cette Olimpia est devenue pour nous un objet de répulsion, et nous ne voudrions rien avoir de commun avec elle ; car il nous semble qu'elle appartient à un ordre d'êtres inanimés, et qu'elle fait semblant de vivre. Nathanaël ne s'abandonna pas aux sentiments d'amertume que firent naître en lui ces paroles de Sigismond. Il répondit simplement et avec gravité : – Pour vous autres, âmes prosaïques, il se peut qu'Olimpia vous soit un être étrange. Une organisation semblable ne se révèle qu'à l'âme d'un poète ! Ce n'est qu'à moi que s'est adressé le feu de son regard d'amour ; ce n'est que dans Olimpia que j'ai retrouvé mon être. Elle ne se livre pas, comme les esprits superficiels, à des conversations vulgaires ; elle prononce peu de mots, il est vrai ; mais ce peu de mots, c'est comme l'hiéroglyphe du monde invisible, monde plein d'amour et de connaissance

de la vie intellectuelle en contemplation de l'éternité. Tout cela aussi n'a pas de sens pour vous, et ce sont autant de paroles perdues ! – Dieu te garde, mon cher camarade ! dit Sigismond avec douceur et d'un ton presque douloureux ; mais il me semble que tu es en mauvais chemin. Compte sur moi, si tout... non, je ne veux pas t'en dire davantage.

Nathanaël crut voir tout à coup que le froid et prosaïque Sigismond lui avait voué une amitié loyale, et il lui serra cordialement la main. Nathanaël avait complètement oublié qu'il y avait dans le monde une Clara qu'il avait aimée autrefois. Sa mère, Lothaire, tous ces êtres étaient sortis de sa mémoire ; il ne vivait plus que pour Olimpia, auprès de laquelle il se rendait sans cesse pour lui parler de son amour, de la sympathie des âmes, des affinités psychiques, toutes choses qu'Olimpia écoutait d'un air fort édifié. Nathanaël tira des profondeurs de son pupitre tout ce qu'il avait écrit autrefois, poésies, fantaisies, visions, romans, nouvelles ; ces élucubrations s'augmentaient chaque jour de sonnets et de stances recueillies dans l'air bleu ou au clair de la lune, et il lisait toutes ces choses à Olimpia, sans se fatiguer. Mais aussi il n'avait jamais trouvé un auditeur aussi admirable. Elle brodait et ne tricotait pas, elle ne regardait pas la fenêtre, elle ne nourrissait pas d'oiseau, elle ne jouait pas avec un petit chien, avec un chat favori, elle ne contournait pas un morceau de papier dans ses doigts, elle n'essayait pas de calmer un bâillement par une petite toux forcée ; bref, elle le regardait durant des heures entières, sans se reculer et sans se remuer, et son regard devenait de plus en plus brillant et animé ; seulement, lorsque Nathanaël se levait enfin, et prenait sa main pour la porter à ses lèvres, elle disait : Ah ! ah ! puis : Bonne nuit, mon ami. – Âme sensible et profonde ! s'écriait Nathanaël en rentrant dans sa chambre, toi seule, toi seule au monde tu sais me comprendre ! – Il frémissait de bonheur, en songeant aux rapports intellectuels qui existaient entre lui et Olimpia, et qui s'augmentaient chaque jour, et il lui semblait qu'une voix intérieure lui eût exprimé les sentiments de la charmante fille du professeur. Il fallait bien qu'il en eût été ainsi ; car Olimpia ne prononçait jamais d'autres mots que ceux que j'ai cités. Mais lorsque Nathanaël se souvenait dans ses moments lucides (comme le matin en se réveillant, lorsque l'âme est à *jeûn* d'impressions), du mutisme et de l'inertie d'Olimpia, il se consolait en disant : Que sont les mots ? – Rien que des mots ! Son regard céleste en dit plus que tous les langages. Son cœur est-il donc forcé de se resserrer dans le cercle étroit de nos besoins, et d'imiter nos cris plaintifs et misérables, pour exprimer sa pensée ? Le professeur Spalanzani parut enchanté des liaisons de sa fille avec Nathanaël, et il en témoigna sa satisfaction d'une manière non équivoque, en disant qu'il laisserait sa fille choisir librement son époux. – Encouragé par ces paroles, le cœur brûlant de désirs, Nathanaël résolut de supplier, le lendemain, Olimpia de lui dire en paroles expresses, ce que ses regards lui donnaient à entendre depuis si longtemps. Il chercha l'anneau que sa mère lui avait donné en le quittant, car il voulait le mettre au doigt d'Olimpia, en signe d'union éternelle. Tandis qu'il se livrait à cette recherche, les lettres de Lothaire et de Clara tombèrent sous ses mains ; il les rejeta avec indifférence, trouva l'anneau, le passa à son doigt, et courut auprès d'Olimpia. Il montait déjà les degrés, et il se trouvait sous le vestibule, lorsqu'il entendit un singulier fracas. Le bruit semblait venir de la chambre d'étude de Spalanzani : un trépignement, des craquements, des coups sourds, frappés contre une porte, et entremêlés de malédictions et de jurements. – Lâcheras-tu ! lâcheras-tu ! infâme ! misérable ! Après y avoir sacrifié mon corps et ma vie ! – Ah ! ah ! ah ! ah ! Ce n'était pas là notre marché. Moi, j'ai fait les yeux !

– Moi, les rouages !

– Imbécile, avec tes rouages !

- Maudit chien !
- Misérable horloger !
- Éloigne-toi, satan !
- Arrête, vil manœuvre !
- Bête infernale ! t'en iras-tu ?
- Lâcheras-tu ?

C'était la voix de Spalanzani et celle de l'horrible Coppélius, qui se mêlaient et tonnaient ensemble. Nathanaël, saisi d'effroi, se précipita dans le cabinet. Le professeur avait pris un corps de femme par les épaules, l'italien Coppola le tenait par les pieds, et ils se l'arrachaient, et ils le tiraient d'un côté et de l'autre, luttant avec fureur pour le posséder. Nathanaël recula tremblant d'horreur, en reconnaissant cette figure pour celle d'Olimpia ; enflammé de colère, il s'élança sur ces deux furieux, pour leur enlever sa bien-aimée ; mais, au même instant, Coppola arracha avec vigueur le corps d'Olimpia des mains du professeur, et le soulevant, il l'en frappa si violemment, qu'il tomba à la renverse par-dessus la table, au milieu des fioles, des cornées et des cylindres qui se brisèrent en mille éclats. Coppola mit alors le corps sur ses épaules et descendit rapidement l'escalier, en riant aux éclats. On entendait les pieds d'Olimpia qui pendaient sur son dos, frapper les degrés de bois et retentir comme une matière dure. Nathanaël resta immobile. Il n'avait vu que trop distinctement que la figure de cire d'Olimpia n'avait pas d'yeux, et que de noires cavités lui en tenaient lieu. C'était un automate sans vie. Spalanzani se débattait sur le parquet ; des éclats de verre l'avaient blessé à la tête, à la poitrine et aux bras, et son sang jaillissait avec abondance ; mais il ne tarda pas à recueillir ses forces. – Poursuis-le ! poursuis-le !... que tardes-tu. – Coppélius, le misérable Coppélius m'a ravi mon meilleur automate. J'y ai travaillé vingt ans... J'y ai sacrifié mon corps et ma vie !... les rouages, la parole, tout, tout était de moi. Les yeux... il te les avait volés. Le scélérat !... Cours après lui... rapporte-moi mon Olimpia.... en voilà les yeux...

Nathanaël aperçut alors sur le parquet une paire d'yeux sanglants qui le regardaient fixement. Spalanzani les saisit et les lui lança si vivement qu'ils vinrent frapper sa poitrine. Le délire le saisit alors et confondit toutes ses pensées. – Hui, hui, hui !... s'écria-t-il en pirouettant. Tourne, tourne, cercle de feu !... tourne, belle poupée de bois... allons, valsons gaiement !... gaiement belle poupée !...

À ces mots, il se jeta sur le professeur et lui tordit le col. Il l'eût infailliblement étranglé, si quelques personnes attirées par le bruit, n'étaient accourues et n'avaient délivré des mains du furieux Nathanaël le professeur, dont on pansa aussitôt les blessures. Sigismond eut peine à se rendre maître de son camarade, qui ne cessait de crier d'une voix terrible : « Allons, valsons gaiement ! gaiement belle poupée ! » et qui frappait autour de lui à coups redoublés. Enfin, on parvint à le renverser et à le garrotter. Sa parole s'affaiblit et dégénéra en un rugissement sauvage. Le malheureux Nathanaël resta en proie au plus affreux délire. On le transporta dans l'hospice des fous.

VIII

Avant que de m'occuper de l'infortuné Nathanaël, je dirai d'abord à ceux qui ont pris quelque intérêt à l'habile mécanicien et fabricant d'automates, Spalanzani, qu'il fut complètement guéri de ses blessures. Il se vit toutefois forcé de quitter l'université, parce que l'histoire de Nathanaël avait produit une grande sensation, et qu'on regarda comme une insolente tromperie la conduite qu'il avait tenue en menant sa poupée de bois dans les cercles de la ville où elle avait eu quelque succès. Les juristes trouvaient cette ruse d'autant plus punissable qu'elle avait été dirigée contre le public, et avec tant de finesse, qu'à l'exception de quelques étudiants profonds, personne ne l'avait deviné, bien que, depuis, chacun se vantât d'avoir conçu quelques soupçons. Les uns prétendaient avoir remarqué qu'Olimpia éternuait plus souvent qu'elle ne bâillait, ce qui choque tous les usages. C'était, disait-on, le résultat du mécanisme intérieur qui craquait alors d'une manière distincte. À ce sujet, le professeur de poésie et d'éloquence prit une prise, frappa sur sa tabatière, et dit solennellement : Vous n'avez pas trouvé le point où gît la question, messieurs. Le tout est une allégorie, une métaphore continuée. – Me comprenez-vous ? *Sapienti sat !* – Mais un grand nombre de gens ne se contenta pas de cette explication. L'histoire de l'automate avait jeté de profondes racines dans leur âme, et il se glissa en eux une affreuse méfiance envers les figures humaines. Beaucoup d'amants, afin d'être bien convaincus qu'ils n'étaient pas épris d'une automate, exigèrent que leurs maîtresses dansassent hors de mesure, et chantassent un peu faux ; ils voulurent qu'elles se missent à tricoter lorsqu'ils leur faisaient la lecture, et avant toutes choses, il exigèrent d'elles qu'elles parlassent quelquefois *réellement*, c'est-à-dire, que leurs paroles exprimassent quelquefois des sentiments et des pensées, ce qui fit rompre la plupart des liaisons amoureuses. Coppola avait disparu avant Spalanzani.

Nathanaël se réveilla un jour comme d'un rêve pénible et profond. Il ouvrit les yeux, et se sentit ranimé par un sentiment de bien-être infini, par une douce et céleste chaleur. Il était couché dans sa chambre, dans la maison de son père ; Clara était penchée sur son lit, auprès duquel se tenaient sa mère et Lothaire. – Enfin, enfin, mon bien-aimé Nathanaël ! – Tu nous es donc rendu !

Ainsi parlait Clara d'une voix attendrie, en serrant dans ses bras son Nathanaël, dont les larmes coulèrent en abondance. – Ma Clara ! ma Clara ! s'écria-t-il, saisi de douleur et de ravissement.

Sigismond, qui avait fidèlement veillé près de son ami, entra dans la chambre. Nathanaël lui tendit la main : – Mon camarade, mon frère, lui dit-il, tu ne m'as donc pas abandonné !

Toutes les traces de la folie avaient disparu, et bientôt les soins de sa mère, de ses amis et de sa bien-aimée lui rendirent toutes ses forces. Le bonheur avait reparu dans cette maison. Un vieil oncle auquel personne ne songeait, était mort, et avait légué à la mère de Nathanaël une propriété étendue, située dans un lieu pittoresque, à une petite distance de la ville. C'est là où ils voulaient tous se retirer, la mère, Nathanaël avec sa Clara qu'il devait épouser, et Lothaire. Nathanaël était devenu plus doux que jamais ; il avait retrouvé la naïveté de son enfance, et il appréciait bien alors l'âme pure et céleste de Clara. Personne ne lui rappelait, par le plus léger souvenir, ce qui s'était passé. Lorsque Sigismond s'éloigna, Nathanaël lui dit seulement : – Par Dieu, frère ! j'étais en mauvais chemin, mais un ange m'a ramené à temps sur la route du ciel ! cet ange, c'est Clara ! – Sigismond ne lui en laissa pas dire davantage de crainte de le ramener à des idées

fâcheuses. Le temps vint où ces quatre êtres heureux devaient aller habiter leur domaine champêtre. Dans la journée, ils traversèrent ensemble les rues de la ville pour faire quelques emplettes. La haute tour de la maison de ville jetait son ombre gigantesque sur le marché. – Si nous montions là-haut pour contempler encore une fois nos belles montagnes, dit Clara. Ce qui fut dit, fut fait. Nathanaël et Clara montèrent ; la mère retourna au logis avec la servante, et Lothaire, peu désireux de gravir tant de marches, resta au bas du clocher. Bientôt les deux amants se trouvèrent près l'un de l'autre, sur la plus haute galerie de la tour, et leurs regards plongèrent dans les bois parfumés, derrière lesquels s'élevaient les montagnes bleues, comme des villes de géants. – Vois donc ce singulier bouquet d'arbres qui semble s'avancer vers nous ! dit Clara. Nathanaël fouilla machinalement dans sa poche ; il y trouva la lorgnette de Coppélius. Il la porta à ses yeux et vit l'image de Clara ! Ses artères battirent avec violence, des éclairs pétillaient de ses yeux, et il se mit à mugir comme une bête féroce ; puis il fit vingt bonds dans les airs, et s'écria en riant aux éclats : Belle poupée ! valse gaiement ! gaiement, belle poupée. – Saisissant alors Clara avec force, il voulut la précipiter du haut de la galerie ; mais, dans son désespoir, Clara s'attacha nerveusement à la balustrade. Lothaire entendit les éclats de rire du furieux Nathanaël, il entendit les cris d'effroi de Clara ; un horrible pressentiment s'empara de lui, il monta rapidement ; la porte du second escalier était fermée. – Les cris de Clara augmentaient sans cesse. Éperdu de rage et d'effroi, il poussa si violemment la porte, qu'elle céda enfin. Les cris de Clara devenaient de plus en plus faibles : « Au secours... sauvez-moi, sauvez-moi... » Ainsi se mourait sa voix dans les airs. – Elle est morte, – assassinée par ce misérable ! s'écriait Lothaire. La porte de la galerie était également fermée. Le désespoir lui donna des forces surnaturelles, il la fit sauter de ses gonds. – Dieu du ciel ! Clara était balancée dans les airs hors de la galerie par Nathanaël ; une seule de ses mains serrait encore les barreaux de fer du balcon. Rapide comme l'éclair, Lothaire s'empare de sa sœur, l'attire vers lui, et frappant d'un coup vigoureux Nathanaël au visage, il le force de se dessaisir de sa proie. Lothaire se précipita rapidement jusqu'au bas des marches, emportant dans ses bras sa sœur évanouie. – Elle était sauvée. – Nathanaël, resté seul sur la galerie, la parcourait en tous sens et bondissait dans les airs en s'écriant : Tourne, cercle de feu ! tourne ! – La foule s'était assemblée à ses cris, et, du milieu d'elle, on voyait Coppélius qui dépassait ses voisins de la hauteur des épaules. On voulut monter au clocher pour s'emparer de l'insensé ; mais Coppélius dit en riant : Ah ! ah ! attendez un peu, il descendra tout seul ! – Et il se mit à regarder comme les autres. Nathanaël s'arrêta tout à coup immobile. Il se baissa, regarda Coppélius, et s'écria d'une voix perçante : Ah ! des beaux yeux ! des jolis yeux ! Et il se précipita par-dessus la galerie. Dès que Nathanaël se trouva étendu sur le pavé, la tête brisée, Coppélius disparut.

On assure que, quelques années après, on vit Clara dans une contrée éloignée, assise devant une jolie maison de plaisance qu'elle habitait. Près d'elle étaient son heureux mari et trois charmants enfants. Il faudrait en conclure que Clara trouva enfin le bonheur domestique que lui promettait son âme sereine et paisible, et que n'eût jamais pu lui procurer le fougueux et exalté Nathanaël.

Agafia

Quand on faisait mention du dernier siège de Dresden, mon jeune ami Anselme devenait toujours plus pâle que d'ordinaire. Il joignait les mains sur ses genoux, regardait fixement devant lui, perdu dans ses pensées, et murmurait des paroles inintelligibles. – Popowicz voulait me tuer... mais Agafia me couvrit de ses mains bienfaisantes ; elle m'entoura de ses voiles mouillés, comme la naïade du fleuve... – Pauvre Agafia ! – À ces mots, Anselme avait coutume de faire plusieurs bonds sur sa chaise et de s'agiter avec douleur. Il était complètement inutile de demander à Anselme ce qu'il avait voulu dire, car il se bornait à répondre : Si je racontais ce qui m'est arrivé avec Popowicz et Agafia, on me prendrait pour un fou !

Par une brumeuse soirée d'octobre, Anselme, que je croyais fort éloigné, entra dans ma chambre où se trouvaient plusieurs de nos amis. Il semblait animé d'une surabondance de vie ; il était plus amical, plus tendre que de coutume, mélancolique même, et son humeur toujours si fantasque, se pliait, comme dominée par la pensée qui s'était emparée de son âme. – Il faisait entièrement sombre, un de nous voulut aller chercher des lumières ; Anselme lui saisit les deux bras et l'arrêta en lui disant : Veux-tu faire une fois quelque chose qui me plaise ? n'apporte donc pas de lumière, et laisse-nous causer à la lueur incertaine de la lampe qui brûle au fond du cabinet voisin. Tu peux faire tout ce qui te plaît. Bois du thé, fume, étends-toi avec mollesse ; mais ne choque pas ta tasse contre la table, n'aspire pas avec bruit les bouffées de ta pipe, et que le parquet ne retentisse pas du fracas de tes bottes. Ces interruptions ne m'offenseraient pas seulement, mais elles me rappelleraient du cercle des souvenirs où je me délecte aujourd'hui. À ces mots il se jeta sur un sofa.

Après une pause passablement longue, il se mit à dire : Demain matin, à huit heures, il y aura juste deux ans que le général Mouton, comte de Lobau, sortit de Dresden avec douze mille hommes et vingt-quatre pièces de canon pour se frayer passage à travers les monts de Misnie. – J'avoue, s'écria en riant notre ami, j'avoue, mon cher Anselme, que je m'attendais au moins à quelque apparition céleste, en te voyant ainsi tout disposer pour te faire entendre. Que m'importent ton comte Lobau et sa sortie ? Et depuis quand les événements militaires se gravent-ils si bien dans ta mémoire, que tu te rappelles aussi mathématiquement les soldats et les canons ? – Ce temps, si riche en événements, dit Anselme, est-il donc déjà devenu si étranger pour toi, que tu ne saches plus comment nous nous trouvâmes tous atteints d'un vertige militaire ? Le *noli turbare* ne préservait pas plus nos veilles studieuses qu'il ne préserva celles du savant Archimède, et d'ailleurs nous ne voulions pas être préservés ; car dans tous les cœurs battait un désir de guerre, et chaque main saisissait des armes inaccoutumées, non plus pour se défendre, mais pour attaquer et venger par la mort l'offense de la patrie. Cette puissance qui planait alors sur nous m'apparaît aujourd'hui, et vient m'arracher aux doux travaux des sciences, pour me replonger dans le tumulte des batailles.

Nous ne pûmes nous empêcher de sourire de l'humeur guerrière du pacifique Anselme ; mais il ne s'en aperçut pas, grâce à l'obscurité, et après avoir de nouveau gardé le silence durant quelques moments, il reprit : Vous m'avez souvent dit qu'une influence secrète, qui règne en moi, me fait voir sans cesse des choses fabuleuses auxquelles personne ne veut ajouter foi, et qui semblent produites par mon imagination, bien qu'elles se représentent extérieurement à mes yeux comme un symbole du merveilleux qui s'offre à nous, sous toutes les formes, dans la vie. Telle est la nature de ce qui m'arriva, il y a deux ans, à Dresden, pendant le siège.

Ma journée entière se passa dans un sombre silence, gros de pressentiments : devant les

portes, tout fut tranquille ; pas un coup ne fut tiré. Tard dans la soirée, vers dix heures environ, je me glissai dans un café, sur le vieux marché, où, dans une petite chambre retirée, quelques amis, unis par l'espoir et l'amour de la patrie, s'assemblaient, cachés aux yeux de nos dominateurs. C'est là qu'on foulait aux pieds les bulletins mensongers ; c'est là qu'on se parlait avec véracité, et qu'on se réjouissait des batailles de la Katzbach, d'Ulm et de celle de Leipzig, qui prépara notre délivrance. En passant devant le palais de Bruhl, où demeurait le maréchal Gouvion Saint-Cyr, j'avais été frappé de la vive clarté répandue dans les salons, ainsi que du mouvement qui avait lieu dans le vestibule. Je fis part de cette observation à mes amis, et nous commençons à nous livrer à mille conjectures, lorsqu'un nouveau venu arriva hors d'haleine. – « On tient un grand conseil de guerre chez le maréchal, nous dit-il. Le général Mouton va tenter un passage avec douze mille hommes et vingt-quatre pièces de canon. La sortie aura lieu demain, au point du jour. » – On discuta longtemps et l'on convint que cette attaque pouvait devenir fatale aux Français, vu la vigilance des assiégeants, et qu'elle amènerait peut-être la fin de nos angoisses. Nous nous séparâmes. – Comment, me dis-je, en gagnant vers minuit ma demeure, comment se fait-il que notre ami ait pu connaître si promptement la décision du conseil de guerre ? – Mais bientôt j'entendis un bruit sourd qui retentissait sur le pavé dans le silence de la nuit. Des pièces de canon et des caissons de poudre, dont les roues étaient soigneusement entourées de foin, passèrent devant moi, se dirigeant lentement vers le pont de l'Elbe. – La nouvelle était cependant vraie, me dis-je. Je suivis le convoi, et j'arrivai jusqu'au milieu du pont, où une arche qu'on avait fait sauter, avait été remplacée par des madriers de bois. De chaque côté s'élevaient de hautes palissades. Je m'appuyai contre le parapet du pont, pour n'être pas remarqué. Tout à coup il me sembla qu'une des palissades s'agitait çà et là, se baissant vers moi, et qu'il en sortait des paroles confuses. L'épaisseur des ténèbres de cette nuit orageuse ne me laissait rien distinguer ; mais lorsque l'artillerie eut passé et qu'un silence profond remplaça le lugubre roulement des canons, lorsqu'un léger murmure se fit entendre auprès de moi, et qu'un des lourds madriers se souleva sous mes pas, un froid glacial se répandit dans mes veines, et dans l'horreur que j'éprouvais, je demeurai immobile et comme cloué à la place que j'occupais. Un vent froid s'éleva, et chassant les masses noires qui se déployaient au-dessus des montagnes, laissa briller quelques pâles rayons de la lune à travers les déchirures des nuages. J'aperçus alors, non loin de moi, la figure d'un vieillard de haute taille, la tête couverte de longs cheveux blancs, qui rejoignaient une barbe grise. Il portait un manteau court et étroit, et son bras nu soutenait un long bâton blanc, qu'il étendait au-dessus du fleuve. Il me sembla que c'était lui qui murmurait et qui se plaignait ainsi. Au même moment, des armes brillèrent à l'extrémité du pont, et des pas mesurés se firent entendre. Un bataillon français traversa le pont dans le plus profond silence. Le vieillard commença alors une chanson plaintive, et tendit son bonnet comme pour quêter une aumône. – Voilà saint Pierre qui veut pêcher, dit un grenadier. Un des soldats, qui marchait dans le rang suivant, s'arrêta en disant : – Eh bien ! moi, pêcheur, je l'aiderai à pêcher ! et il jeta une pièce de monnaie dans le bonnet du vieillard, qui le remercia par une sorte de hurlement. Plusieurs officiers et plusieurs soldats lui jetèrent en silence leur aumône, et chaque fois il les salua par ce hurlement singulier. Enfin, un officier, que je reconnus pour le comte Lobau, accourut si près du vieux mendiant que je craignis de le voir fouler aux pieds du coursier écumanant du général. Le comte Lobau se tourna vivement vers un adjudant, et lui demanda d'une voix brusque, en raffermissant sur sa tête son chapeau vacillant : Qui est cet homme ? les cavaliers qui le suivaient s'arrêtèrent subitement, et un vieux sapeur barbu qui marchait hors des rangs, sa hache sur l'épaule, répondit d'un air insouciant : – C'est un pauvre maniaque bien connu ici ; on l'appelle saint Pierre le pêcheur. Le convoi continua de défiler, non pas joyeusement et au milieu des

saillies grivoises que faisaient entendre les soldats français dans leurs marches, mais dans un sombre découragement. Dès que le dernier bruit des pas s'éteignit, dès que le dernier éclat des armes se fut effacé dans l'ombre, le vieillard se tourna lentement, et leva son bâton avec dignité, comme s'il eût voulu commander aux flots agités du fleuve, qui murmuraient d'une voix toujours plus puissante. Je crus de nouveau entendre parler près de moi. – Michaël Popowicz ! Michaël Popowicz... ne vois-tu pas le fanal ? criait-on d'en bas en langue russe.

Le vieillard murmura quelques paroles, il semblait prier ; tout à coup il s'écria à haute voix : – Agafia ! et au même moment, son visage fut éclairé d'une clarté soudaine, qui s'élevait au-delà de l'Elbe. De hautes colonnes de flammes montaient en tourbillons vers la cime des monts de Misnie, et leur éclat se reflétait en longues lignes flamboyantes dans les eaux agitées du fleuve. Bientôt le bruit de l'eau qui frappe l'eau se fit entendre sous l'arche ; il devint de plus en plus distinct, et une figure incertaine jaillit et grimpa avec peine le long d'un pilier, puis elle s'élança avec une agilité merveilleuse par-dessus le parapet. – Agafia ! s'écria encore une fois le vieillard. – Jeune fille ! au nom du ciel ! Dorothée, quoi !... m'écriai-je à mon tour ; mais au même moment, je me sentis étreint et entraîné avec force. – Pour l'amour de Jésus, garde le silence, cher Anselme, ou tu es mort ! murmura la petite, qui se tenait devant moi, tremblante et grelottant de froid. Ses longs cheveux noirs, d'où l'onde ruisselait, pendaient sur son cou, et ses vêtements mouillés étaient étroitement plaqués autour de sa taille svelte et légère. Elle se laissa tomber, accablée de fatigue, et dit à voix basse : Ah ! il fait si froid là-bas... ne dis rien, Anselme, sinon il nous faudrait mourir !

La clarté des feux frappait son visage, et je n'en pouvais douter, c'était bien Dorothée, la jolie villageoise qui, après avoir vu périr son père, avait abandonné son hameau dévasté, pour venir se réfugier chez mon hôte. – Le malheur l'a frappée de stupidité, me disait souvent celui-ci ; c'est dommage, car ce serait une bonne créature. En effet, elle ne disait jamais que des choses confuses, et un sourire insignifiant était sans cesse placé sur ses lèvres. Chaque matin, elle m'apportait du café dans ma chambre, et j'avais souvent remarqué que sa taille, que son teint, que la douceur de sa peau, ne pouvaient appartenir à une paysanne. – Eh ! mon cher monsieur Anselme, me disait mon hôte, Dorothée n'est pas non plus une paysanne ; c'est la fille d'un fermier, et une fille de Saxe, encore ! – En voyant à mes pieds la petite, inondée, tremblante et presque inanimée, je me hâtai de me dépouiller de mon manteau et de l'en couvrir. – Réchauffe-toi, ma chère Dorothée, lui dis-je à voix basse ; tu expirerais de froid ! – Mais que faisais-tu dans ce fleuve glacé ? – Silence ! répondit la petite, en écartant le collet du manteau qui était tombé sur son visage, et en ramenant avec son petit doigt, sur ses tempes, ses cheveux noirs que l'eau faisait dresser. – Silence ! Viens sur ce banc de pierre. Mon père parle avec saint André, et ne nous entend pas.

Je l'entraînai vers le banc, saisi par cette scène merveilleuse, frappé de ravissement et de terreur. J'attirai vers moi la jeune fille ; elle s'assit sans façon sur mes genoux, et passa ses bras autour de mon cou. Je sentais l'eau froide et pénétrante dégoutter de sa chevelure sur mon sein et sur mon visage ; mais, en même temps, je sentais tout mon sang bouillonner d'ardeur et de désir. Anselme, murmurait la petite, tu es bon et plein de douceur. Quand tu chantes, ta voix va à mon âme, et tes regards sont bien tendres ! Tu ne me trahiras pas ; et qui t'apporterait ton café le matin ? – Écoute ! Bientôt, quand vous serez tous affamés, quand personne ne voudra plus te nourrir, je viendrai toute seule, la nuit, auprès de toi, pour que tout le monde l'ignore, et je te cuirai dans ton âtre de belles pirogues bien blanches et bien tendres. – J'ai de la fine fleur de farine cachée dans ma chambre. – Et nous mangerons des gâteaux de nocces, de beaux gâteaux dorés ! La jeune fille se mit à rire ; puis elle pleura amèrement : Ah ! comme à Moscou ! dit-elle. – Ô !

mon Alexis ! mon Alexis !... Nage doucement ; viens à moi sur les flots, ta fiancée fidèle t'y attend... Que nous serons heureux, balancés ensemble !... Tu me réchaufferas par tes baisers...

Elle abaissa sa petite tête, et ses gémissements diminuèrent graduellement ; elle respira à plus longs traits et sembla se bercer dans ses soupirs. Je regardai le vieillard ; il comptait avec son bâton les feux qui apparaissaient sur les montagnes, et qui se multipliaient sans cesse davantage. – Neuf, dix... encore... Allons, courage... Hâtez-vous, mes amis, ils approchent... n'entendez-vous pas leurs chevaux ?... Ah ! ce sont eux.

Pendant que le vieillard parlait ainsi, les montagnes s'éclairaient de plus en plus, et les fanaux qu'on y avait allumés formaient un horizon de lumière. – Au secours, saint André ! au secours ! murmura la petite dans son assoupissement ; puis elle se releva convulsivement, et me serrant fortement avec son bras gauche, elle me dit à l'oreille : Anselme, j'aime mieux te tuer ! – et je vis un couteau briller dans sa main droite. – Malheureuse ! m'écriai-je en reculant avec effroi. – Non, je ne puis, dit-elle : mais maintenant tu es perdu. – Agafia ! lui cria le vieillard, avec qui parles-tu ? veux-tu donc nous faire fusiller ? Avant que j'eusse tourné la tête, il se trouva près de moi, et levant à deux mains son bâton, il le laissa tomber si vigoureusement, qu'il m'eût infailliblement brisé le crâne, si Agafia ne se fût jeté sur lui, et ne l'eût tiré en arrière. – Le bâton vola en éclats sur le pavé, et le vieillard tomba sur ses genoux. – Allons ! allons ! cria-t-on de toutes parts en français. Je n'eus que le temps de me jeter de côté, pour n'être pas broyé sous les roues des canons et des caissons qui arrivaient au grand trot des chevaux. C'était le corps d'armée du général Lobau qui avait été forcé de se replier. Les Français avaient trouvé tous les passages des montagnes gardés par les Russes. On disait dans Dresden que les Russes avaient été informés de la marche du comte Lobau, au moyen de fanaux placés de distance en distance par les soins des espions qu'ils avaient dans la ville.

Le lendemain, Dorothée ne m'apporta pas mon café. Mon hôte, pâle de terreur, vint me trouver, et m'annonça qu'il avait vu la jeune fille et le vieux mendiant sortir de la maison du maréchal Gouvion Saint-Cyr, escortés par une garde nombreuse. On les avait conduits au-delà du pont de l'Elbe. Anselme se tut et retomba dans ses rêveries profondes. Il résista à toutes nos instances, et refusa toujours de nous en apprendre davantage.

On sait comment finit le siège de Dresden. Le comte Lobau partagea le sort du maréchal Saint-Cyr. Il fut envoyé prisonnier en Hongrie, d'où il ne revint qu'en 1814.

Cet ouvrage est le 168^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.

¹ Jeudi gras.

² Si l'art et la ruse vous font vivre une moitié de l'année, la ruse et l'art vous font vivre l'autre moitié.

³ Sans *Les Brigands* de Schiller. *Le Tr.*